BONAPARTE

ET

LE DOGE.

Publications nouvelles.

LAGNY. — Imp d'A. Le Boyer et Comp.

BONAPARTE

ET

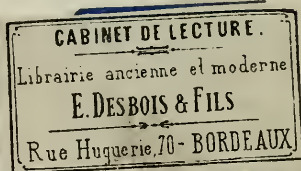
LE DOGE,

PAR

LE BARON DE LAMOTHE-LANGON.

Auteur de *Mademoiselle de Rohan*, *de Monsieur et Madame*, *du Gamin de Paris*, *un Fils de l'Empereur*, *le Diable*, *etc.*, *etc.*

II.



PARIS.
CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,
75, RUE SAINT-JACQUES.

1838.

I.

LA FRÉGATE FRANÇAISE.

> Là où la trace des Français n'est pas marquée par ces victoires qui leur sont si communes, elle l'est par leur sang que le crime a versé en trahison.
>
> *Histoire inédite.*

Toute la nuit l'orage gronda, et, à mesure que, vers le jour, il prenait fin, on eût dit que la perturbation du ciel passait dans l'esprit des citoyens de Venise. A peine l'aurore brilla-t-elle, que les places, celle de Saint-Marc et la Piazzetta, sa succursale, furent remplies

ainsi que les calle environnantes, d'une multitude de bourgeois, de gens du port, de l'arsenal et de gondoliers; chacun portait à son bonnet, à son chapeau, à sa perruque même, une énorme cocarde en rubans bleus et jaunes; des bimbi, des ragazzi, plus âgés, faisaient flotter des bannières où étaient peints saint Marc et saint Théodore ou le lion ailé. Les devises vénitiennes : *Salve, san Marco! Pax tibi, Marco!* se montraient attachées à tous les édifices publics et au plus grand nombre des maisons particulières.

Les masques avaient, comme le reste de la population, arboré les couleurs nationales; on les voyait resplendir sur la coiffure d'une vieille marquise, au chapeau bigarré du Polichinelle; sur la couronne de laurier d'un empereur romain, au bonnet pyramidal d'un docteur burlesque, sur celui du malade imaginaire, non moins qu'au casque d'un Alexandre, vainqueur de Darius.

Des gondoles en nombre prodigieux débouchaient de tous les canaux possibles dans

Ginenalo grande, dans cet espace immense qui s'étend de l'île Saint-Georges à celle de la Giudeca; de celle-ci, et au travers de son canal démesuré, à la *punto della dogana*. Ces barques, auxquelles s'unissaient les felouques, les spéronari, les balancelles, les prames, contenaient une population bien supérieure à celle qui s'agitait sur la terre ferme.

Des deux endroits partaient des cris unanimes : *Vive saint Marc! et meurent les Français!* Puis des sortes d'orateurs, interpellant le doge, lui demandaient la guerre, et lui déclaraient que, s'il ne se décidait pas à la dénoncer au général Bonaparte, les anciens Venètes reprendraient le pouvoir aux mains qui leur en rendaient si mauvais compte.

Ces clameurs paraissaient devoir être d'autant plus écoutées convenablement, que, dans les rangs pressés de la citadinance, on distinguait une forte quantité de patriciens non seulement sortis des barnabotes, mais encore des maisons nobles, anciennes, puissantes et riches.

Le doge venait de se lever, lorsque le conseil des Dix, précédant la seigneurie, entra. Son président dit :

— « Sérénissime prince, Venise est émue ; le peuple se plaint, il aime saint Marc.

— « Il ne peut pas le chérir plus que ne le vénère le patriciat..... Que se passe-t-il donc ?

— « Les places, les quais, les calle, sont envahis par des hommes de diverses fortunes. Le grand canal du pont Rialto, jusqu'à la pointe de l'arsenal, a disparu sous la masse pressée des bâtimens de toutes grandeurs, qui sont chargés de bourgeois, d'artisans, de facchini, parmi lesquels se trouvent d'estimables, de respectables patriciens.

— « Que faut-il faire ? demanda le doge.

— « Attendre et voir venir.

— « Mais le peuple une fois excité, comment parviendrez-vous à le faire rentrer dans le silence ?

— « Mais, sérénissime prince, il faut bien qu'il défende l'État.

— « Alors, déclarons la guerre à la France... »

La conversation dans l'appartement ducal fut interrompue par les vociférations de la populace; elles appelaient le doge, elles exigeaient que la guerre fût déclarée subito. A la mine indifférente qu'apportaient les membres du conseil des Dix et les trois inquisiteurs d'État, ceux qui connaissaient ceux-ci n'avaient pas de peine à reconnaître qu'ils n'étaient pas étrangers à ce mouvement. Tout à coup, un sénateur, Vital Faliero, renommé par l'excellence de la vue, se mit à dire :

— « Illustrissime prince, eccellenza, voyez, voyez... qui nous arrive de la haute mer.

— « Quoi?

— « Un vaisseau français de la marine marchande, armé en guerre... Oh! les odieuses couleurs! comme elles flottent arrogamment sur la poupe, la proue, au grand mât... Oui, le pavillon de la république française! »

Le doge mit de l'empressement à s'approcher de la fenêtre, afin d'y examiner le vais-

seau français, son armature et ses couleurs; derrière lui, les Dix, les douze procurateurs de Saint-Marc, les sages-grands; le reste composait une foule imposante où chaque visage, animé de sentimens divers, se réunissait néanmoins dans celui de la haine et de l'irritation contre la France.

Le capitaine du vaisseau appartenait à la flottille stationnée dans l'Adriatique. Des renseignemens lui ayant appris que plusieurs navires marchands autrichiens allaient se mettre en mer, il conçut le plan de les surprendre lorsqu'ils approcheraient les eaux de Venise; en conséquence, et pour les attendre en sûreté et à son aise, il imagina d'aller jeter l'ancre dans le port de Venise même.

Il arrivait donc ce jour fatal; il se présentait plein de confiance en l'amitié existante entre la sérénissime Venise et la France. Ses voiles déployées, son pavillon national au grand mât, il entra hardiment dans les canaux de la ville ennemie, et alla s'embosser près du château. Il y était à peine, lorsque le commandant du

port lui enjoignit, par un officier, d'avoir à se retirer; que la place qu'il occupait était interdite aux navires de guerre, et que l'on canonne tous ceux qui persistent à se maintenir aussi proche du château.

— « Je croyais, répondit le brave capitaine Laugier, que les amis de Saint-Marc avaient droit à un meilleur accueil. J'ai vu en d'autres voyages des vaisseaux anglais stationner où je suis, et on ne les en faisait pas retirer.

— « C'est donc la guerre que tu déclares à la république? lui demanda arrogamment l'envoyé, barbare esclavon, et plus naturellement bandit ou pirate, que véritable officier de Manino.

— « A Dieu ne plaise! repartit l'énergique Laugier, que je prenne sur moi la décision d'une aussi grande affaire; je suis prêt à me retirer. Je vous prie seulement de m'accorder deux heures, afin que j'aie le loisir de relever mon ancre. »

L'Esclavon ne répondit point et se retira. Laugier, esclave de sa parole, intima l'ordre à son équipage de conduire le vaisseau plus

loin qu'il n'était de la ville. Les matelots, fatigués d'une traversée pénible, ayant besoin de repos, mirent de la lenteur à exécuter l'intimation du capitaine, sans cependant demeurer les bras inactifs.

Cependant, du côté de la ville, des barques armées en guerre, des chaloupes chargées d'artillerie, s'approchaient insensiblement du vaisseau, d'où les imprudens qui le montaient, ne pouvant croire à tant de perfidie, attribuaient à la simple curiosité ce qu'ils tarderaient peu à trop bien apprécier. Du château également on chargeait les canons, les pierriers.

Une fusée part... A ce signal, du fort, des bâtimens de garde, des embarcations que j'ai signalées, part tout à coup un feu grondant, nourri, terrible; et les boulets, les obus, les grenades, les balles, la mitraille, sifflent, tonnent, tombent sur le navire, une grêle de fer en pluie embrasée. L'attaque fut si rapide, si dure, si imprévue, que, du côté des Français, il ne se trouva pas une bouche d'airain en

état de répondre, aucune pièce d'artillerie n'étant chargée.

— « Canonniers, à vos pièces, cria le brave Laugier, nous sommes trahis; mourons pour l'honneur de la France! »

Le malheureux n'a pas le loisir de poursuivre, un boulet l'atteint au milieu du corps et le renverse sur le pont. Un cri de rage et de douleur s'élève parmi les soldats et les matelots; ils aspirent à la vengeance, elle leur échappe: la décharge qui les a privés du courageux Laugier a mis hors de combat aussi les deux meilleurs officiers.

Le vaisseau, d'ailleurs, est attaqué de tout point avec une furie si soutenue, soit du côté du château, soit de celui des chaloupes canonnières qui l'assiégent, que son équipage ne peut se défendre. Le tillac tarde peu à se rougir de sang, à être couvert de morts; la plupart des Français périssent. Les embarcations arrivent, touchent le navire, et bientôt une multitude atroce d'épouvantables Monténégrins, d'Esclavons, de gens de Raguse, de

Vénitiens, l'écume de la ville, s'accrochant aux échelles, aux cordages, à ce qu'ils trouvent, entrent par les écoutilles et sur le bord.

« Tue! tue! Vive saint Marc! » est leur indigne cri de guerre; les mousquets, les longs pistolets, les hallebardes, les poignards, les stylets, les haches d'abordage, sont employés pour servir la haine de ces misérables qui achèvent d'égorger ce que l'artillerie n'a pas détruit; à peine si on fait grace à une vingtaine de blessés, à des femmes, à des enfans, qui n'ont pas combattu. On les enchaîne; on attache à un chien de Terre-Neuve le pavillon aux couleurs de la république, et on s'en retourne, triomphant, vers Venise, avec cet odieux trophée pour recevoir la récompense d'une victoire plus exécrable encore.

A chaque fenêtre, sur tous les toits, dans les quais, les places, sur les gondoles, une multitude innombrable, extravagante, furieuse, attendait ces misérables vainqueurs, Patriciens, plébéiens, confondus ensemble, s'embrassaient, se félicitaient réciproquement;

on aurait cru que la prise de cette goelette renversait de fond en comble toute la puissance de Bonaparte : c'était à qui conclamerait, à qui applaudirait le mieux les Esclavons et les féroces habitans de la Dalmatie : on les déclarait les sauveurs de la patrie. On ne se doutait pas du prix énorme auquel on paierait ce crime infâme.

Le doge et tous les patriciens dont ils s'environnaient, ayant été prendre place sur la plus haute terrasse du palais ducal, avaient vu les particularités de cet assassinat, auquel leur orgueil malveillant donnait le nom de combat. Craignant d'abord les conséquences, ils avaient fini par céder à l'entraînement universel, et ils battaient des mains et s'embrassaient, ivres de joie, chaque fois qu'un Français tombait : ils en virent certains que l'on coupait par morceaux; d'autres que, pleins de vie, on précipitait à la mer après les avoir mutilés, afin qu'en nageant, ils ne gagnassent pas le rivage.

Lorsque les atroces vainqueurs s'achemi-

nèrent vers la place de Saint-Marc, la seigneurie se félicita réciproquement de l'issue glorieuse d'une aussi belle journée; il fut décidé que, puisque l'esprit vénitien était retrempé, il ne fallait plus s'abaisser à des soumissions humiliantes, mais appeler des troupes, et attaquer en terre ferme et sur tous les points de terribles ennemis.

Une portion des patriciens en charge descendirent sur la Piazzetta, félicitèrent les assaillans, leur firent distribuer en abondance du vin, des rafraîchissemens, et parurent s'amuser beaucoup des évolutions que l'on faisait faire dans la boue au chien de Terre-Neuve qui traînait avec lui le drapeau national. A cette époque ils allèrent plus loin : le gouvernement, que la prudence abandonna complètement, alla jusqu'à faire afficher des proclamations de joie et de reconnaissance; les trois inquisiteurs d'État rendirent une ordonnance qui punissait de mort tous les Français saisis les armes à la main sur le territoire de la république.

J'ai dit, et n'ai pas besoin de le taire, qu'à

cette époque, un parti de républicains conspirait contre Saint-Marc; assurément, il était en petit nombre, si on le comparait à celui qui, dans ce moment, se manifestait pour la conservation de la république des Vénètes. Les Italiens qui le composaient, frappés du développement des fanatiques imbéciles que le patriciat dirigeait à son gré, et voyant dans ce moment leur insuffisance, décidèrent qu'il fallait tenter un coup hardi, et on en remit la direction à Paolo Monazone, dont on connaissait l courage et le génie.

Certes, ils n'eussent pas voulu descendre dans les calle, ou les quais, ou les places, lorsque la foule, enthousiasmée de sa récente conquête, les parcourait, portant des débris du vaisseau français, des vêtemens de nos frères; tous les amis de la France frémirent à la vue de ces débris sanglans, arrachés non en conséquence d'un combat honorable à chances égales, mais le résultat d'un horrible assassinat.

C'étaient des habits militaires, un chapeau

avec la cocarde tricolore, des sabres, des fusils français.

Des rondes, des danses s'établissaient là, partout où le terrain affermi invitait à la danse; là, des improvisateurs chantaient en vers peu lyriques cette pauvre victoire; ici un moine, en paroles emphatiques, montrait dans l'avenir les Français précipités hors de l'Italie à coups de foudres divines, et par la coalition de l'empereur, de la seigneurie, de la Toscane, du pape et du royaume de Naples. Quoique en plein jour, des feux de joie et d'artifice préludaient aux illuminations que l'on préparait pour le soir suivant.

Il était singulier combien peu de masques se montrèrent ce jour-là. L'émeute du matin avec le combat du milieu du jour imprimèrent à l'après-dînée quelque chose d'imposant à la gaîté publique; on comprenait d'ailleurs qu'une impulsion nouvelle serait imprimée aux affaires; que l'acte de l'attaque du vaisseau français, sans déclaration préalable, équivalait à une renonciation de paix; et, par

conséquent, que la guerre deviendrait inévitable. Les Autrichiens, les Anglais, alors en grand nombre à Venise, se montraient véritablement satisfaits; mais, plus encore qu'eux, les émigrés français, ayant à leur tête le comte d'Entraigue, se berçaient de la douce espérance que Venise, déterminant la querelle, chasserait Bonaparte de l'Italie.

Il y eut ce soir-là un grand bal chez le doge. Les étrangers de marque y parurent en foule; jamais on n'avait été plus agil qu'on le fut en ce moment: on se racontait les événemens de la journee, ce combat mémorable dont les conséquences faisaient si bien ressortir l'esprit national de la citadinance; c'était à qui se promettrait un avenir plus heureux.

Pesaro alors arrivait avec les sénateurs da Ponte et Lando; leurs visages tristes et solennels contrastaient étrangement avec l'allégresse peinte sur la physionomie du patricien; ils avaient appris dans le trajet des lagunes ce qui avait eu lieu. Le doge, instruit de leur

retour, appela les inquisiteurs, les Dix et le conseil de la seigneurie; tous passèrent dans le cabinet de Louis Manino, et, réunis là :

— « Hé bien, eccellenze, dit le doge, quelle bonne nouvelle apportez-vous?

— « La chute totale de Venise, sa destruction de fond en comble, dit lugubrement Pesaro. Le général Bonaparte exige que le grand conseil se dissolve, que la noblesse et la bourgeoisie de terre ferme soient appelées au gouvernement.

— « C'est beaucoup demander, dit avec une inflexion de voix moqueuse l'inquisiteur Angelo Gabrielli, et comment espère-t-il nous réduire à l'ampliation d'un tel décret ?

— « Par la force, répliqua Pesaro; l'empereur, épouvanté des victoires du général ennemi, vient de lui faire demander un armistice, et la paix sera conclue aux dépens de la sérénissime république; on l'abandonnera au vaincu, ou le vainqueur en fera sa proie.

— « L'empereur traite avec les sans-culottes! s'écria-t-on de toutes parts.

— « C'est un fait positif, dit le signor da Ponte; nous le tenons du ministre plénipotentiaire même de sa majesté impériale, du marquis de Gallo, ambassadeur du roi de Naples, et chargé de traiter de la paix au nom de la cour de Vienne. »

Un silence effrayant succéda au tumulte de naguère; jamais nouvelle ne venait plus mal à propos. On s'était flatté que l'alliance de l'empereur soutiendrait Venise, et lui, maintenant, se retirait de la mêlée; comment, sans lui, soutenir l'effort du général français.

— « Sérénissime prince, dit ensuite Pesaro, vous avez sans doute assuré notre alliance avec les étrangers sur une base solide; car le fait de ce matin aurait à lui seul décidé de a paix et de la guerre.

— « S'est-il déjà si vite répandu? demanda le doge avec une inquiétude visible.

— « Nous l'avons rencontré, répliqua Lando, sur le rivage de l'Adriatique; demain, au jour

naissant, la renommée active l'introduira sans doute au palais Serbelloni, et, après demain, les troupes françaises marcheront sur Venise.

— « Avec tant de promptitude? dit le vieux Tiepolo.

— « Les Jacobins font la guerre en poste; c'est ce qu'à Venise on ne devait pas oublier, ajouta Pesaro.

— « Le bruit s'était répandu..... on nous avait annoncé, dit en hésitant Comer, l'un des Trois, que le général Bonaparte était mort, frappé par le poignard d'un de nos fanatiques sujets?

— « Il est trop vrai, répliqua sévèrement Pesaro, qu'une horrible, et non moins maladroite tentative de meurtre a eu lieu : un cameriere attaché, non à mon service personnel, mais à une maison que je ne connaissais aucunement, a été dénoncé à Bonaparte, comme armé pour le faire périr ; j'ai eu l'affront de le voir saisir devant moi. On lui a trouvé l'arme homicide; il a fait l'aveu du crime...

— « Et il est mort? demanda Angelo Gabrielli avec empressement.

— « Non; un prêtre vénitien a tenté sa délivrance, et, par patriotisme, et afin de le maintenir dans son fanatisme, lui a fait croire qu'il était saint Marc en personne; il a suffi d'un peu d'encens dont il s'est fait une vapeur divine, et d'un costume bizarre. Piédro Marni, le bravo vénitien, cherche à regagner Venise où il rentrera plus tard.

— « Bonaparte est heureux, dirent plusieurs patriciens.

PESARO. Alors, et nous, Signori, avons-nous fait acte de sagesse?

LE DOGE. Qui pouvait prévoir que l'empereur s'accommoderait sans nous en faire part.

PESARO. L'empereur est le premier ennemi de Venise.

COMER. Il faut qu'une députation aille traiter de la paix avec le général Bonaparte.

PESARO. Elle n'obtiendra rien; la dernière heure de Venise a sonné.

II.

LE BUCENTAURE.

Ami, les préjugés sont les rois du vulgaire.
VOLTAIRE, *Mahomet*, acte II.

Malheur au pays qui rit de ses anciens usages! ce qu'il cesse de respecter tourne toujours contre lui.
Recueil de maximes.

Le lendemain de ce jour sinistre était celui qui, cette année, avait été choisi pour la fameuse et brillante cérémonie du mariage de la mer avec le sérénissime doge; cette antique solennité, dont on ne connaissait pas l'origine,

flatta toujours l'orgueil du Venète, en lui laissant croire à sa suzeraineté réelle sur l'Adriatique. La sortie du *Bucentaure* amenait dans la ville flottante l'allégresse et un nouveau développement de vanité.

On avait décidé que, cette année, et vu les circonstances, on emploierait une pompe inusitée en tout ce qui se rapporterait à ce glorieux hymen. La nuit fuyait à peine devant la première barre d'or qui, rayonnant vers l'Orient, annonçait la prochaine ouverture des cent portes de lumière, par où le char et la suite du soleil passeront, lorsque cent coups de canon tirés de l'arsenal du château, de l'île Saint-George, de la Giudeca, de la Dogana et de la Piazzetta, annoncèrent la prochaine cérémonie.

L'amiral, chef de navigation, était, la veille, monté au palais ducal ; là, en présence du chancelier de la république, il jure que le jour suivant la mer sera calme, et qu'il répond sur sa tête de ramener *le Bucentaure* sans avarie dans l'arsenal. On dresse procès-

verbal de sa déclaration; il laisse en gage une belle bague de brillant, qu'on passait à son doigt le jour de son installation, et qu'il ne pouvait reprendre qu'après le retour du vaisseau de l'État dans sa place accoutumée.

Cette même veille au soir, *le Bucentaure* fut retiré de la loge où il était gardé à vue dans l'arsenal. On le mit à flot avec des précautions infinies, et il alla majestueusement se porter vis-à-vis de la Piazzetta, à une distance d'environ quarante pieds du rivage. Là, on jette un pont large, solide, orné; on le dore partout où il n'est pas couvert de riches tapis: on a beaucoup à faire pour le rendre digne du Bucentaure.

Celui-ci est une immense galère à quatre rangs de rameurs; chacun de ceux-ci et tous les matelots portent des vestes de damas rouge et de larges pantalons de damas blanc; ils ont sur la tête une toque de riche étoffe brodée d'or. Quatre rangs de siéges sont destinés aux sénateurs; sur la poupe est le trône ducal, siége resplendissant par les dorures, les in-

crustations, la richesse des étoffes qui le couvrent ou l'ornent; le dais est en velours rouge, pareil à la tenture générale du vaisseau. Quatre statues d'or le soutiennent, les pentes retombent chargées de broderies. D'un côté et presque aussi haut que le doge, il y a, sous le dais, deux siéges — celui de la droite est réservé au nonce du pape, et celui de la gauche, au patriarche de Venise — où tous deux, en camail et en rochet, étaleront un luxe peu commun dans la splendeur de leur costume. Un demi-cercle part du trône; des siéges le garnissent; c'est là que prennent place les ambassadeurs, les procurateurs de Saint-Marc et les conseillers de la seigneurie.

La grande salle est, comme je l'ai dit, tendue en velours pourpre au plafond, aux siéges et aux tapis; le reste est en bois doré avec une multitude de fenêtres en glaces, si bien que, lors même que celles-ci sont fermées, on découvre tout ce qui se passe à l'intérieur. Il est entièrement doré, soit dedans, soit dehors; il l'est avec cet or des sequins de Venise qui a tant

de réputation pour sa pureté; il a lui-même une telle malléabilité, qu'il n'a rien enlevé de finesse aux innombrables et merveilleuses sculptures qui en font le premier ornement.

A la proue est le lion de Saint-Marc; il se repose en vainqueur, sa contenance est fière: d'une patte, il tient une épée; d'une autre, il présente l'Évangile de son saint patron; et, sur le feuillet ouvert, on lit le célèbre dicton : *Salve, Marco, pax tibi!* (je te salue, Marc, la paix soit avec toi.) La Paix et la Justice s'embrassent et sont en avant de lui; elles forment un groupe avec plusieurs génies, celui de la paix terrasse celui de la Guerre; cette masse, avec une multitude d'allégories, de festons, de fleurs et de fruits, fut sculptée au seizième siècle par Corradis, l'illustre sculpteur vénitien. Le tout est recouvert d'une couche épaisse d'or qui ne lui enlève rien de son expression, de sa rare beauté, et qui en augmente l'éclat.

Ce bâtiment a cent pieds de longueur sur trente de large; la quille est peu de chose. Il est presque plat, voilà pourquoi on craint de

l'exposer à la mer : un gros temps le ferait aisément sombrer. Tout au tour, et en dehors, on a établi une galerie découverte, où, pendant la durée de la cérémonie majestueuse, se placent les officiers du doge, quelques chefs subalternes et le maître chef des ouvriers de l'arsenal : c'est leur prérogative, et ils ne se la laisseraient pas ravir facilement. Derrière le trône du doge, et près de la fenêtre qui s'ouvrira pour lui livrer passage, lorsqu'il ira, au dehors du *Bucentaure*, conclure son alliance avec la mer, est l'amiraglio (l'amiral), en robe de damas rouge, la simarre violette et le bonnet pareil à la robe, la grande perruque par dessous. Son office est de tenir le gouvernail et de rassurer la seigneurie et l'honorable société qui ne font jamais ce petit voyage qu'avec inquiétude, tant on redoute les caprices de la mer.

On ne marche pas sur le dessus du *Bucentaure ;* tout le service en est fait au dessous de la salle d'honneur ; il n'y a pas non plus de mâts : ce dessus est entièrement couvert d'un

tapis de velours rouge, garni de galons et de franges d'or ; au devant, entre la pointe de la proue et la porte de la salle où est le sénat, sont plantés les sept étendards que l'on porte devant la seigneurie.

Dès que les canons, par des décharges multipliées, eurent annoncé que la cérémonie aurait lieu, une nuée de personnes, presque toutes masquées, couvrirent les deux places. Dans celle de Saint-Marc flottaient les trois grands étendards ; les fenêtres, les portiques, étaient décorés de fleurs, de feuillages, d'étoffes riches et de toutes nuances que l'on savait marier avec un goût exquis. Les merciers, les orfèvres, les marchands de draps, chacun devant sa maison, formaient, avec les objets, matières de leur commerce, des décorations aussi élégantes et de bon goût que riches.

Le grand canal, celui de la Giudeca et la pleine mer se couvraient d'une immense quantité de gondoles, de felouques, de péotes, de barques de toutes dimensions ; chaque

maître parait la sienne avec une somptuosité ambitieuse : l'or, l'argent, le cinabre, l'outremer, brillaient à la poupe, à la proue; les cabines étaient couvertes de housses brodées, d'étoffes de soie, de velours, de brocard; des sculptures emblématiques, des rameurs vêtus en satin, en taffetas, en lampas de mille couleurs, couvraient la mer d'un parterre varié, qui flattait l'œil singulièrement. Des chœurs de musique, portés sur un grand nombre d'embarcations, remplissaient les airs de suaves harmonies, et ajoutaient singulièrement à la splendeur de la fête.

Mais ce qui en faisait le principal ornement, c'était la foule des dames et des femmes de toutes professions; des patriciennes, des nobles de terre ferme, des étrangères, qui se montraient dans des costumes dont la richesse, l'art exquis et la délicatesse faisaient le charme. L'œil ne se lassait pas à regarder tant de beautés, tant de graces; on se disputait là le prix, comme autrefois les trois déesses sur le mont Ida; et les jeunes gens, enthousiasmés en

examinant ce parterre de fleurs animées, s'entre-demandaient laquelle des Vénitiennes ou de leurs rivales méritait la pomme de Pâris; tous convenaient que, pour résoudre une question pareille, il faudrait un plus long examen.

Cependant les amateurs, qui voyaient passer une peotte chargée d'une foule de jeunes filles, distinguaient surtout la protégée du sénateur Angelo Gabrielli, la donna Catharina Palma, les jeunes citadins s'étonnaient que la belle Anella Marni manquât cette occasion de disputer le prix.

Toutes ces embarcations gagnaient la haute mer afin de se rapprocher de la marche du cortége. Il n'est nulle part tableau plus animé, plus admirable, plus varié surtout. Ce jour-là est le seul où Venise déploie une magnificence inaccoutumée, où sa noblesse sort de ses palais son nombreux domestique; où les ambassadeurs font assaut également de luxe et d'apparat; leurs péottes sont remplies de musiciens, de valets richement vêtus; le pavillon

de leur souverain, le leur propre, flottent à la proue, à la poupe, et se jouent au souffle des vents.

Le sommet des toits, presque tous en terrasse, contenait des groupes de curieux armés de longues vues, et qui, pour se parer de l'ardeur du soleil, se couvraient avec des parasols de couleurs variées; ce qui, portait en l'air le parterre mobile que déjà l'on admirait sur les flots. Les fenêtres de toutes les îles d'où l'on pouvait voir cette fête étaient parées de tapis de Turquie ou des manufactures de Bergame; là encore, des femmes se montraient avec le double éclat de leurs attraits et de leur parure.

A la tempête épouvantable de l'avant-dernière nuit avait succédé un calme parfait dans le vague de l'air et sur les flots de l'Adriatique. Le ciel, en général, était pur; le soleil, brillant et chaud; les nuages, en petit nombre, paraissaient plutôt servir d'ornement à la fête, qu'il n'était à craindre qu'elle ne fût troublée par eux; néanmoins, un peu avant que le

cortége descendît du palais ducal, l'amiraglio, avec une physionomie inquiète, examina attentivement l'état de l'atmosphère; il lui semblait que, vers l'ouest-nord, des vapeurs s'amoncelaient, et sa vieille expérience prenait un mauvais augure de leurs teintes grisâtres. Cependant il réserva pour lui ses pressentimens.

Lorsque les horloges de la ville eurent marqué l'heure italienne correspondante à notre neuf heures du matin, la cloche du palais ducal, qui ne sonne que dans les grandes cérémonies, se mettant à tinter, annonça le commencement de celle-là. Bientôt, des portes du palais, qui s'ouvrirent impétueusement et avec un fracas terrible, on vit sortir ouvrant la marche, les cinquante commendadori (huissiers publics) précédés de *messer grande* (grand monsieur), le chef suprême, et dirigeant les seigneurs de la nuit; huit de ces personnages portaient autant d'étendards, deux blancs, deux rouges, deux bleus et deux violets; six autres avaient, chacun à la main, une trompette d'ar-

gent d'une longueur démesurée; six fifres, jouant des airs variés, suivaient; à leur suite il y avait seize écuyers ou porte-bannière. Le chevalier du doge, accompagné du capitaine grand et du premier écuyer; le clerc de la chapelle, le maître des cérémonies de l'église de Saint-Marc, et six chanoines en chape.

Les deux bedeaux du palais avec leur costume bizarre et leurs masses d'argent, quatre secrétaires du sénat, le chapelain du doge, portant, par une distinction particulière et bizarre, un flambeau de cire blanche, *torchio di caritta*, que le sérénissime doge tient allumé pendant la messe: concession éminente du pape Alexandre III, et que vainement briguèrent depuis les souverains les plus puissans.

Deux chanceliers ou secrétaires du grand conseil, choisis, comme tous leurs confrères, dans la caste de la citadinance, venaient après cette première portion du cortége; le grand chancelier avec son riche et majestueux costume: il est, en hiver, de velours cramoisi, et, en été, de damas rouge, avec l'étole d'or.

Dans les occasions ordinaires, il est vêtu d'écarlate ou de violet avec la bordure noire. Le chancelier, bien que sorti, comme ses confrères, de la citadinance, est le seul officier de la république à qui elle accorde des obsèques solennelles à Saint-Marc, aux frais de l'État, et dont, en présence du sénat, on passe l'oraison funèbre. Il est élu par le grand conseil et par les magistrats de la ville.

Immédiatement après ce haut personnage, et néanmoins laissant un grand vide après lui, s'avançait le doge. Lui, pareillement vêtu tout d'or et de pourpre, coiffé du bonnet ducal, et soutenu par deux sénateurs ; le nonce du saint Père, les ambassadeurs de l'empire, du roi de France et de tous les autres États de la chrétienté, environnaient le sérénissime prince; on portait à ses côtés l'ombelle de drap d'or, le fauteuil d'ivoire, le coussin de drap d'or aussi; puis venaient deux patriciens dont l'un soutenait l'épée de l'État dans son fourreau.

La Seigneurie cheminait ensuite, composée des six conseillers du doge, des trois chefs des

quaranties, des avogadors, des chefs du conseil des Dix, des sages-grands; puis suivaient les censeurs, le sénat, les procurateurs de Saint-Marc, les gouverneurs de l'arsenal, les magistrats de tous les tribunaux de la ville, les châtelains de Saint-Félix, de Vérone, celui de Presle, le commandant de Malamoco, les podestats de Murano et de Tonello, avec le capitaine de la citadelle neuve de Corfou; trois cents personnes environ précèdent ou accompagnent le doge.

Tous les invités, ou ayant droit à la cérémonie, suivaient le doge sur *le Bucentaure*; le patriarche, suivi de son clergé, s'est déjà rendu au lieu où il joindra le cortége; il ne peut se ranger dans le cortège parce que le nonce, qui l'y précède, ne souffrirait pas qu'il portât la croix devant lui, et le fier archevêque de Venise ne veut aucunement diminuer la sainte pompe aux yeux de ses diocésains.

Dès que l'on fut placé dans *le Bucentaure*, l'amiraglio donna le signal; aussitôt les deux

cents rameurs, tenant des rames dorées d'un côté et argentées de l'autre, mirent le navire en mouvement, aidés qu'ils furent en cela par deux péottes dorées, montées chacune de douze rameurs habillés en damas bleu et orange, aux couleurs de la Seigneurie; derrière *le Bucentaure* suivaient deux galères neuves, très-brillantes, bien pavoisées, dont la proue et la poupe étaient ornées de figures dorées, et dont la tente était aussi riche d'étoffes que d'ornemens; elles ne devaient jamais abandonner le précieux navire afin de recevoir à leur bord le doge et sa suite, si par cas la tempête survenait.

On se mit à marcher, ce fut avec lenteur, avec gravité et majestueusement. L'énorme masse, privée de voiles, ne pouvait fendre l'eau rapidement. Les cloches des nombreuses églises carillonnaient toutes à la fois, et le canon de la ville, du port, de l'arsenal, des forts du Lido, ceux de tous les navires de guerre ou marchands vénitiens ou étrangers, rangés en deux lignes sur la route du cortége,

tout cela tonnait à la fois. Il fallait y joindre les chants des gondoliers, le bruit des innombrables instrumens de musique, les acclamations du peuple, et on aura une faible idée de la magnificence et de l'éclat imposant de cette belle fête. Tous les navires que je viens de signaler étaient garnis de tous leurs pavillons, bannières, drapeaux, étendards, flammes, flammelles, banderoles. Les ponts étaient nettoyés, couverts de riches tapis ou de verdure; tous les matelots, les soldats, les passagers, avaient leurs plus beaux habits.

Lorsque *le Bucentaure* approcha de l'île Sainte-Hélène, on vit sortir de celle-ci une immense péotte dorée, sculptée, parée, pavoisée, avec un soin infini; elle portait le patriarche avec son clergé, qui venait de prendre, dans le couvent des moines Olivetains de Sainte-Hélène, dans cette île, un frugal repas, où l'on ne servait que des châtaignes et de l'eau fraîche, reste vénérable de la simplicité des anciens temps. Le patriarche, dans son bâ-

timent, s'avança jusque sous *le Bucentaure*, où il monta après avoir rempli les fonctions qui lui sont dévolues pendant la solennité. Là, il bénit l'eau qu'il tint prête à verser dans la mer au moment où le doge ferait son acte d'époux.

Tout à coup, *le Bucentaure* s'arrête, les cloches se taisent, l'artillerie ne tonne plus, la musique cesse, et un silence religieux règne tout à l'entour; c'est au moment où l'on a dépassé les rochers du Lido, ces gardiens de Venise, lorsque l'on est entré dans la pleine mer, à près de quatre milles de la place de Saint-Marc. Le sérénissime prince se lève; une porte en glace s'ouvre, il la dépasse et se trouve alors sur un balcon, en dehors du *Bucentaure*. Dès qu'il paraît, le patriarche bénit la mer, et, pendant ce temps, le doge, d'une voix forte qui retentit au loin, dit avec lenteur :

—« *Despondemus te, mare, in signum veri et perpetui dominii.* » (Je t'épouse, ô mer, en signe d'une vraie et perpétuelle domination.)

III.

LE VOYAGE EN GONDOLE.

En vain le philosophe nie les présages ; l'histoire est là pour nous les montrer devançant tous les événemens fameux.

MERCIER.

CERTES, c'était au fond une cérémonie absurde que celle d'un mariage si complètement fictif. N'importe, la majesté de l'appareil, la gravité et la pompe que Venise apportait à cet acte de sa vieille domination, ne permettait ni le rire ni la plaisanterie, et

les cœurs les plus indifférens éprouvaient quelque chose de solennel qui les maintenait à une apparence de gravité en harmonie avec celle du doge et du grand conseil.

Au retour du mariage, *le Bucentaure* ordinairement rentrait dans le port, abordait en face de l'abbaye des Bénédictins de *San-Nicolo del Lido*, où le doge, la Seigneurie et ses illustres invités, entendaient la messe en cérémonie. L'abbé du monastère, à la tête de ses religieux, venait processionnellement au devant du sérénissime prince, et l'office divin achevé, le reconduisait dans le même appareil ; puis la rentrée au palais de Saint-Marc, avait lieu avec un bruit pareil de cloches sonnantes et d'artillerie qui tonnait.

Mais cette fois, dès qu'avançant vers la haute mer et se dégageant des hautes murailles de la ville, l'amiraglio eut pu à son aise examiner l'occident, il le vit avec une poignante inquiétude, fort chargé de brouillards gris, épais et tachetés de blanc. Il les exami-

nait avec une attention pénible, lorsque le procurateur Zeno, assis non loin du doge, et qui avait navigué pendant longues années, lui faisant signe de se pencher vers lui.

— « Amiraglio, dit-il, tu réponds de nous sur ta tête.

— « Eccellenza, la vôtre et la mienne sont sous la main de Dieu.

— « Eh! que te semble de ces noires nuées qui montent par delà où doit être Trévise.

— « Dieu ne voudra pas la perte d'un si magnifique bâtiment.

— « Si tu avais cinquante voiles, je te dirais de les tendre toutes, afin qu'allant en avant plus vite, nous revinssions en arrière non moins promptement. »

Bien que le colloque eût lieu à demi-voix, le doge, de son trône, l'entendit; il se tourna à demi, et son œil, exercé aussi aux pronostics de marine, vit clairement ce mauvais signe. Lui, à son tour, interpellant le pauvre amiral, lui demanda si un orage était à craindre; l'honnête Vénitien, courtisan non moins

que bon officier de marine, et d'ailleurs ne voulant pas mentir à la vérité, répondit :

— « Sérénissime prince, Dieu seul ouvre ou ferme le trésor des tempêtes.

— « Je savais cela, amiraglio, avant que vous fussiez venu au monde ; car je crois, malgré votre belle barbe blanche, vous avoir devancé au moins de vingt années ; je m'informe seulement si un gros temps est probable.

— « J'aimerais mieux, sérénissime prince, que nous fussions en route de *San-Nicolo du Lido* pour rentrer à la Piazzetta, qu'en chemin d'aller rejoindre la pleine mer.

— « Dans ce cas, repartit Manino, on pourrait renvoyer la fête des épousailles... Non ! chacun en tirerait mauvais augure...... Amiraglio, engage nos remorqueurs et nos rameurs à presser les courses.

— « Ces pauvres diables font plus qu'ils ne peuvent ; cependant... »

Il tira un cordon qui correspondait avec un officier supérieur de marine, son second sur *le Bucentaure*. Celui-ci avait déjà vu les

méchans pronostics; en conséquence, dès l'éveil reçu de son chef, il gourmanda les rameurs, tant ceux du noble et ducal navire que ceux des deux péottes remorqueuses; un élan rapide fut donné, et, en moins de dix minutes, on entra dans la pleine mer. La cérémonie, comme je l'ai décrite, eut lieu en grande pompe, puis aussitòt on vira de bord.

Ce ne fut pas sans peine que ce mouvement nécessaire eut lieu; déjà un vent impétueux, parti de terre, s'élevait en sifflant avec un horrible bruit. Les nuages, amoncelés à l'horizon, montaient dans l'atmosphère avec une rapidité effrayante; on les voyait se séparer, se réunir, se disjoindre, s'amalgamer. Déjà de larges éclairs ou de rapides serpens de feu s'en échappaient, et sous les flots grondait ce bruit souterrain et mystérieux qui, dans les mers étroites, annonce si souvent les convulsions de la nature.

Aussitôt que les légères embarcations qui avaient porté les curieux à cette fête unique

eurent aperçu l'état du ciel, ce ne fut plus qu'un commandement, qu'une volonté unique pour avoir à rentrer dans la ville.

Les gondoliers, les matelots, s'empressèrent d'obéir, et la vaste surface de la mer ne laissa voir que la course rapide de tout ce monde; on aurait dit la présence d'un ennemi féroce, nombreux, inattendu. Les barques volaient, telles que de blanches colombes qui étendent leurs ailes légères, lorsqu'à la vue d'un faucon, elles tâchent toutes de rejoindre le doux nid, témoin de leur amour et de leur bonheur.

L'amiraglio, tout décontenancé, et tenant respectueusement à la main son bonnet en damas rouge avec une houppe d'or au bout, s'approcha du doge.

— « Sérénissime prince, ma tête aujourd'hui tient aussi mal sur mes épaules, que j'ai de frayeur pour les têtes de tous ceux qui naviguent sous ma responsabilité; je conseillerais à la seigneurie de passer promptement sur les galères d'en bas.

— « Mais, amiral, répondit avec calme le sérénissisme prince, pour imprimer de la frayeur à tant de personnages graves, et qui doivent faire profession de dédaigner la mort.... N'importe, je vais leur parler.

— « Quant à moi, dit le nonce papal, je me maintiens dans mon caractère d'ecclésiastique; si notre caste répète comme son adage, *Ecclesia sanguine abhorret* (l'Église abhorre le sang), moi je ne peux non plus souffrir l'eau, et je promets à l'amiral, à vous, à tous, une belle place, bénédiction pontificale *urbi et orbi* (1), s'il nous ramène directement et le plus vite possible.

— « L'usage, dit le doge, est que nous allions, après la cérémonie des épousailles, entendre la messe dans l'église de San-Nicolo du Lido. »

Il n'avait pas achevé à peine de parler,

[1] *La ville et l'univers*, c'est la formule de la bénédiction solennelle que donne le pape le jour du jeudi saint.

lorsqu'un rouge, un immense, un effrayant éclair partit rapidement, illumina tout Venise, et, étant rentré dans la très-profonde obscurité, fut suivi par un épouvantable coup de tonnerre; en même temps on entendit les sifflemens des aquilons déchaînés en fureur, et de larges, d'énormes, de chaudes gouttes d'eau tombèrent sur le tillac.

Pour cette fois, le corps des ambassadeurs, la Seigneurie, le sénat, qui jusqu'alors avaient conservé une pompe de gravité, une indifférence du danger très-admirable, passèrent tout à coup à une frayeur naïve que motivait victorieusement l'état tourmenté de l'atmosphère. Tous donc, et d'un accord commun, demandèrent au doge de les ramener directement, et le plus vite possible, sur la terre de Venise. Le nonce du souverain pontife ajouta que la messe, entendue dans la basilique insigne de Saint-Marc, aurait au moins autant de mérite que celle chantée par l'abbé des Bénédictins de San-Nicolo du Lido.

C'était l'avis secret du doge; mais le bon prince, ne se croyant guère digne du rang suprême où il était monté, craignait d'avouer son infimité et de faire preuve d'un patriciat novissime. Il n'osa donc trancher la question et garda un profond silence.

Les vagues soulevées par le souffle puissant des vents de terre, qui paraissaient prendre plaisir à battre les flots de l'Adriatique, se mirent à ballotter *le Bucentaure* qui tantôt pencha d'un côté, tantôt de l'autre; il y eut un instant où l'amiraglio, pâle comme le linceul qui l'ensevelirait un jour, fit le signe de la croix et conjura saint Marc de venir au secours de la Seigneurie.

Un tourbillon mêlé d'éclairs, de foudre et de grêle, porta rapidement *le Bucentaure*, les péottes remorqueuses et les deux galères de conserve, dans l'anse formée par une de ces petites îles qui sont en deçà du Lido.

—« Miracle! miracle! s'écrièrent d'une voix commune les rameurs, les matelots et la *famille ducale*, san Marco protége les siens.

L'amiraglio fit aussitôt jeter toutes les ancres; on attacha en outre le beau navire à des chaînes, à des cordes qui le lièrent au rivage, et sa noble charge le quitta tant bien que mal, pour aller prendre place sur les galères, ses compagnes fidèles, ou, pour mieux dire, *son en cas*[1]; il ne resta sur *le Bucentaure* que l'amiraglio et la manœuvre.

Nul ne s'occupa si les torrens d'eau qui s'épanchaient du ciel gâtaient des vêtemens somptueux; le péril actuel occupait chaque esprit, et la consternation était si universelle, que nul, parmi tant de personnes ardues, sur le puntillo, ne songea dans ce moment à élever des difficultés d'étiquette. Le nonce se trouva séparé du doge; sur la seconde galère, l'ambassadeur d'Espagne occupa la place de

[1] On appelait à l'ancienne cour de France un service de table et un de linge, qui restaient à portée du roi, dans sa chambre, *en cas* qu'il eût besoin de manger de boire, ou de changer de chemise. Depuis on a appliqué cette fureur de parler en *en cas* pour tout, à l'air d'attendre. L'esprit français en a fait souvent, et au figuré, un emploi très-piquant

celui de l'empire, et le chancelier de l'État s'assit, sans y penser, en arrière d'un de ses subordonnés.

Cette mer, qui naguère présentait, si on peut s'exprimer ainsi, une population démesurée de navires de toutes dimensions, maintenant se montrait solitaire. Chaque embarcation, soit à force de rames, soit en employant le secours de la voile, avait regagné Venise et ses divers canaux; on n'eut à pleurer aucune perte, mais bien force avaries, nombre de décorations, de parures gâtées par les déluges qui tombaient sans relâche.

Sur les galères de l'État, chargées de ramener une si auguste compagnie, sur chaque gondole, péotte, felouque, etc.; dans les places, les calle, les quais de Venise, s'élevaient de lugubres pressentimens, de sinistres prévisions. Cet orage, qui tout à coup était venu fondre sur *le Bucentaure*, qui l'avait privé de sa noble charge, n'annonçait-il pas clairement que le jour était venu où la puissance souveraine périrait dans une ville que saint

Marc abandonnait. Chacun, triste, inquiet, rêveur, gardait pour soi sa fâcheuse pensée et commune néanmoins; on espérait un meilleur avenir; mais d'où pourrait-il naître?

La Seigneurie, malgré la persistance de l'orage, s'opiniâtra à terminer la cérémonie par une messe solennelle, chantée dans Saint-Marc; on vit avec effroi, au moment précis où le sérénissime prince tournait de la *Piazzetta* dans la *Piazza grande*, un coup de vent s'engouffrer furieux dans celle-ci, glisser en remontant, soit contre la basilique, soit contre son énorme tour, et en même temps arracher de leurs mâts les trois étendards de Chypre, de Candie et de Négrepont. Ces bannières glorieuses parurent tomber jusqu'à terre; mais la trombe épouvantable les reprenant bientôt, ils furent enlevés à une hauteur incommensurée, et, traversant tout Venise, s'en allèrent disparaître dans les flots de la mer.

Ceci encore arracha un cri douloureux à la citadinance; les patriciens ne purent, eux également, s'empêcher de voir là dedans un

pronostic funeste. La vieille Elpha Gargagna, qui, sous un portique voisin, regardait passer le cortége, jetant sur elle-même un regard de désespoir, dit en voyant son corps flétri et près de retourner en poudre :

— « Allons, créature de Dieu, l'heure sonnera bientôt où tu iras te réunir à tes ancêtres. O saint Marc, serait-ce vrai? voudrais-tu quitter ta ville chérie, et ta main décharnée attacherait-elle à ton char les quatre chevaux, monumens éternels de notre antique gloire? »

A ces mots, des larmes, s'il en existait encore dans ses yeux presque éteints, se répandirent hors de leur orbite, et la foule ordinaire qui l'environnait se mit à dire :

— « Voyez notre mère-grand qui pleure; il faut que la république soit bien malade. »

L'amiraglio savait que son honneur et sa tête étaient attachés à ce que le Bucentaure rentrât avant la nuit prochaine dans l'arsenal, et, malgré la perpétuité de ces bourrasques, il ordonna à ses subordonnés de reprendre la rame, et lui-même se plaça de

nouveau au gouvernail. Le superbe navire, vide de la compagnie auguste qui en faisait le plus bel ornement, semblait un corps privé d'ame, sa solitude actuelle contrastant si péniblement avec sa magnificence royale; il allait de çà, de là, frappé tour à tour du flot ou du vent, plus d'une fois menacé de la foudre.

Il y eut des instans où il vacillait si fort, qu'on s'attendait à le voir sombrer. Cependant, malgré la rage incessante de la tempête, il se rapprochait insensiblement du port et de l'arsenal; déjà il entrait dans les eaux intérieures de Venise. ... alors apparut au dessus de la triomphante cité une masse de vapeurs noires et sulfureuses où le tonnerre grondait avec un fracas inimaginable. Le choc des vents qui s'y engouffraient imitaient les cris discordans des démons; l'air était ardent et la pluie avait suspendu ses torrens... Tout à coup, ce nuage fut déchiré; il s'en échappa un triple tourbillon de grêle, de vent et de flammes électriques; un éclair plus rapide que les autres

descendit sur le Bucentaure, le toucha et fit son explosion.

— « Le tonnerre a frappé le Bucentaure, s'écria-t-on de toutes parts..... Le Bucentaure est en flammes... Oh! pour le coup, saint Marc quitte Venise. »

A peine cette révélation fatale eut-elle frappé l'oreille de l'amiraglio, qu'il se hâta de courir à la proue, et il vit..... Oh! qu'un tel spectacle fut affreux pour un Vénitien; il vit le lion d'or, les statues de la Paix et de la Justice, ardentes, et déjà réduites en un charbon flambant, tandis que le génie de la Guerre, demeuré intact, reluisait comme victorieux au milieu de la désolation du noble navire.

Des prompts secours apportés sauvèrent le reste du vaisseau; mais il n'en était pas moins déshonoré, et il n'avait pas moins perdu le lion, emblême de son divin patron.

— « Ami, dit l'amiraglio à son premier subordonné, tu vas achever de ramener à l'arsenal ce qui reste du Bucentaure. Prends ma robe, ma soutane, mon bonnet de cérémonie;

quant à moi, j'ai fini mon destin, je ne survivrai pas à l'infamie qui pèse sur mon front.

— « Amiraglio, les élémens ne sont-ils pas plus forts que nous.

— « Il n'y a plus d'amiraglio, lorsqu'il n'y a plus de Bucentaure; ceci, poursuivit-il en frappant du pied sur les planches du bâtiment, est la carcasse avilie du plus beau navire de l'univers. Ai-je d'ailleurs rempli mon engagement? ai-je ramené la Seigneurie au lieu même où elle s'était embarquée? non, certes : les Dix, les Trois, la citadinance, demanderont ma tête; je préfère livrer mon corps à la mer, je vais aller lui demander si son hymen avec le doge est une déception, et si elle a le désir de convoler à de secondes noces. »

Il dit, fait un signe de croix, et, repoussant avec une vigueur sans pareille son subordonné qui veut le retenir, il se précipite dans les flots qui s'entr'ouvrent pour le recevoir. Celui-là n'assista pas à la mort politique de Venise : il fut moins malheureux que le reste de ses concitoyens.

IV.

LA GROTTE DE SAINT-MARC.

C'est leur palladium, leur relique sacrée,
Assurant de l'État l'éternelle durée.
Il est dans cette foi quelque chose de grand.
Tant pis pour l'esprit froid, le cœur indifférent,
Qui veut l'exact, le vrai ; qui jamais ne se jette
Dans ce monde inconnu dont l'ame est la sujette,
Et qui, par cent rapports obscurs, mystérieux,
Réunit constamment la terre avec les cieux.

Drame inédit.

Pendant que tous les habitans de Venise, à peu d'exceptions près et qui encore ne tombaient que sur les vieillards et les infirmes, avaient été prendre place soit sur mer, soit sur terre, pour voir la belle cérémonie des

épousailles de la mer, un jeune homme, revêtu, cette fois, du costume de clerc de Saint-Marc, s'achemina en la compagnie de son ami vers la tour gigantesque qui sert de clocher à Saint-Marc.

La porte d'en bas était abandonnée; le gardien en nombreuse société avait couru prendre place au sommet de la tour, lieu d'où l'on dominait sur la ville et sur la mer; le rez de chaussée de ce clocher imposant appartenait à qui voulait y entrer, et le jeune homme que je signale y pénétra hardiment, monta à la hauteur d'environ vingt pieds; là, poussa avec encore plus d'adresse que de vigueur une dalle de pierre qui, en s'écartant, lui laissa voir une petite niche.

En ce lieu, était couché un lion de Saint-Marc tout en cuivre. Le jeune homme en dévissa la partie du devant, et, dans la cavité de l'animal, aperçut cinq clés d'or; il s'en empara précipitamment, revissa avec soin le lion, referma non moins artistement l'armoire singulière; et, cela achevé, tandis que son ami faisait la

sentinelle au bas de la porte, il partit sans plus attendre, se contentant de dire à son compagnon.

— « Tout va bien, marchons au succès. »

Ils se dirigèrent ensuite vers l'insigne basilique. Là aussi, comme dans tous les autres lieux de Venise, sacrés ou profanes, régnait une solitude complète. La solennité du jour avait enlevé à la très-sacrée église ses dévots habitués, son clergé, ses choristes, ses bedeaux et jusqu'aux misérables qui, rangés sous le porche en ordre de bataille, imploraient d'une voix plaintive la charité des fidèles.

Un seul enfant de chœur, véritable raggazzo vénitien, demeurait polisson, et indifférent aux fêtes et aux inquiétudes de la république; on lui avait donné quelques *grascie* (monnaies du pays); il s'était empressé d'aller les échanger contre des *fritti* (régal vénitien de poisson et de racines); et, occupé attentivement à dévorer cette belle proie, il ne savait pas si le ciel s'obscurcissait et si le Bucentaure était menacé de ne pas rentrer à bon port. Les

choses se passaient ainsi dans la sainte basilique, lorsque Chigi (Louis) fut appelé.

— « Eh! bimbo, eh! bimbo, je gage que tu n'as pas seulement de quoi faire passer, avec une limonade, le goût aigre de ton dîner.

— « C'est ce qui lui manque, cher compatriote, pour qu'il ne fasse défaut en rien, répondit l'interpellé.

— « Per Baccho! il ne sera pas dit qu'en un tel jour de solennité, le gardien vénérable de Saint-Marc soit près de mourir de male soif. Voilà un paolo des mieux frappés, cours l'échanger contre une boisson rafraîchissante, et tarde peu à revenir, car je veux que tu me conduises sur la plate-forme d'où nous verrons à loisir la pompe du Bucentaure. »

Le donneur d'espèces n'avait pas achevé de parler, que le jeune garçon était parti d'une course rapide, se dirigeant vers le café de l'Aquila-Nera (Aigle-Noir), alors abandonné à cause de la cérémonie. Dès qu'il eut tourné le dos, l'inconnu s'adressant à son camarade :

— « Allons sus, sus à l'ouvrage, la place

nous est livrée; pénétrons au lieu qui renferme l'objet pour qui nous exposons notre vie. »

Il achève, et promptement il compte les piliers, arrive à une chapelle obscure, y pénètre, s'approche d'un immense confessionnal, masse colossale de bois sculpté avec le grand goût du seizième siècle; l'œil semblait déclarer cette masse inébranlable. Paolo Monazone la saisit par une de ses colonnettes saillantes, l'ébranle, et, à la surprise de Dandolo, le confessionnal et ses trois divisions glissent légèrement en tournant sur un pivot.

Derrière lui une niche en pierre est également ouverte par le même procédé; une chaîne de fer mise en jeu ramène à leur place primitive, et le petit temple élevé à la pénitence, et la statue en demi-relief du saint qu'elle cache. Les deux amis se trouvent alors à l'abri de tout regard indiscret; mais aussi dans une obscurité profonde.

— « Or ça, Monazone, dit en riant Dandolo, certes, nul ne viendra nous chercher où nous

sommes; mais, si d'une autre part tu ne nous procures des yeux de taupe, que ferons-nous privés de toute clarté.

Un phosphore, imitation de celui naturel de Bologne [1], luisit soudainement dans les mains de l'interpellé; il en alluma deux petites lanternes sourdes dont il s'était muni, en confia une à son ami, retint l'autre; puis, disant à voix basse à celui-là de le suivre, il descendit un escalier étroit. Après avoir franchi une quarantaine de marches, les aventuriers se virent à l'entrée d'une allée souterraine, au dessous assurément du niveau de la mer. Elle était plus sèche que ne le permettait sa position. Cependant, on voyait le long de la muraille des infiltrations formant des stalactites brillantes, plusieurs suspendues à la

[1] Dans une montagne voisine de Bologne on rencontre des phosphores naturels; c'est une pierre presque transparente, qui, bien préparée et polie à la clarté du soleil, conserve et réfléchit la lumière dont elle s'est imprégnée. C'est un des phénomènes les plus curieux de la nature et de l'Europe.

voûte s'en détachaient en culs-de-lampe élégans, en rosaces diverses de formes, en camaïeux qui, pour être l'ouvrage de la nature, n'en avaient pas moins de prix.

Dans toute autre situation, ces deux amis se seraient attachés à examiner ces merveilles ignorées de presque tous les hommes; mais alors, où un but les conduisait, ils n'y portèrent qu'un regard presque indifférent et ils cheminèrent en silence. Une porte en chêne revêtue de lames de fer les arrêta; Paolo chercha dans un groupe de clés supendues à sa ceinture, et en trouva une qui surmonta cet obstacle.

La porte ouverte, en évitant de faire le moindre bruit possible, on en franchit le seuil, on vit alors une salle vaste, octogone, en voûte surbaissée, dont tous les arcs venaient au milieu se confondre en faisceau, que soutenait une énorme colonne disproportionnée, et néanmoins belle à cause de la multitude des bas-reliefs qui la surchargeaient. Ils représentaient l'histoire de la translation

des augustes reliques de saint Marc, d'Alexandrie à Venise.

On voyait au plus haut, vers le chapiteau où la cour céleste était retracée, les marchands vénitiens achetant du gardien les précieuses dépouilles; ce traître les conduisait au tombeau du saint, des anges en extrayaient les ossemens qu'ils cachaient dans un vaste panier de feuilles de palmier, et qu'ils chargeaient de figues, de dattes sèches. Les marchands ensuite présentaient le ballot à la douane qui ne découvrait pas le grand larcin. Le vaisseau chargé de transporter les reliques était battu par la tempête; des démons tâchaient de l'abîmer dans les flots; la Vierge elle-même calmait l'orage. Plus loin, le doge, la Seigneurie, le patriarche, tout Venise venait au devant des restes du saint; on lui faisait une réception triomphale, on l'ensevelissait après l'avoir séparé des fruits qui le défendaient des regards curieux. On voyait ces fruits tout en germe et devenir de beaux arbres; enfin, pour compléter ces détails in-

téressans, le reste des sculptures décrivait les souterrains, et les lieux à passer pour aller de l'église supérieure de saint Marc dans le souterrain. Paolo étudia ce livre vivant pour ainsi dire ; il vit que dans la salle où il se trouvait, il fallait déplacer de sa niche la statue de saint Georges, en apparence de pierre comme les autres, et en réalité de bois.

Les deux amis la dévissèrent ; son piédestal renfermait un escalier étroit, tournant sur lui-même; Paolo s'y introduisit le premier. Au bas, un vide énorme les arrêta; il y avait là un espace d'environ trente pieds qui s'ouvrait sur un abîme effrayant; l'œil, aidé de la lumière, ne voyait pas le fond; tout autre que Paolo se serait découragé et aurait reculé avec dépit; mais lui, à qui son aïeule avait tout appris, chercha dans le mur à gauche. Là il y avait trente ou quarante clous en bronze à tête dorée; il en tira plusieurs vainement, un se retira en avant et à la distance d'un demi-pied ; aussitôt, et de dessous la marche dernière sur laquelle le téméraire

Monazone restait suspendu au dessus du gouffre béant, sortit avec lenteur un pont ayant dix-huit pouces de large, sans garde-fous, en fer, et qui, peu à peu poursuivant son chemin vers le fossé, arriva au bord opposé où il s'accrocha solidement.

— « Ami, c'est la route, dit Paolo à son compagnon, il faut ici bon pied bon œil; allons, à la garde de la fortune ! »

Il s'élance avec la témérité du courage, et bien que le pont plie sous son poids, il a déjà atteint l'autre mur, lorsque Dandolo, plus prudent, commence à peine à essayer de le suivre. Un instant il hésite, tremble, ses yeux se voilent, il chancelle, il va tomber...... Paolo le voit avec effroi dans cette situation critique, mais Dandolo a du cœur, il fait un appel à son courage, se raffermit, et bientôt a rejoint et embrassé son ami qui le félicite sur le péril qu'il vient d'éviter.

Divers obstacles variés se présentent successivement; ils sont vaincus, grace aux in-

structions d'Elpha Gargagna; un surtout était affreux.

Qu'on se figure un endroit du souterrain où, en heurtant une dalle, on faisait partir instantanément deux roues énormes, armées de faulx et de rasoirs qui déchiraient et coupaient en lambeaux les audacieux ignorant ce piége terrible; il fallait, pour l'éviter, sauter par dessus un double rang de pavés blancs et noirs, pareils aux autres, et que rien ne distinguait si on n'eût pas compté le nombre.

Ce dernier passage surmonté, et trois grilles de fer successivement ouvertes, non avec des clés, mais à l'aide de combinaisons symboliques, une dernière porte levée avec effort du sol au plafond, l'œil était ébloui de la lumière provenant de cent lampes d'or ou d'argent, illuminant une chapelle gothique. Un procédé ingénieux permettait que de l'église supérieure on renouvelât tous les huit jours la provision d'huile nécessaire à leur

entretien ; aussi le lieu saint était-il resplendissant.

Il y avait là une profusion de reliquaires, de vases, d'urnes, d'aiguières, de flambeaux, de torches, d'encensoirs, de coupes, d'objets de prix en agate, améthyste, lapis-lazuli, marbres précieux, pierreries, diamans montés en or, argent, vermeil; des tapis en mosaïque, des ornemens d'une valeur inestimable. Là, dans une enceinte formée de vingt-quatre colonnes, alternativement de prime, d'amétiste ; de lapis-lazuli et d'agate, s'élevait un autel de porphyre en forme de tombeau; la statue de saint Marc l'ornait; à ses pieds était son lion, la gueule béante, et comme près de rugir.

— « Dandolo, dit le descendant de la vieille Gargagna, nous voici au but de notre course; sous ce mausolée, dans un coffre d'or, sont les ossemens du patron de Venise; la clé qui les livrera est dans la gueule de ce lion; mais, par un artifice ingénieux, si, sans une précaution préalable, on retirait cette clé, dont on

voit la tête, du lieu qui la contient, une détonation épouvantable partirait; puis elle mettrait en mouvement une cloche suspendue dans la chapelle d'en haut du Saint-Sacrement, et ferait aussi partir des boîtes toujours chargées; ce qui annoncerait à tous que, dans ce moment, un sacrilége est près de s'emparer du palladium de la république.

— « Que faire? dit alors Dandolo.

— « Touchez l'oreille gauche du lion, répondit Paolo lentement et comme un homme qui cherche à classer ses souvenirs...... Bien...... tournez-la quatre fois à droite..... bien...... Passez maintenant à l'oreille droite, et faites la jouer cinq fois à gauche, jusqu'à ce que vous éprouviez de la résistance........ Vous avez détruit le charme: la clé est à nous. »

Il achève, et avec non moins de lenteur, saisit celle-là, et l'attire à lui; elle vient sans effort.

— « O liberté! s'écria alors l'enthou-

siaste, tu triomphes, et pourtant je deviens parricide.

— « Toi, Paolo, toi !

— « Une prédiction célèbre dans ma famille attache à la puissance actuelle de Venise la vie de mon avola; celle-ci mourra si celle-là succombe, et je travaille à renverser celle-là.

— « Bon, tu donnes dans ces mensonges, dans ces préjugés ridicules; ton aïeule mourra, mais parce qu'elle a fourni une carrière extraordinaire. Elle a plus de cent ans; n'a-t-elle pas assez vécu? pousserons-nous aussi loin notre existence ?

— « Non sans doute; mais si c'est moi qui ferme la sienne, si c'est moi qui la tue!

— « Oh ! le superstitieux enfant ! toi, Monazone, atteint de cette crainte ridicule, toi..... Sois homme, oui, sois-le; laisse aux femmes ces rêveries absurdes; vois que tu rajeunis ta patrie, que tu lui enlèves le joug qui la retient trop long-temps..... Crois-moi, ces ossemens laissés là ou transportés ail-

leurs n'influenceront en rien la destinée d'une femme décrépite.»

Paolo, entraîné par ce qu'il vient d'entendre, tourne autour de l'autel, se pènche pour chercher la serrure où il doit appliquer la clé d'or. Dandolo prête une attention curieuse, et, malgré lui, inquiète, à ce dernier acte d'audace; lorsque, de derrière une des grosses colonnes qui soutiennent cette église cachée, un fantôme sort. Il est enveloppé dans une cape noire, aux plis sans nombre; il s'avance derrière les deux amis qui ne le voient pas encore, et là, d'une voix lugubre et lamentable, il dit :

— « Tu es un félon !..... Perfidie....... crime...... Non, cet acte abominable ne s'accomplira pas. »

A ces mots inattendus, qui les frappent d'une terreur soudaine, les deux aventuriers, suspendant leur opération, se retournent, tirent simultanément de leur sein, l'un un pistolet, l'autre un poignard, et, examinant

qui vient ainsi les surprendre et les troubler.

— « Anathême!...... excommunication!..... mort sur la terre!...... damnation éternelle dans l'enfer..... au sacrilége..... à l'ennemi de Dieu...... au fils parricide par deux fois..... à l'assassin de sa patrie et de son aïeule!.. »

C'était Elpha Gargagna, Gargagna, la gardienne vigilante de la sainte dépouille, elle qui entrait dans la dévotieuse chapelle par l'issue dogale; celle qui s'ouvrait dans l'intérieur du palais ducal et par où descendaient le prince sérénissime de la république, les procurateurs de Saint-Marc, les trois inquisiteurs d'État, ceux du conseil des Dix, qui, seuls, pouvaient profiter de ce chemin plus facile quoique plus long, interdit et inconnu à toutes les autres dignités de la république, hors un chancelier, mais qui ne pouvait en profiter que six fois l'an à sa volonté.

A l'aspect de la vieille Vénitienne, si éminemment patriote, quoique dans un sens contraire à Dandolo et à l'autre conspirateur, les

deux amis, comme frappés de la foudre, demeurèrent immobiles, la bouche entr'ouverte, les yeux fixes, et les bras tendus.

— « Un crime de plus! un crime! cria Gargagna! tuez-moi, misérables; profanez par le sang répandu ce sanctuaire d'où les anges n'approchent qu'en tremblant, et d'où parfois j'entends battre leurs ailes...... Que veniez-vous faire? abuser de ma confiance, commettre un vol infâme, égorger Venise! Et c'est ma race, c'est un de mes fils qui a pris cette tâche abominable....... O mon Dieu, je ne te demande point sa grace, frappe-le des coups redoublés de ton tonnerre, et n'épargne pas la créature infortunée de qui il a reçu le jour. »

Monazone, anéanti par cette apparition presque surnaturelle, lui, rempli de respect, de tendresse pour son aïeule, demeurait interdit devant elle sans trouver ni paroles dans sa bouche, ni résolutions dans son cœur; il était là, immobile, presque insensible, incapable de se défendre, et se mau-

dissant de n'avoir pas à l'avance prévu et détourné cet incident. Plus hardi que lui, et n'ayant pas les mêmes convictions dans son cœur, Dandolo, enfin, prit la parole :

— « Donna, chaque chose doit avoir son cours; voici huit siècles écoulés pendant lesquels les patriciens ont pesé sur des Vénitiens aussi nobles qu'eux, mais non inscrits sur le livre d'Or. Le temps est venu où nous voulons prendre la revanche ; saint Marc règnera toujours, mais les rois ne seront pas une poignée de ses enfans.

— « Et, pour parvenir à cette nouvelle forme, vous commencerez par livrer notre auguste protecteur à ces impies qui ont abjuré le catholicisme ; à ceux que l'on voit, chez eux, renverser les églises, livrer aux flammes les reliques de ses saints, abolir le culte...... Ah ! misérables, c'est Satan qui vous a suscité cet atroce complot. Je veux bien qu'il ne vous coûte pas la vie, mais fuyez...... quittez Venise; je serais sans pitié si vous y restiez. Et toi, mon fils, toi, l'objet de mon amour, toi,

que j'ai préféré à la foule de tes cousins-germains, tous sortis de moi, est-ce là ta reconnaissance? devait-elle éclater par une trahison.

— « La vengeance ne m'a pas permis de voir rien au delà d'elle, victime de l'injustice patricienne, n'ayant trouvé que des tyrans parmi nos seigneurs : écrasé par eux, j'ai juré de les punir, et j'accomplirai cette promesse qui ne mourra jamais dans mon cœur.

— « Sors! repartit Gargagna en se grandissant; sors, misérable! As-tu cru que, follement curieuse de la solennité actuelle, j'aurais abandonné à ton inexpérience la garde de ce trésor sans prix; non, certes, j'ai laissé Venise courir à la fête; je suis ici descendue pour prier et pour veiller. Je t'ai vu venir, je t'ai entendu. Tu sais que la prolongation de mes jours tient à l'existence de la république, et, parricide, tu n'as pas craint d'attenter ensemble à l'une et à l'autre.

— « Non, mère-grand, répliqua Paolo,

vous vivrez; Venise, en renonçant au pouvoir de ses tyrans, ne sera pas détruite; le pouvoir populaire, jeune et vigoureux, retrempera votre sang, lui donnera une vigueur nouvelle. Je vous en conjure, ne vous opposez pas à notre projet, laissez-nous respectueusement emporter les restes du saint que nous vénérons tous; ils seront conservés à Milan, en ôtage, j'en ai la parole; et, lorsque nos troubles intestins seront apaisés, alors ils reviendront en triomphe reprendre une place d'où ils ne ressortiront plus.

— « Que je meure, dit Gargagna, avant que je t'accorde ce que tu demandes!

— « Cédez donc à la force, femme opiniâtre! s'écria Dandolo en la saisissant avec force, et en lui liant les mains d'un cordon de soie qu'il avait apporté pour s'en servir en cas de besoin. Sa vigueur prodigieuse eut bientôt vaincu la faible résistance d'une femme affaiblie par l'âge et la douleur; il l'assit sur les marches de l'autel, tandis que Paolo, agité de mille sentimens de honte, de piété, d'a-

mour filial, de fanatisme politique, se tenait le dos tourné à cette horrible scène, et, se bouchait les oreilles pour ne pas entendre l'appel que l'infortunée faisait à sa tendresse et à son devoir. Une sueur froide couvrait son corps; des taches livides marquaient son visage: il frémissait, tressaillait et comprenait tout ce que sa situation avait de vil et de coupable; mais fanatique amant de la liberté, mais affamé de vengeance, il sacrifiait la nature à ses coupables sentimens.

Que devint-il, néanmoins, lorsqu'il entendit son aïeule prononcer contre lui les imprécations et les malédictions, armes dernières et invincibles dont le Ciel arme les pères et les mères outragés. Lorsque la voix de Gargagna le voua à l'exécration des hommes et à la puissance des démons, il lui sembla entendre le rire infernal de ceux-ci, et, incapable d'agir, il abandonna au seul Dandolo le reste de cette criminelle entreprise.

V.

LA DANSE DES MORTS.

Plus les croyances sont enracinées, plus elles sont respectables.

Recueil de Maximes.

Dandolo, muni de la clé d'or, ouvrit les diverses serrures des trois grilles successives qui le séparaient du dépôt précieux. La première était d'argent massif; la seconde, d'un mélange de cuivre d'argent, et bronzé, se rapprochant de l'airain de Corynthe; la troi-

sième était de fer. En arrière de celle-ci, dans un tabernacle dont la valeur pécuniaire aurait acheté une riche et vaste province, reposaient les ossemens de saint Marc, renfermés dans un coffre d'or chargé de ciselures, dignes du burin de Benvenuto Cellini.

A l'instant où le téméraire conspirateur eut mis la main sur ce reliquaire, il s'en exhala une odeur aromatique et suave, dont l'air fut saturé; cette sorte de prodige étonna Dandolo. Deux fois sa main se recula, deux fois l'impiété victorieuse la ramena vers sa proie; il s'en saisit, et la retira, non sans effort, de son enveloppe brillante.

Il crut entendre des gémissemens plaintifs, des cris étouffés. Les cent lampes pâlirent, et la vieille gardienne jura depuis qu'elle avait vu des anges consternés, percer de toutes parts la voûte pour fuir le lieu profané par les deux impies. Paolo, lui-même, convint que le sol trembla sous ses pieds, et qu'il crut sentir le souffle irrité de la divinité qui glaça son cœur.

Son aïeule avait passé d'une colère véhémente à un désespoir morne, qui la rendait silencieuse ; elle implorait le Ciel avec cette ferveur qui transporte les montagnes, et la certitude de n'être pas exaucée, qui la frappait, la persuadait que Dieu abandonnait la cause de Venise : il ne restait, dans ce corps affaibli, qu'un reste de chaleur près de s'éteindre.

Dandolo, voyant son camarade toujours immobile, le prit par le bras, et, le secouant avec rudesse :

— « Allons, Paolo, les momens sont comptés, hâtons-nous de fuir, notre tâche est remplie.

— « La tienne, oui, lui fut-il répondu ; la mienne, non. Un devoir me reste à remplir : secourir cette infortunée, et faire connaître à Bonaparte le nom de trois inquisiteurs d'État. Je veux mener à fin cette double tâche. Adieu, pars, et devance-moi au camp français. »

En prononçant ces mots, il s'approcha de son aïeule, et, adoucissant sa voix :

— « Avola, lui dit-il, venez que je vous remène dans votre maison.

— « Ma demeure est ici, répondit la femme inspirée, ici, où naguère reposait mon unique trésor; ici, où je veux qu'insensibles et froids, on retrouve mes restes inanimés.

— « Venez, venez, ma chère aïeule; pardonnez-moi ma faute, je l'allégerai par mon repentir et mes regrets.

— « Arrière, maudit! arrière! cria la sybille furieuse... Sacrilége assassin!.. arrière de ta victime! Comment oseras-tu toucher ces bras que ton complice a souillés en les attachant comme ceux d'un criminel? Tu as vu son injure, tu l'as soufferte, tu en a pris ta part; tu seras enveloppé dans la même punition.

— « Dandolo, mon ami, sois touché de la douleur de cette respectable donna, à laquelle je n'ai manqué que forcément; mais songe maintenant que, si nous prolongeons notre séjour ici, on peut nous y surprendre, sortons; Entends-tu ?.... »

Les éclats d'un tonnerre violent, quoique éloigné, parvinrent jusqu'à eux.

— « Voilà l'ouragan, dit Dandolo, qui déclare la guerre au Bucentaure; le péril nous presse, nous environne, partons. »

D'autres cliquetis de foudre les maintinrent dans la conviction d'une tempête. Paolo, comprenant la grandeur du péril, s'approcha de son aïeule; et, malgré sa résistance, l'entraînant dans ses bras, il alla droit à l'issue par laquelle son aïeule était descendue, et témérairement se mit à la parcourir avec son compagnon qui portait les saintes reliques dans un lambeau d'étoffe de couleur sombre.

C'était le seul jour, le seul moment où l'on pouvait traverser le palais ducal sans péril, où ceux qui le gardaient faisaient partie du cortége, où, portés sur les *piombi* à voir d'abord la fête, et maintenant à suivre les progrès de l'orage, les espions, les seigneurs de la nuit, les huissiers du palais, sous la direction de messer grande, s'étaient dispersés.

Les deux amis, arrivant dans la salle secrète

du palais, où s'ouvrait l'allée souterraine qui, sous la Piazzetta et la place de Saint-Marc, aboutissait à l'église inférieure, déposèrent Gargagna presque évanouie sur un fauteuil de maroquin noir, qu'ils trouvèrent là, certains qu'on tarderait peu à la retrouver, et puis eux songèrent à se mettre en sûreté.

Déjà, sur le quai des Esclavons, sur la Piazzetta, à la douane et aux environs, abordaient une multitude de barques, de gondoles, de péottes, d'embarcations de tous genres, transportant vers le sol solide de la ville tous les amateurs épouvantés de la fête, si péniblement dénouée par le choc des vagues et des vents. On apercevait dans le lointain les deux galères de l'État ramenant la seigneurie, et, en arrière, le riche Bucentaure, encore luttant contre la rage des flots.

— « Oh ! pour le coup, dit Dandolo à Manazone, je crois, cette fois, que la destinée ne veut plus de Venise; voici son premier palladium, que j'emporte avec moi, et voilà son second qui a fort à faire pour se retirer avan-

tageusement de la tourmente. Je cours prévenir Bonaparte de ce qui se passe; veux-tu venir avec moi?

— « Non, je reste à Venise; je ne dois plus en sortir.

— « Les Romains auraient pris ta phrase à mauvais augure.

— « N'importe ce qui advienne, j'ai à me venger; je veux parvenir à ce but. Toi, pars, et que mes amis ne m'oublient pas, s'ils ne peuvent me revoir.»

Dandolo pressa fortement la main de son ami dans la sienne, puis courant vers sa gondole il y entra en criant :

— « Enfans, le temps est mauvais, et pourtant les affaires sont plus impérieuses; j'ai besoin d'atteindre sans retard à la terre ferme. Quatre sequins de haute paie à qui voudra les gagner. »

L'importance de la somme promise détournant les matelots du péril réel qu'ils couraient, leur inspira un tel courage, que, plongeant et retirant alternativement leurs

rames dans la mer, ils firent voler le léger navire malgré la violence de l'ouragan.

Debout, au bord du quai, Paolo, les bras croisés, suivait de l'œil la gondole de Dandolo. Il ne quitta cette position que lorsqu'elle eut tourné dans le canal de la Guideca, et que la pointe de la Dogana l'eut dérobée à ses regards. Alors, revenant à lui-même, et s'examinant attentivement, il frémit de sa position et des reproches qu'il avait à se faire ; accablé de sa conduite envers son aïeule, il ne pouvait se la pardonner. Que deviendrait-il dorénavant? il ne lui était plus possible de retourner à la maison Marni, où il avait élu son domicile, où son neveu Eblo devait l'attendre : la prudence le lui interdisait. Certainement Eblo deviendrait son ennemi personnel, tant en sa qualité de petit-fils d'Elpha, qu'en celle de Vénitien ; et, pourtant, s'il n'y revenait pas, comment se rapprocherait-il de son amie; de cette gente Anella, vers laquelle son cœur le portait ? Enfin, l'outrage de la perfide Catha-

rina Palma, la tyrannie du patricien Angelo Gabrielli resteraient-il impunis.

Tandis que ces réflexions s'élevaient pénibles dans son cœur agité, la tempête, parvenue à son comble fondait avec fureur; chacun cherchait à se réfugier sous un lieu couvert pour éviter la pluie abondante. Paolo s'aperçut que, parmi la foule, il était seul indifférent aux convulsions de l'atmosphère; craignant que cette insensibilité apparente ne le rendît trop promptement l'objet de l'attention des sbires, en conséquence, il se détermina à remonter vers le pont de Rialto, par ou il se rendrait dans une chambre située derrière l'église Saint-Sylvestre. Là, sous un autre nom, celui de Nicolas Ambio, il avait loué chez de pauvres gondoliers, républicains comme lui, une chambre modeste, où il se croyait hors des regards de la police inquisitoriale. Le trajet fut long. Il ne voulut point prendre de gondole, afin de mieux faire perdre sa trace; en conséquence, il alla vers Rialto à travers une foule de calle, de petits pons très-périlleux; main-

tenant, dans leur traversée, la plupart manquaient de parapets, la pluie rendait leur approche glissante, et l'ouragan et les tourbillons menaçaient de précipiter Paolo dans le canal, se raidissant, employant sa force, son agilité : il atteignit enfin le Rialto.

Le pont qui porte ce nom partage Venise en deux parties presque égales; il traverse le grand canal dont la configuration est celle d'une S parfaite. En 1264, on le construisit d'abord en bois; mais, en 1388, sous le dogat de Pasquale Cicogna, homme nouveau, inscrit depuis peu au livre d'Or, on s'attacha à remplacer ce vil édifice par un monument, aujourd'hui encore l'objet de l'admiration des citoyens et des étrangers.

Le pont de Rialto est tout de marbre; un seul arc le forme, de soixante-dix pieds d'ouverture au dessus du niveau de la mer, et de vingt-deux pieds de hauteur dans œuvre. Il a de largeur quarante-trois pieds, et est divisé en trois parties; au milieu sont deux rangs de boutiques, douze de chaque côté, placées

sous autant d'arcades de marbre, couvertes de plomb; au centre du pont, est une grande arcade ouverte; des deux côtés, sont deux petits escaliers découverts, revêtus d'une balustrade de marbre. L'architecture est convenable à ce genre d'ouvrage, et d'une solidité qui lui assure une longue durée; les boutiques l'ornent plutôt qu'elles ne le chargent; les deux grands escaliers, qui aboutissent, de chaque côté, au portique du milieu, sont en pente douce, et fort élégans; enfin, des bas-reliefs et des inscriptions placées sur les deux faces achèvent son ornement.

Paolo, ayant franchi le pont de Rialto, atteignit sa modeste demeure. Il pouvait y parvenir par un escalier extérieur sans être aperçu par ses hôtes. Comme il montait, il entendit la femme du gondolier, qui, d'une voix sourde et mélancolique, chantait un chant étrange et de mauvais augure parmi les Vénitiens. C'était une sorte de romance lugubre, intitulée la *Danse des Morts*, et composée à la vue d'une de ces nombreuses danses ma-

cabres [1], dont la piété de nos ancêtres avait orné des ponts, des portiques, des galeries, des édifices ouverts et publics. La donna vénitienne, occupée à rapiécer une voile de navire, disait donc :

LA DANSE DES MORTS.

BALLADE.

Habitans du cercueil, levez-vous en cadence ;
De la lyre d'ébène entendez les accords,
Un magique pouvoir vous invite à la danse
Dans l'effrayante nuit de la fête des Morts.

[1] On donne le nom de danse macabre à des peintures représentant un branle fantastique où la Mort, où des morts jouent le premier rôle. Elle ou elles accompagnent chacune un pape, un empereur, un roi, en descendant aux plus basses professions. C'est la plus frappante image de l'égalité ; tous les philosophes ensemble n'ont rien de plus expressif que cette danse macabre catholique : nos pères en ornaient les cimetières, les cloîtres, les églises, les longs portiques. Sur le pont de Bâle, le fameux peintre Holbein a peint une danse macabre, encore célèbre quoique presque effacée ; la gravure en a conservé la bizarre, énergique et philosophique conception.

J'entends le squelette livide
Déchirant de hideux lambeaux,
Secouer la poussière humide,
Excrément du ver des tombeaux.
A sa voix ses frères s'éveillent,
Espérant encore, ou damnés,
Et ceux qui dans l'ombre sommeillent
Entr'ouvrent leurs bras décharnés.

La nuit est froide, et de la lune
S'effaçent les rayons glacés;
Aucune lumière importune
Ne doit troubler les trépassés.
Formée enfin, leur troupe entière
Serpente en immense contour,
Et de la croix du cimetière
Lentement elle fait le tour.

Devant la funeste assemblée
L'homme fuit, frappé de stupeur;
La sylphide même, troublée,
Dans les airs va cacher sa peur.
Des lutins les lueurs s'éteignent
Dans un brouillard pernicieux:
Car, à cette heure où les morts règnent,
Tout doit être silencieux.

A peine entend-on le murmure
Que la brise emporte dans l'air;
Tandis que de la nue obscure
Jaillit parfois un pâle éclair.

Il projette son feu bleuâtre
Sur cette fête sans gaîté,
Et tour-à- tour l'affreux théâtre
Sort ou rentre en l'obscurité.

Cependant, à long intervalle,
Et partout provoquant l'effroi,
Du deuil la cloche sépulcrale
Tinte le glas dans le beffroi.
Dans les vallons l'écho nocturne
Répète le triste sigal;
Soudain la troupe taciturne
Se prépare à former le bal.

Dans la ronde, le sexe, l'age,
L'esprit, la valeur, les vertus,
Le prince, l'esclave, le mage,
Dansent ensemble confondus.
N'espérez point, castes altières,
Fuir l'égalité du trépas;
Dans des os de mêmes matières
Les rangs ne se distinguent pas.

Cependant la fête commence;
Les couples se sont assortis;
De leurs os, choqués en cadence,
Entendez le lourd cliquetis.
Leurs yeux éteints n'ont plus de flammes,
Leur rire est un rire hideux,
Leurs corps s'agitent, privés d'ames,
Leur joie est un délire affreux.

Venez à nous, amans imberbes,
Venez à nous, enfans des dieux,
Venez à nous, prêtres superbes,
Venez à nous, chefs odieux,
Venez à nous, grands de la terre,
Venez à nous, pauvres souffrans;
Venez à nous, foudres de guerre,
Venez à nous, lâches tyrans.

Venez à nous, fils parricides,
Venez à nous, bons ouvriers;
Venez à nous, vierges timides,
Venez à nous, vils meurtriers!
Le même cercueil nous rassemble,
Nous subissons tous même sort;
Venez, nous danserons ensemble
Le branle horrible de la Mort!

Mais déjà l'aube matinale,
Des ténèbres se dégageant,
Va sur la rive orientale
Prolonger son rayon d'argent.
L'air est plus frais, le ciel moins sombre,
Vers son clocher le hibou fuit,
Et l'occident cache en son ombre
Les esprits impurs de la nuit.

Trépassés, terminez la ronde,
La ronde au sinistre refrain;
Un ange, à votre joie immonde,
Vient imposer un triple frein.

Entendez-vous le cri sonore
Qui trouble la paix des hameaux?
Le coq a réveillé l'aurore :
Rentrez dans vos étroits tombeaux !

Habitans du cercueil, suspendez la cadence;
De la lyre d'ébène expirent les accords;
Un magique pouvoir vous interdit la danse,
Quand s'achève la nuit de la fête des morts.

Paolo, debout sur l'escalier, écoutait en proie à un pénible frémissement la mélodie monotone, et pourtant attachante, de cette ballade effrayante; elle s'harmonisait si bien avec sa position présente, qu'elle ne lui plaisait que mieux. Il acheva le dernier couplet, finit par rentrer dans sa chambre, et n'y trouva pas le repos. Son hôte peu après vint le rejoindre.

— « Hé! frère, lui dit le nouveau venu, sais-tu la grave nouvelle? l'amiraglio est à la mer, et il n'y a plus de Bucentaure, la foudre l'a incendié : mais on répand une bien autre nouvelle, et celle-ci, *corpo di Baccho !* puisse-

t-elle être fausse! des ladroni ont enlevé le corps sacré de saint Marc.

— « Des voleurs! répéta Paolo en tressaillant.

— « Oui, caro amico; de quel nom m'appelleras-tu de pareils scélérats? Je suis bien républicain, tu le sais, *mà*, *Signor*, saint Marc avant tout.

— « C'est peut-être un conte, dit Paolo.

— « Dieu veuille que tu dises vrai; mais le bruit prend de la consistance : on a trouvé dans une salle du palais ducal, et à demi morte, une pauvre vieille femme, gardienne depuis soixante-dix ans; au moins, on l'a trouvée, dis-je, attachée, bâillonnée et percée de plus de trente coups de poignards.

— « On en a menti! s'écria imprudemment le jeune homme; il n'est pas tombé un seul cheveu de la tête de la donna Gargagna.

— « Per Baccho! camarade, à la manière affirmative dont tu parles, on soupçonnerait que tu en sais plus que tu n'en dis.

— « Et on se tromperait, répliqua Mona-

zone en cherchant à reprendre son aplomb; je n'ai pu imaginer qu'un Vénitien fût assez lâche pour frapper si abominablement une vieille femme.

— « Qu'elle soit blessée ou non, saint Marc n'a pas moins été enlevé de sa grotte, et on peut maintenant le faire conduire par nos quatre beaux chevaux; ils écraseront le lion qui n'aura plus de puissance.

— « Une république ouverte à chaque citoyen ne peut-elle être grande également? demanda Paolo avec impatience.

— « Non, ami, non, si elle n'a plus les saints os; à eux tenait la gloire de Venise, et, si on nous les a ravis, il n'y aura désormais plus de république souveraine dans cette royale cité. »

Rien ne dépitait plus Monazone que l'universalité du préjugé qui attachait l'existence de Venise, comme ville souveraine, à la garde des reliques de son patron. L'insistance de son hôte rachevait de le mécontenter, lorsqu'on entendit dans l'escalier des pas précipités.

— « Je gage, dit le gondolier, que c'est mon ragazzo Sylvestre à qui j'ai donné le nom du patron glorieux de notre paroissiale qui nous apporte du nouveau. »

Il ne se trompait pas : un adolescent d'environ quinze ans, pâle, noir, aux yeux remplis de flamme, aux membres maigres, mais nerveux, leste, vif, agile, entra précipitamment.

— « Hé, padre, dit-il, et signor Nicolo, baste! baste! aux armes! courons à saint Marc, on s'y combat, on s'y tue!

— « Qui est-ce, *figlio mio?* dit le père, les Français ou les Allemands seraient-ils débarqués?

— « Hé non! mais, de par Dieu, c'est tout comme, puisque nous avons perdu notre saint patron : les francs-maçons, les amis des Français, les jacobins, tous les ennemis de notre belle patrie, ce sont ceux qui ont fait le coup. On les poursuit, on les recherche, on tue ceux qu'on rencontre et on fait bien. Nous avoir ravi saint Marc, notre saint, notre nourricier, ah! on s'explique maintenant l'in-

cendie du Bucentaure; on est fâché, au ciel, de la nonchalance de nos patriciens. N'est-ce pas une honte de ne donner pour garde à de si précieuses reliques qu'une femme centenaire? Allons, allons, courons tous à la piazetta. »

Et l'enfant exalté saisit une vieille rouillarde, la brandit avec vigueur par dessus sa tête chevelue, et, se précipitant dans l'escalier, court déjà dans la rue.

— « Je vais le suivre, dit le gondolier; ceci regarde toute la ville, grands et petits, vous et nous.

— « Je tarderai peu à vous imiter, dit Paolo qui vit la nécessité de détourner les soupçons; mais j'ai à Mestre une sœur bien chérie, je vais lui écrire ce qui se passe: elle aussi partagera notre désolation. »

Le gondolier payé de ces paroles spécieuses et entraîné par la curiosité, ne pressa pas davantage son hôte; il décrocha une pertuisane

héréditaire de la place où elle reposait sur le manteau de la cheminée, et lui aussi alla grossir et animer les groupes qui se formaient de toutes parts.

VI.

TRIOMPHE D'UN BRAVO ET D'UNE ZITELLE.

Souvent le fanatique honore comme héroïsme
ce que la loi sage et libre punirait comme crime.

Recueil de Maximes.

Venise, comme toutes les villes lorsqu'elles sont au moment d'un changement d'existence, était ce jour-là en insurrection flagrante. La vieille Gargagna, vêtue de noir, serrant, attachée à ses poignets, la corde de soie qui l'avait primitivement liée, lorsque

Dandolo avait, envers elle, abusé de sa vigueur peu commune, se montrait un peu en dedans du péristyle de Saint-Marc, montée dans la machine nommée *il pozzo* (le puits), où le doge, placé le jour de son intronisation, fait le tour de la grande place, en jetant de l'argent à la populace, de cette espèce de trône. Cette femme furieuse, sans faire connaître le nom de son petit-fils, dénonçait à la foule sans cesse renaissante l'attentat qui remplissait de tristesse les bons citoyens.

Si, dans le principe, son désespoir contenu eût, pour éclater, attendu la rentrée de la seigneurie, la haute prudence du doge et de ses conseillers aurait laissé ignorer au peuple un vol capable de lui enlever son courage; mais, comme elle avait communiqué la fatale catastrophe aux premiers officiers supérieurs qu'elle avait rencontrés sur la Piazzetta, revenant de la fête, ce ne pouvait plus être un secret à garder; il convenait donc, au contraire, de lui donner désormais un retentissement qui, vu le cours des choses et les circonstances ac-

tuelles, rattachât le peuple à tous les patriciens. Or, rien n'y allait mieux que cette funeste catastrophe.

Onavait donc permis qu'elle communiquât directement au peuple ce qui s'était passé; il sut par elle que les ravisseurs du corps de saint Marc étaient mus par les Français; aussi vomit-il contre eux des imprécations devenues des menaces, et bientôt arrivées à être des voies de fait. On poursuivait les Français porteurs des couleurs tricolores, dites nationales. Deux ou trois malheureux furent précipités dans la mer.

Depuis la catastrophe du navire commandé par le capitaine Laugier, l'ambassadeur de France, le citoyen Lallemant, s'était renfermé dans son palais; il n'en sortait que pour respirer l'air du soir, attendant les ordres du général en chef, qui n'était instruit de rien : à tel point la tyrannie des Dix et des Trois pesait sur la poste aux lettres.

La fureur vénitienne allait s'accroissant; la nuit ne la calma pas. Les calle furent illumi-

nées, ainsi que les places et les canaux. Les seigneurs de la nuit multiplièrent les perquisitions, et la maison des Marni ne fut pas épargnée.

Les locataires accoutumés désignèrent le bel appartement comme occupé par deux individus sortis dès le point du jour, et qui n'étaient pas encore rentrés. Ceci inspira des soupçons; les portes furent ouvertes : Paolo avait eu le soin extrême de brûler ou de soustraire les papiers importans. Son collègue, moins précautionneux, malgré son habileté, ne s'était pas attaché à détruire une liste qui, conservée, compromettait presque toute la jeune Italie dans ses divers États. Là, on trouva les noms des conjurés et celui de Dandolo en personne; il avait omis par bonheur celui de Monazone; mais il le désignait sous le nom de Nicolo Ambio.

Ce fut assez pour que, cessant d'inutiles investigations sur des personnages imaginaires, on courût droit à celui désigné sous le nom de Nicolo Ambio. Où le rencontrer? ce fut le

travail particulier des sbires, des archers, qui questionnèrent et parcoururent les plus beaux quartiers ; ceux où d'ordinaire se logeaient les hommes suspects, les banqueroutiers, les voleurs, les filous, les étrangers venus à Venise dans de mauvaises intentions; la foule en était forte surtout aux approches du carnaval de l'Ascension ou de celui des jours gras.

Pendant que ces perquisitions avaient lieu, Monazone, intrigué de ce qui se passait, peu curieux de grossir la masse des mécontens, fit semblant de sortir, erra quelque temps dans les ruelles à l'entour de sa demeure, comme le lui conseillait la prudence, afin de ne prêter le flanc à aucun soupçon de la part de ses hôtes. La nuit ayant peu après couvert le ciel, la terre et la mer, il monta directement dans sa chambre, où il demeura à écrire, selon sa longue coutume, aux amis qu'il possédait hors du dogado.

La fatigue le vainquit à la fin; le sommeil le frappa avec une telle véhémence, que, ne pre-

nant pas le loisir de se déshabiller, il se jeta sur son lit, n'ayant quitté que son manteau et son habit; il n'entendit pas l'effroyable tapage dont Venise retentit entre les deux soleils. A chaque instant augmentait le tumulte; on tirait des coups de fusils et de pistolets. La seigneurie ayant fait venir un corps formidable d'Esclavons pour sa défense particulière, on les débarqua sur les deux places, sur les quais voisins, et là, on enjoignit de ne permettre aucun rassemblement nocturne sur ces points privilégiés.

Le tocsin ne cessait de tinter en pleine volée; il s'unissait au mugissement des vents et au cliquetis redoublé de la foudre; car la tempête, au lieu de cesser avec le jour, paraissait, la nuit venue, avoir pris plus de véhémence et d'impétuosité. Le peuple, ému par les cris déchirants de Gargagna, qui s'en allait répétant sans cesse les rimes fatales... Le peuple, dis-je, dans son délire, demandait à grands cris la mort des traitres, des ennemis de Saint-Marc; la guerre, la guerre sur-

tout, comme s'il eût suffi d'un acte hostile pour rendre à Venise son ancien éclat.

Bien que la nature de cette émotion dût charmer le patriciat; néanmoins les fortes capacités, accoutumées à diriger de leurs avis les conseils souverains de la sérénissime, ne voyaient qu'avec inquiétude et regret ces mouvemens par lesquels la populace s'accoutumait à l'indépendance; moins que jamais on voulait la guerre: on en savait trop bien les périls, les calamités; on déplorait amèrement la part blâmable que la seigneurie avait prise à l'assassinat du capitaine Laugier, et cette même nuit on faisait partir le provéditeur Pesaro pour qu'il pût apaïser le général Bonaparte; on ne lui donnait ni assisteurs ni surveillans; mais on lui remettait des pouvoirs étendus: on accepterait de la part du général français les conditions qu'il lui plairait d'imposer, n'importe leur dureté, pourvu qu'elles ne fussent pas la destruction de l'État.

Tandis que la lâcheté d'un corps ainsi avili par sa hideuse jalousie consentait à l'abaisse-

ment de Venise, le peuple, encore pourvu de cet amour national qui avait fait faire aux Génois des prodiges (1), qui inspira tant d'héroïsme aux énergiques Florentins, même aux Napolitains (2), dans leurs fluctuations de courage et de faiblesse; le peuple, dis-je, demandait des armes et des munitions; il fallait le tromper, et pour cela on donnait commission à certains nobles de se mêler dans ses rangs, de feindre de penser comme eux, et en même temps on cherchait à le lasser, à l'effrayer en lui montrant les périls qu'il courait, si Napoléon tournait contre lui ses armées invincibles.

La nuit s'écoula; on avait multiplié les espions et les archers; une garde sévère veillait aux approches de la ville. Vers le lever du soleil du nouveau jour, quand le ciel et la mer étaient calmes, on entendit à l'extrémité du

[1] En 1746, lorsqu'avec tant de bravoure ils chassèrent les Autrichiens, maîtres de leur ville.

[2] Au temps de Mas Aniello ou de Thomas Anjello, en 1647.

grand canal, du côté de Fulino, un bruit d'abord inquiétant; car il grondait avec la violence du tonnerre; mais à mesure, qu'il avançait, on reconnaissait les élans de la joie, les vivats du triomphe; on battait des mains, on applaudissait de toutes façons; des chœurs de voix ou d'instrumens agitaient l'air; sur les gondoles, flottait la noble bannière de Venise, couronnée et parée de guirlandes de fleurs.

On s'inquiétait à la place de Saint-Marc, à la Piazzetta, et au palais ducal de cette fête improvisée, et selon l'apparence toute patriotique. A qui en voulait-on cette fois? Quel patricien avait su conquérir ainsi l'honorable affection de ses concitoyens? Qui, parmi les membres du grand conseil serait aujourd'hui félicité de son ovation, et demain, en secret, livré aux *piombi*, aux *pozzi*; et peut-être pis encore, au bourreau. Telle était l'exécrable jalousie vénitienne qui aima mieux la perte de la patrie, que d'accepter de temps à autre l'influence d'un grand citoyen.

Les émissaires envoyés à la découverte revinrent vite. Ils annoncèrent que la bourgeoisie, les gondoliers et ceux du port, encore noyés dans les fumées bachiques du vin bu pendant la nuit, ayant appris qu'un de leurs compatriotes, Piédro Marni, *poveretto bravo*, qui avait tenté patriotiquement d'enfoncer au cœur de Bonaparte son stylet de verre, rentrait dans sa cité natale, plein de vie. Elle avait été sauvée d'abord par celui-là même qu'il prétendait assassiner; et puis saint Marc en personne avait brisé ses fers; ce qu'il racontait avec une orgueilleuse modestie.

Des amis, le secourant à propos, étaient parvenus à le faire sortir du Milanais, et, l'ayant conduit à travers les Alpes Juliennes, le ramenaient sain et sauf à Venise. Avec lui paraissait sa sœur bien-aimée, la gente, la gracieuse, la belle Anella Marni, cette merveille des filles vénitiennes, ce phénix du Lido, diamant des *fondamente novo*. A mesure que Piédro, Marni, Anella et leur nombreux cortége pas-

saient devant ou auprès d'une église du grand canal, les cloches en étaient mises en mouvement; chaque fenêtre se garnissait et de sa riche ou éclatante draperie accoutumée, et d'une ou de plusieurs femmes, d'autant plus fraîches et jolies, qu'arrachées soudainement aux délices du sommeil, elles n'avaient pas eu le loisir de se farder et de diminuer ainsi les agrémens de leurs charmes.

Il faut peu de temps à Venise pour couvrir d'embarcations son grand canal; peu de temps par suite pour disposer une fête brillante: la décoration naturelle des palais, des maisons, des édifices somptueux qui bordent le grand canal, facilite d'autant plus la pompe de la cérémonie. Celle-ci fut véritablement éblouissante; car, tout improvisée, toute disposée par l'enthousiasme populaire, elle resplendissait par cet éclat, par cette joie franche, vive, naturelle, qui lui prête tant de charme, et qui ajoute tant à son prix.

Ce fut certes un beau spectacle que le moment où toutes les gondoles se rangeant en

demi-cercle, tout allant en s'agrandissant, laissèrent au milieu un vaste espace vide, où une seule péotte apparut ayant ses mâts chargés de flammes, de banderolles, de drapeaux, de couronnes, de bouquets, de guirlandes, ou naturels ou peints, mais si pareils à la réalité, que les yeux en étaient trompés.

Sur le tillac, au milieu d'un groupe de jeunes ouvriers en veste blanche et parés d'une ceinture jaune et bleue, on distinguait un Vénitien de leur âge, à la figure agréable, à la taille bien découpée, et vêtu, en ce moment, de l'élégant costume adopté par ceux de sa ville natale; il avait un bras passé sous la taille d'une céleste créature, habillée de ce charmant habit qui sied si bien aux jeunes filles de Venise, du Lido, de Chioya, de Malamocco, de Mestre et de Fusina; un bouquet de fleurs virginales couvrait à demi son beau sein, pas assez toutefois pour en voiler trop les formes enchanteresses. Certes, on l'eût prise pour la fiancée du jeune homme, et, à ce prix, enviée de toutes ses compagnes; ou, mieux encore,

pour sa femme, ce qui, à cette heure, aurait dû être le comble de leur prospérité...

Il n'en était rien : ce couple auquel leurs compatriotes décernaient si pompeusement et avec si peu de convenance un triomphe pareil était formé du frère et de la sœur; on le reconnaissait à leur ressemblance parfaite ainsi qu'à la pureté des regards qu'ils s'adressaient; heureux réciproquement de l'enthousiasme universel, ils en goûtaient le fruit, et leur cœur était tranquille. Ce n'est pas qu'au fond et en dehors d'eux, la religion ne murmurât, indignée de cette magnifique cérémonie dédiée à un assassin, car Piédro n'était que cela; mais la justice et l'équité se tairont toutes les fois qu'elles auront à lutter contre le fanatisme, l'exagération et l'esprit de parti.

Le canon tonna lorsque les portes de la superbe église *del la Salute* s'ouvrirent pour recevoir les triomphateurs et leur cortége. Qui autorisa cette profanation de l'artillerie qui ne doit se faire entendre qu'en honneur du souverain? Nul ne voulut, le jour suivant,

avoir donné l'ordre aux canonniers. Il fut dit que, par suite de la solennité marquée de la veille, les bouches à feu se trouvant encore en batterie avec leurs caissons, d'obscurs soldats, de simples ouvriers du port, avaient pu prendre sur eux d'ajouter, par le bruit de l'airain tonnant, à l'aspect bizarre de cette solennité, la veille encore si imprévue.

L'église *del la Salute* appartient à la congrégation des clercs réguliers nommés *somasques;* elle est un monument de la piété et de la reconnaissance du sénat qui, pendant qu'en 1630, la peste désolait Venise, ordonna des prières publiques pour la cessation de ce fléau, et fit vœu de construire une église sous le nom de *Santa-Maria della Salute* (Sainte Marie du Salut), le 23 mars 1631, et sans perdre de temps, comme on voit, et sans fournir un nouvel appui au proverbe italien si connu:

Passato il pericolo gabato il santo (le péril passé, on gabe (rit) du saint). Sans perdre de temps, dis-je, la première pierre en fut posée par le sérénissime doge Nicolo Con-

tarini, accompagné du patriarche Giovani Tiepolo, tous deux appartenant à l'une des douze familles princières de l'État. Ce jour fut choisi par préférence, à cause d'une tradition antique et respectable qui fixait à ce même jour la fondation de Venise elle-même ; et la devise qu'on lit, incrustée sur le pavé de la nef, dans une riche mosaïque : *Undi origo*, *undi salut* (et l'origine et le salut), fait une heureuse allusion au commencement de la ville, à sa conservation et au vœu dont l'accomplissement se faisait.

Pour perpétuer la mémoire de ce vœu de la manière la plus solennelle, tous les ans, ledoge et le sénat venaient faire une station dans cette église, et aujourd'hui que Venise n'est qu'une ville de province, son gouverneur et le patriarche accomplissent le même devoir, tant il est vrai que, dans les fêtes publiques, il n'y a de la stabilité que lorsqu'on les a rangées sous la protection de notre très-sainte religion.

L'architecture de *Santa-Maria della Salute* est noble et élégante; ce n'est point un édifice

immense : la forme et les proportions rappellent le goût de l'antique. Il se rapproche, par beaucoup d'endroits, de ces petits temples antiques que l'on admire avec tant de plaisir au royaume de Naples, sur cette côte splendide et riante, qui court de Bayes à Pouzolles, et qui est parsemée d'édifices romains, aussi nobles qu'élégans et majestueux.

Baldissera Longhena, Vénitien de naissance, en fut l'architecte. Il en fit un vaisseau octogone; un autel est placé dans chacun de ses pans; trois de chaque côté du septième qui est le maître-autel, et, dans le huitième, en face de celui-ci, on a ouvert la porte principale.

La façade, tout en marbre blanc, comme, du reste, tout l'édifice en entier, présente une décoration d'ordre corinthien. Entre les colonnes sont des niches garnies de statues. La porte est très-belle; les sept autres façades, moins ornées, n'en plaisent que davantage; elles n'ont pas l'aspect théâtral de celle-là dont la magnificence tourmente un peu l'œil, quoique sans lui déplaire; bien au delà. Le comble

de l'édifice est environné d'une espèce de couronne, formée par des statues très-ingénieusement placées. Un perron élevé, sur lequel l'église est assise, répond à un large et bel escalier qui descend à la mer et qui donne au grand canal une perspective d'une magnificence sans pareille. La *Salute* est bâtie en face de la Piazzetta dont elle forme le point de vue capital : jamais situation ne fut plus heureuse, et jamais l'art n'embellit plus heureusement ce que lui offrait la nature[1].

L'intérieur de la *Salute* ne le cède pas à la splendeur de ses dehors. Lorsqu'il fallut construire cette belle église, les grands peintres, gloire éternelle de Venise, dormaient dans le tombeau; des mains vulgaires ne pouvaient pas néanmoins étaler là leur faiblesse : le gouvernement de Venise ne balança pas; il

[1] Les Parisiens peuvent admirer à leur aise, dans la dernière travée de leur Musée, un superbissime tableau, chef-d'œuvre de Canaletto, représentant la façade de l'église della Salute. Ce morceau, incomparable par la magie du faire, est numéroté sous le chiffre 901.

enleva à d'obscures églises une portion des chefs-d'œuvre qui les ennoblissaient, et la *Salute* fut miraculeusement ornée.

Les statues du maître-autel, celles des diverses chapelles ne manquent pasde mérite; mais elles s'effacent devant les productions immortelles dues au pinceau du Titien, du Tintoret, de Giordano, Luca (1). Le Salviati, leur digne émule, a peint le tableau et le

[1] Titien (Titiano Vicelli), né à Cadore, en 1477, mort à Venise, de la peste, en 1576. Le sénat lui décerna des obsèques publiques. On a gravé plus de huit cents de ses tableaux; le nombre en est plus considérable. C'est, en fait de coloris, un génie prodigieux; il compose très-bien; ses expressions sont parfaites; quelquefois son dessin faiblit, si on ose le dire de ce grand homme.

Tintoret (Jacques Robusti), né en 1512, à Venise, mort en 1594. Génie prodigieux. On lui a connu trois pinceaux, un de fer, un d'argent, un d'or : ses chefs-d'œuvre sont dus à celui-ci. Les grands peintres, ses contemporains, ne peuvent assez le vanter ; cela nous ordonne le silence.

Giordano ou Luca Jordans, né à Naples entre 1629 et 1632, mort en 1705, habile peintre, sans doute, mais à une distance prodigieuse des deux sublimes maîtres que je viens de citer.

plafond du grand autel; *la Manne du désert* en est le sujet capital.

Giordano a enrichi trois autels collatéraux de trois sujets de la vie de la sainte Vierge : *la Naissance, la Présentation au Temple, l'Assomption.* Le plafond de la sacristie appartient au Titien; il y a de lui une vaste toile où il a représenté *les saints Marc, Roch, Sébastien, Come* et *Damiens;* auprès de lui et luttant, parce que c'est une œuvre de l'époque de son pinceau d'or, Tintoret, dans la sacristie, a peint *les Noces de Cana;* il y a encore une *Cène*, par Salviati, très-remarquable[1].

Les ornemens, quoique prodigués, le sont avec un choix, un goût exquis, qui en augmentent l'agrément; l'œil ne se lasse pas d'admirer cette église pure et chaste qui repose l'ame par sa blancheur. Ce fut là, donc, que la jeunesse enthousiaste de Venise conduisit le frère et la sœur Marni : le premier,

[1] Salviati (Francescho Rossi), né à Florence, en 1310, mort en 1363.

comme spécialement sous la protection de saint Marc, où on allait l'amener; la seconde, sous celle de la Vierge à qui on semblait la rendre dans ce moment.

La pudeur de la charmante Anella avait jusqu'à cette heure souffert de la voir seule parmi tant d'hommes; ses compagnes, ses concitoyennes non averties, n'avaient pu à temps aller à sa rencontre au bout du grand canal; mais, lorsque le bruit de ce qui se passait se fut répandu, en un clin d'œil, pour ainsi dire, une foule de Vénitiennes dans la fleur de l'âge, dans tout l'éclat de leurs attraits et de leur parure, survinrent des divers quartiers de la ville, et, sans jalousie, entourèrent Anella, la proclamèrent pour ce jour leur reine.

Elle, rougissant et à demi cachée sous un voile qui tempérait l'éclat de sa beauté sans la dissimuler, offrit à sa divine protectrice une corbeille formée de feuilles vertes de palmier et de papier doré; elle était remplie de fruits exquis, et renfermait en outre deux

colombes douces, craintives et blanches, qui, à l'instant où le prêtre officiant, les posa sur l'autel, se soulevèrent à demi et battirent mollement de l'aile. Ce fut un tableau ravissant.

Cette partie de la cérémonie terminée, le cortége se remit en route, et, traversant obliquement le canal, vint enfin débarquer à la fameuse Piazzetta, entre les deux colonnes d'un si formidable augure, et où, déjà, Paolo s'était montré si témérairement. Dans ce court trajet, on aperçut une vaste gondole de l'État, garnie de douze rameurs, qui traversa la pompe triomphale. Les rideaux de cuir de la cabine étaient fermés avec soin; cependant, en une circonstance où le mouvement des embarcations rapprocha presque bord à bord cette sinistre gondole, dont chacun reconnaissait la destination, à cause du drapeau de saint Marc arboré à la poupe de celle dont on faisait un char de gloire, il partit de celle-là un cri douloureux, déchirant, qu'Anella entendit trop bien, et qui, l'atteignant au milieu de

son éclat, en amortit toute la joie en contractant péniblement son cœur.

Qui donc était entraîné dans cette barque fatale? où la conduisait-on surtout? Les yeux de la jeune fille ne la perdirent pas de vue; elle la vit se diriger vers le pont *des Soupirs*, en franchir la voûte de si mauvais augure, et pénétrer et disparaître dans le canal Orphana, encore plus effrayant[1].

Le passage de cette gondole, ai-je dit, inquiéta plus d'un Vénitien. La fête, jusque-là si belle, si vive, si gaie surtout, en fut un peu refroidie; mais cette impression ne dura que pendant le reste de la traversée. La descente se fit tumultueusement; les jeunes gens s'emparèrent de leur chef Piédro Marni et le firent passer entre la colonne qui supporte le lion de Saint-Marc et le palais ducal. Les jeunes

[1] Ce canal conduit aux prisons. Il était d'usage de noyer dans ses eaux ceux dont on se défaisait secrètement, ou qui expiraient par la torture et la prison. Il y avait défense expresse d'y pêcher ou de le creuser; on évitait même de le traverser.

filles allaient diriger Anella entre la colonne où l'on voit saint Théodore, armé de son bouclier, de sa lance, et la Bibliothèque et la Zecca (Monnaie), ces deux somptueux non moins qu'élégans chefs-d'œuvre du célèbre architecte San-Sovino.

Mais Anella, encore préoccupée de la gondole sinistre qu'elle avait vue et du cri parvenu jusqu'à elle, oublia soudainement où elle se trouvait, ce qui se passait; aussi cheminait-elle en avant, sans rien observer. Elle dépassa les colonnes sinistres à la place même où l'on dit que le doge Marino Faliero avait péri. Ce fut le cri aigu de ses compagnes qui la retira de sa rêverie; mais il n'était plus temps de repousser le présage : l'entre-colonnement avait été franchi.

Les jeunes Vénitiennes, consternées, s'écrièrent une seconde fois ; elles entonnèrent un chant bizarre que l'on croyait propre à contrebalancer les charmes malfaisans; elles firent, autour de leur reine, trois sauts à cloche-pied, tandis qu'une des leurs formait une croix avec

le pouce et l'index de la gauche, et que la droite s'élevait à la hauteur du front; ces simagrées faites avec un sérieux imperturbable, la superstition ennoblissant ce qu'il y a de plus ridicule, le cortége se remit en route pour entrer à Saint-Marc.

Le chapitre de cette insigne basilique, toujours porté à se maintenir en bonne intelligence avec la populace vénitienne, avait cru devoir se distinguer en cette circonstance; aussi, lorsque la foule fut sur le point d'entrer sous le péristyle, on vit venir droit à lui la croix paroissiale accompagnée de deux acolytes portant des flambeaux; des thuriféraires couronnés de fleurs, et armés d'encensoirs de vermeil et d'argent, marchaient en suite et derrière ceci; précédé de ses suisses, de ses bedeaux, de ses enfans de chœur, arrivait l'insigne et vénérable chapitre; le noble doyen paraissait le dernier de tout, afin de rappeler la célèbre maxime de l'Évangile: *Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers.*

Les chants sacrés accueillirent le triomphe. Cette fois, Anella, se reculant, céda la première place à son frère. Piédro Marni, en ce moment, reçut, d'un des principaux parmi ceux qui l'escortaient, un aviron d'argent, acquis tout à l'heure à frais communs, et que lui, Piédro, présenterait à monseigneur saint Marc, en signe de reconnaissance du service signalé qu'il lui avait rendu. Arrivé donc au pied du maître-autel, il se prosterna humblement, multiplia ses prières, et puis, se relevant, raconta de quelle manière saint Marc en personne était venu le retirer de sa prison.

Un murmure d'admiration s'éleva ; ensuite on n'entendit de toutes parts que coups donnés dans la poitrine par les dévots, qu'exclamations, pieuses et variées. Piédro, montant à l'autel, y déposa son offrande. Le doyen alors, prenant la parole, raconta l'exécrable attentat de la veille. Comment deux scélérats ayant osé pénétrer dans la grotte sainte, en avaient enlevé son trésor. Ce fut un redoublement d'enthousiasme, de sermens fanati-

ques en retour de cette narration. On jura de rechercher les coupables et de punir dans leur sang le forfait sacrilége dont ils s'étaient souillés. Cependant la cérémonie religieuse terminée, et une riche collecte ayant été recueillie chez les patriciens et parmi les plus élevés de la citadinance, permit de passer le reste de la journée et de la nuit dans les plaisirs d'une fète bruyante et dansante, que soutinrent des rafraîchissemens chers à la frugalité italienne.

VII.

L'ARRESTATION.

> Il y a souvent dans le cœur d'une jeune fille plus d'amour qu'on ne croit.
>
> *Sagesse des Orientaux.*

Ce même jour, au moment peut-être où le cortége triomphal de Piédro Marni entrait dans le grand canal, Paolo Monazone, accablé de fatigue, dormait profondément dans l'asile qu'il s'était choisi ; il lui sembla qu'il se faisait dans sa chambre un bruit inaccoutumé; que

des personnes, s'y introduisant, s'emparaient de ses armes et environnaient son lit, comme pour surveiller ses mouvemens.

Cette sorte de vision le tourmentait comme un cauchemar pénible. Il se frotta les yeux, s'agita, et, se levant sur son séant, essaya de se soustraire à cette erreur malheureuse. Mais que se passa-t-il dans son cœur, lorsque son regard, dégagé des impressions du sommeil lui montre la chambre en effet envahie par dix ou douze fantômes vêtus de longues robes noires, armés, et ayant le visage couvert sous un masque noir également. Un seul parmi cette troupe effroyable se montrait sans domino. Celui-là, au contraire, portait une ample perruque; une écritoire et un rouleau de parchemin pendaient suspendus à sa ceinture; il tenait à la main une baguette blanche d'ivoire, dont les deux bouts se terminaient par une boule d'ébène. Ce personnage, dès qu'il vit Paolo réveillé, élevant la voix et le touchant légèrement de sa baguette :

— « A toi, dit-il, à toi, Paolo Monazone, qui en

outre as porté divers noms ; à toi qui, à cette heure, se cache sous celui de Nicolo Ambio, je t'appelle, au nom du sérénissime prince et du sacré conseil des Dix, dont moi, *messer grande*, suis le mandataire indigne, à comparaître en jugement devant qui de droit, pour y être interrogé, accusé et condamné, s'il y a lieu, sur tous les méfaits de haute trahison qui te sont imputés. Suis-moi sans délai, et que saint Marc te soit en aide ! »

Paolo écouta tranquillement ces paroles menaçantes ; il n'opposa aucune résistance. La soumission d'ailleurs entrait dans son plan de conduite ; ses vêtemens étaient au pouvoir des seigneurs de la nuit ; mais il avait prudemment conservé, attaché sur sa chair et sous sa chemise, un petit sac de cuir qui renfermait des titres sur lesquels il comptait pour sa défense. Il vit donc sans s'irriter des sbires faire dans la chambre une perquisition exacte, fouiller les poches de son habit, de son gilet, de son haut de chausses, en extraire tous les papiers qu'on y trouva, et les cacheter avec le

sceau particulier commis à messer Grande pour ces sortes d'expéditions; puis, à son tour répliquant :

—« Signor, je vous prends à témoin de ma soumission complète envers les ordres suprêmes que vous me transmettez. A Dieu ne plaise que je me rebelle contre le sérénissime prince, ie n que je ne sois plus son sujet.

— « N'es-tu pas Vénitien, repartit messer Grande.

— « Je l'étais, Signor; mais vous oubliez que le jour où je m'échappai du pénible exil où l'on me retenait, un décret solennel du sénat me raya du rang de vos compatriotes; au reste je ferai valoir mes droits devant qui vous m'appelez. Partons, je suis prêt à vous suivre. »

Ce colloque avait eu lieu pendant que Paolo s'était habillé avec les pièces diverses de ses vêtemens que les sbires lui rendaient au fur et à mesure qu'ils les inspectaient avec une investigation ardue; n'y ayant rien trouvé de suspect qu'un fragment de cordon de soie,

que l'on mit sous une enveloppe scellée et contresignée par le chef, quatre seigneurs marchèrent les premiers, quatre autres tenaient Paolo par les bras, soit encore au moyen de cordes avec lesquelles on avait attaché ses jambes, quatre le poussaient par derrière, le reste servait d'escorte à messer Grande.

Les propriétaires de la maison regardaient avec une attention stupide cet enlèvement commun d'ailleurs à Venise. Ils avaient eux-mêmes dénoncé leur hôte au sbire du sestiere[1] (quartier), qui avait été chargé de visiter les diverses maisons de la paroisse Saint-Sylvestre, non qu'ils eussent voulu mal faire, mais en raison de ce respect sans bornes que le Vénitien portait à l'autorité.

On trouva au canal le plus prochain une gondole de l'État, garnie de douze rameurs,

[1] On divise Venise en six quartiers, appelés *sestieri*, et en soixante-douze paroisses. Les noms des sestieri sont : San-Marco, Castello, Carnaregio, San Paolo, Della Crore, Dorsoduro, et cent dix mille habitans. Venise est située à deux cent quarante-cinq lieues S. E. de Paris.

plus spacieuse que celle des particuliers et assurée contre toute mauvaise fortune par le terrible pavillon de Saint-Marc, arboré à la poupe. Messer Grande, six de ses subordonnés et le prisonnier, alors attaché avec des nœuds de fer, entrèrent dans cette embarcation qui tarda peu à atteindre les eaux du grand canal.

C'était au moment où le cortége des marins venait aborder devant la Piazzetta; il fallut le traverser. Malgré la solennité de ses réflexions, Paolo, surpris de cette pompe inaccoutumée, sachant qu'il adresserait de vaines questions à son conducteur, se contenta de regarder à travers le petit espace que laissaient de clarté les rideaux de cuir soigneusement fermés; poussé, ai-je dit, par la nécessité de se démêler de cette foule nombreuse de gondoles vers celle qui renfermait Anella et son frère, Monazone, qui les reconnut tous les deux, ne put se retenir de pousser un cri de désespoir, au contraste étonnant de sa situation actuelle avec celle de sa belle amie.

Ce ne fut qu'un moment de faiblesse qui

le domina; bientôt, retrouvant son courage, il s'indigna du cri qui venait de lui échapper; et, se refusant à répondre aux questions nombreuses que messer Grande lui adressa sur cet incident, il rentra dans le silence de ses réflexions.

La barque s'étant démêlée du nombre des embarcations triomphales, glissa sous le pont *degli Sospiri* (des Soupirs), pénétra dans le canal Orphano, et s'arrêta devant une porte particulière du palais ducal.

Paolo s'attendait à être enfermé dans la prison commune; il se trompa : on lui destinait une demeure dans la propre habitation du sérénissime prince, les Pozzi ou les Piombi. Ce fut vers ceux-ci qu'on le dirigea : il monta donc sous les combles du palais, et vint occuper la première cellule où, un demi-siècle auparavant, fut retenu le fameux Casanova, chevalier de Singalt [1].

[1] Vénitien et célèbre chevalier d'industrie, né en 1725, mort en 1803; d'autres disent en 1799. Ses mémoires,

Cette chambre était absolument au dessus de la salle où s'assemblaient soit les Dix, soit les inquisiteurs d'État, et dont le plafond, chef-d'œuvre d'un pinceau sublime, celui de Paul Véronèse, représente *Jupiter foudroyant les Vices.* Monazone ignorait la particularité que je signale au lecteur : une cellule avait, il est vrai, conservé le souvenir du spirituel aventurier; mais c'était la dernière qu'il avait occupée, celle par où il s'évada en la compagnie d'un moine si peu digne d'être accouplé à lui.

La prison de Paolo était à la suite d'un galetas formant galerie; la lucarne par où l'on recevait le jour s'ouvrait sur la mer, et à l'orient de Venise; mais la clarté était coupée par l'interposition d'une poutre énorme qui n'en laissait pénétrer qu'une faible partie; les murailles nues venaient d'être blanchies à neuf. Dans une sorte d'alcove il y avait un

écrits par lui-même, et dans le goût de Gil-Blas, sont très-amusans et remplis d'anecdotes curieuses.

lit, à côté un vieux coffre pour servir d'armoire; une table à demi brisée, un fauteuil de velours rouge, deux escabelles de paille en mauvais état, complétaient l'ameublement, auquel je dois ajouter deux grandes gravures; l'une, d'après Paul Vérouèse, *le Martyre de sainte Justine;* l'autre, d'après le Titien, et rappelant son fameux *Couronnement d'épines*[1]. Il y avait encore un pot à eau, une cuvette, une large cruche, un chandelier de cuivre, ou plutôt une lampe italienne, avec sa dégoûtante mèche, sans verre ni globe, et à laquelle il manquait la pince pour la moucher ou l'attirer à soi.

Vers les onze heures du matin, on apporta au détenu la pitance qui composerait son dîner et son souper. On lui conseilla de profiter de l'occasion pour demander ce dont il aurait

[1] Cette première gravure est d'Augustin Carrache. Le tableau original est au maître-autel de Sainte-Justine, à Padoue.

Le second tableau décore le Musée du Louvre. Il a été gravé diverses fois.

besoin d'ailleurs, car, ce moment passé, il ne reverrait le geolier ou le porte-clés que le lendemain. Paolo entendit l'avis, et, par fierté, ne répondit pas; on le lui renouvela; cette fois il fit un simple signe de tête, et tout fut dit.

A peine s'il put manger : les mets ne manquaient pas du côté de l'apprêt ou de la quantité : il y en avait par abondance et accommodés avec soin. Après qu'il eut satisfait l'impérieux besoin de la nature, il déplora son étourderie qui lui avait fait oublier de réclamer des livres; maintenant il ne pourrait plus le faire; il lui faudrait patienter au lendemain : c'était un délai pénible, surtout quand son imagination se trouvait tourmentée par tant de pensées diverses et pénibles.

Le jour s'écoula avec lenteur; Paolo n'eut, pour se distraire, qu'à faire attention au bruit monotone des cloches, toutes sonnant en grande volée, en l'honneur de l'ovation de Piédro Marni. Piédro avait bien vu pendant la durée de sa translation; mais beaucoup

trop surpris pour en demander positivement la cause, il ne pouvait même pas la soupçonner. Comment, en effet, se persuader qu'un assassin,—le bravo est-il autre chose? —méritât ce que, dans l'antiquité, le premier peuple de la terre décernait à ses meilleurs citoyens.

Il était donc à se demander par quel motif il avait vu le frère et la sœur en si brillante posture; il s'arrêta à la pensée que peut-être on avait permis aux Vénitiens des basses castes de célébrer une sorte de bacchanale plus relevée, pour les dédommager du malencontre survenu au Bucentaure infortuné : cela seul lui expliquait, et non complètement, ce que sa raison lui désignait comme incompréhensible. L'ombre descendue tombait sur le palais ducal, et l'enveloppait de ses voiles; le silence, compagnon de la nuit, assourdissait à son tour les éclats de rire, les sons des instrumens et les concerts joyeux qui s'élevaient de tant de cafés.

Dans ce moment, et provenant de la galerie qui précédait sa cellule, un rayon d'une lu-

mière ambulante parvint jusqu'à lui; il la regarda avec indifférence, croyant qu'elle annonçait la ronde des surveillans de nuit; mais peu après les lourds verrous de la porte furent repoussés, les serrures jouèrent, et le battant formidable s'ouvrit avec lenteur; un porte-clés se présentant le premier :

— « Signor, dit-il, par expresse permission du sérénissime tribunal, il y a là une donna qui peut et qui est autorisée à vous parler. »

A ce nom prononcé, bien qu'il fût général, Paolo sentit un frisson rapide parcourir son corps; il se leva prestement du fauteuil dans lequel il reposait, et courut précipitamment vers la porte, certain déjà de la personne qu'il allait voir.

Paolo ne se trompait pas dans sa conjecture : Anella venait à lui; Anella, encore parée des conséquences de la pompe de cette journée en partie si brillante : un riche voile de dentelle couvrait sa tête, dont la chevelure de noir d'ébène était ornée de douze épingles d'or ayant au bout une sphère de corail à

laquelle pendillait un autre bout. Son collet de velours jaune avait des crevasses en satin bleu et garnies de petits boutons d'or, une guimpe éclatante de blancheur, un collier de corail à plusieurs rangs où était attachée une croix pareille, des anneaux de corail aux oreilles, une jupe de dessous en velours jaune toute pretintaillée, bordée, accommodée de cordons, de rubans, de passementerie de soie bleue, un jupon d'étoffe d'argent brodé en fleurs d'oranger, de seringat, de muguet sur lequel flottaient, attachés à divers claviers ou crochets, une montre, un étui à ouvrage assorti, des ciseaux, un couteau, des clés annonçant que la jeune fille avait le commandement suprême de la maison; tout rendait la belle l'objet de la rivalité de ses amies, et aurait en autre circonstance charmé les regards de son amant.

Mais Paolo ne voyait rien que sa maîtresse et son amour. Dès qu'il eut reconnu le gracieux visage d'Anella, sans s'importuner de la présence et du geolier et d'un jeune garçon

qu'il aurait dû voir, il courut à elle, la pressa sur son cœur, et, heureux d'autant plus que le bonheur était inattendu, il tomba presque en même temps aux genoux de son amie, et ne pouvait se lasser de la remercier du bien qu'elle lui faisait lorsque tout le monde l'abandonnait.

La joie de Paolo ne lui laissa pas voir que le doux visage d'Anella ruisselait de larmes; elles tombaient de ses beaux yeux, mouillant d'abord les cils longs et soyeux, leur aimable ornement. Le reste du visage s'empreignait aussi d'une profonde mélancolie. Enfin Paolo ne put se dissimuler ce qui lui était si pénible, et, s'adressant à la jeune Vénitienne :

— « Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il; pourquoi, malgré la magnificence de ta parure, ressembles-tu à la nuit lorsque, privée de la clarté de la lune, elle ne laisse au loin rayonner que les pâles flambeaux des étoiles?

— « Ne me suffit-il pas, pour demeurer anéantie sous le poids de mon horrible peine, de te voir toi-même dans les fers? Est-ce donc cela

que je m'étais promis lorsque tu me parlas d'amour, et lorsque mon ame sourit au doux charme de tes paroles?

— « Que veux-tu? répondit Monazone légèrement, la fortune est volage; aujourd'hui elle nous monte haut, demain elle nous précipitera dans l'abîme.

— « Mais, parfois, ne tombons-nous pas volontairement dans celui-ci?

— « Non; pas moi, au moins; je suis ignorant de la cause de mon arrestation.

— « La voix publique t'accuse au contraire d'être trop bien instruit du motif qui porte la Seigneurie à te punir.

— « Je gage que déjà tu me soupçonnes d'horribles méfaits; d'avoir, par exemple, arrêté à main armée, en pleines lagunes, la diligence de Mestre trottant sur le canal; ou bien aurai-je égorgé mon père?

— « On affirme que tu as fait pis, repartit ici la belle Anella qui, par un mouvement involontaire, se dérobant de son bras, se recula de lui; on affirme que, perdant toute vertu

chrétienne, ta main a osé charger de fers celles de ta vénérable Avola? »

Dix fois la foudre tombant autour de la jeune fille n'aurait pas autant épouvanté Paolo, et soulevé en lui les passions tumultueuses que firent naître inopinément cette fatale et trop réelle accusation. Il poussa un cri de désespoir, se rejeta impétueusement en arrière, et, courbé sous le poids de sa honte, il crut que c'était là le moment où il convenait de renier la vérité.

— « Non, non! dit-il; non, non, et cent fois non; je ne me suis pas souillé d'un tel crime.

— « Dieu le veuille, et ma joie en sera grande, reprit Anella; mais tu auras à lutter contre un témoin bien terrible : ton aïeule elle-même qui, dans sa fureur désordonnée, prononce elle-même ton nom.

— « Quoi! elle, elle! dit Paolo dont les bras retombèrent en signe d'ineffaçable découragement. Et tu l'as entendu de sa propre bouche?

— « Moi, d'abord, et puis nombre d'autres encore; mon frère, comme moi, lui qui pleure sur toi et qui te maudit; tes amis d'enfance, qui tous en frémissent; tes proches parens, et, dans leur nombre, ton neveu, que voilà. »

Ce fut alors que Paolo reconnut, dans le ragazzo qui accompagnait Anella, le jeune Eblo Pulpi. Celui ci jusque-là s'était tenu en arrière, comme s'il eût craint d'être vu; mais ayant entendu prononcer son nom, il accourut de la pièce précédente, où il se tenait en la compagnie du porte-clés, et, tandis que Monazone l'embrassait, il se mit à lui dire :

— « O carissimo (oncle), que Dieu te bénisse; mais tu n'en as pas moins commis ce sacrilége. »

A cette accusation, partie de cette bouche ingénue, Paolo frémit.

— « Ainsi, tous mes proches m'accusent, me condamnent, et me livrent à la haine pu-

blique. Et toi, Anella, que viens-tu faire auprès d'un parricide?

— « Je l'aime, repartit la jeune fille en rougissant; je voudrais le sauver aux dépens de ma vie, et surtout qu'il ne fût pas coupable.

— « Je soutiens ne pas l'être; je récuse les faits dont on me charge. Les calomn ..

— « Quoi! s'écria la belle Vénitienne en l'interrompant avec vivacité, ne te serais-tu pas vendu à Bonaparte? n'aurais-tu pas fait un pacte avec lui pour lui livrer ta noble patrie? n'es-tu pas son espion au sein de Venise? N'est-ce pas de concert avec un autre traîté, celui qui t'amena loger chez nous, qu'hier, tous les deux, malgré la généreuse mais impuissante résistance de ton avola, vous êtes parvenus à enlever le mausolée où reposaient les saints ossemens de notre divin patron? Lui, n'a-t-il pas pris la fuite, ce voleur insigne, chargé des saintes dépouilles; et toi, poussé par ton mauvais ange, au lieu de l'imiter dans ta retraite, n'es-tu pas demeuré impudemment parmi nous? »

Chaque mot de cette terrible et directe accusation tombait dru comme des coups de marteau horribles sur le cœur du patient ; il éprouvait à cette heure les douloureuses épreuves de la colère, de la souffrance et du désespoir; ce n'était pas la mort, ce n'était pas la vie, mais bien quelque chose de plus incisif; son ame, torturée, se débattait sous l'atroce épreinte du fer rougi qui la transperçait de part en part dans son éternité ; elle cessait d'être immatérielle, s'épaississant, prenant un corps pour en ressentir les tortures incroyables.

Cependant il fallait répondre, parler, se justifier, accuser, en un mot se débattre contre l'opinion populaire, rétorquer les argumens tournés contre lui, se laver s'il était possible des reproches les plus affreux qui puissent tomber sur un homme.

— « Est-il possible, Anella, que tu viennes à un misérable flétri par tout ce que tu viens de verser goutte à goutte sur son front ? ne puis-je aimer ma patrie à ma manière?

— « Tu avoues donc...?

— « Je nie tout, oui, tout, et ce n'est pas ici que je me justifierai. Toi-même, pourquoi viens-tu? quel est ton plan, ton but? Par qui es-tu conduite? Est-ce ma perte que tu veux sous une apparence d'amour? Explique-toi: quel piége doit-on me tendre? Ma maîtresse, mon neveu tentent de me faire parler, de m'arracher un secret; pourquoi? Qui vous entraîne dans cette voie tortueuse où mon amitié s'égare, où ma tendresse ne se reconnaît plus.

—« Quant à moi, répondit la jeune fille, Dieu est le témoin de mon innocence et de ma pureté. Le matin, à la pointe de l'aube, nous rentrions dans Venise, mon frère et moi, charmés de revoir notre belle patrie, et dans l'absence ayant appris à la chérir plus encore et à l'apprécier à une meilleure valeur. Soudain, nous voyons la mer couverte de gondoles de Venise, des esquifs de Mestre, des balancelles de Fulina, des péottes de Murano, des felouques de la Brenta, des embarcations de nos soixante-douze îles; nos amis, nos connaissances, nos

compatriotes les montent. Ils nous annoncent que, pour contrebalancer le mauvais présage produit la veille par l'enlèvement des reliques sacrées, on désire que mon frère, protégé si visiblement par saint Marc, fasse dans Venise une entrée solennelle. Cela dit, on s'empare de nous; des jeunes gens veillent à entourer mon frère. On s'était muni à l'avance de mon meilleur costume, et, dès que nous sommes, habillés aux couleurs de la noble ville, nous partons. Jamais, à ce qu'on a affirmé, on ne vit plus admirable cérémonie. J'avoue que j'avais le cœur délicieusement flatté de la part glorieuse que l'amitié m'adjugeait dans la fête : je la rapportais à toi, je voulais que l'honneur tout entier en rejaillît sur ton front. J'étais surpris d'ailleurs de ne pas te voir mêlé dans la foule, et, à chaque moment, je me préparais à te voir apparaître. Hélas, en effet tu m'as apparu... mais de quelle façon? chargé de fers... prisonnier destiné à la torture, au supplice, à la mort. La funeste gondole qui t'a présenté à moi était elle-même menaçante, et, pour comble de douleur,

n'est-ce pas au milieu de l'épouvantable canal Orphano que tu t'es dérobé à mes regards ? Aussitôt que ton cri a eu frappé droit à mon cœur; dès que j'ai pu t'entendre, il m'a été donné de t'avoir reconnu. Dès lors dis-je, une seule pensée a travaillé dans mon imagination, celle de te secourir au moins, si je ne peux te sauver. Je profite de la venue des plus illustres patriciens au milieu du bal qui a réuni la citadinance avec les castes supérieures; je les ai tant pressés, tant invoqués; je leur ai parlé une langue si en harmonie avec celles qu'ils emploient à l'encontre des êtres qui leur sont chers, que j'ai été entendue de tous. Ils ont pris en pitié mes supplications, et j'ai obtenu d'eux premièrement la faveur si précieuse de te voir, et, en second, celle encore plus grande de les fléchir en entier, pour peu que, redevenu Vénitien, tu veuilles instruire le gouvernement des secrets que les ennemis t'ont confiés, et leur faciliter les moyens de rentrer en possession des reliques sacrées.

Paolo garda un sombre silence; puis, se tournant vers son amie :

—« Anella, dit-il, je suis heureux de te voir ; mais j'achèterais bien cher le bonheur de te posséder, s'il me fallait le payer par des mensonges ou des trahisons.

—« Mensonge! trahison! y penses-tu, Paolo? revenir à son devoir, est-ce là mal faire ?

— « Est-ce aussi crime? s'écria-t-il en sincère enthousiaste que d'aspirer à délivrer sa patrie des ennemis, des tyrans, qui chaque jour la dévorent. Elle meurt sous leur absorption fatale. Vampires réels, ils sucent son sang, ils se nourrissent de sa substance la plus pure, et je périrai mille fois, ou je les renverserai de ce trône sur lequel tous assis bravent notre désespoir.

— « Fillette, dit alors le prétendu porte-clés en s'approchant des deux amans, car jusqu'alors il s'était tenu dans l'espèce de galerie en dehors de la prison réelle, l'heure que le sérénissime prince a accordée est dépassée ; il faut vous retirer.

—«Déjà, répondit en soupirant la jeune fille.

—« Anella, dit Paolo qui accompagna ces paroles d'un doux sourire, un gardien de malheureux captifs ne sait pas employer le temps à votre manière, aussi celui-là est-il pressé que cet entretien finisse. Soumettons-nous à sa rigueur; espérons que le moment viendra où, grace à nos libérateurs, ces bras (il montrait les siens) ne porteront d'autres chaînes que celles dont ton amour voudra les charger... Quant à toi, poursuivit Paolo Monazone en s'adressant à Eblo Pulpi, son neveu, rappelle-toi de dire à notre aïeule commune qu'elle a tort de m'accuser d'un crime dont je ne me suis pas rendu coupable; qu'elle se plaît mal-à-propos à me poursuivre lorsque peut-être elle me doit les jours qui lui restent à vivre. J'ai des torts envers elle, je les proclame. Oui, j'ai abusé de sa confiance; j'ai employé la ruse pour surprendre, pour déjouer sa longue expérience et j'en suis venu à bout. Voilà certes ce qui doit me mériter sa colère; mais la haine et le fanatisme patriotique l'emporteront-ils

toujours sur les sentimens d'une mère? voudra-t-elle mourir après avoir perdu un de ses enfans. Demande-lui de ma part une dernière entrevue. Puisqu'on a permis à ma chère Anella de venir à moi, notre avola conservera, malgré sa mésaventure, assez de crédit sur les membres du gouvernement pour en obtenir d'elle à moi ce qu'à tout autre on refuserait. »

Le jeune Eblo, partagé entre une affection naissante pour son oncle et le long respect mêlé d'amour qu'il portait à son aïeule, encore d'ailleurs sous l'empire de l'horreur que lui avait inspirée le triple attentat dont on chargeait Paolo, il ne pouvait lui conserver autant d'amitié qu'il en aurait eu pour lui dans un autre temps. Ses adieux furent froids, plus qu'ils n'auraient dû l'être, et le porte-clés dut presque employer la violence pour séparer les deux amans.

VIII.

LE BOURREAU.

> Il y a un homme abhorré de tous et qui néanmoins forme la clé de la voûte; sans lui, tout chuterait.
>
> RÉTIF DE LA BRETONNE.

Le porte-clés qui avait assisté à cette longue entrevue n'était pas au fond ce qu'en apparence il semblait être. Les inquisiteurs d'État, en accordant à la jeune Vénitienne la permission de voir son amant, s'étaient imaginés de profiter de la circonstance, espérant qu'au

milieu des épanchemens de l'amour, ils pourraient profiter de quelque parole inconsidérée qui échapperait au prisonnier; en conséquence, et sans qu'Anella soupçonnât cette trahison, au lieu d'un des hommes ordinaires de la geôle, on l'avait mise sous la direction d'un secrétaire du terrible conseil, homme fin, retors, apte à jouer une multitude de rôles dont il se démêlait habilement.

Mais, avec un dépit point déguisé, il fut contraint d'avouer à ses maîtres que le captif, aussi rusé que lui, ne s'était laissé entamer sur aucun point; que si un instant il avait paru se targuer de ses opinions républicaines, il n'avait dit que ce que les autres pouvaient, sans péril, répéter comme lui. Ce n'était pas là ce que l'on avait espéré, et l'on se détermina à traduire cette nuit même, vers une heure du matin, le prévenu dans la salle où s'assemblait le fatal conseil.

Lorsque Paolo fut seul, il se rejeta dans ce fauteuil d'où il s'était levé pour parler à son amie, là, persuadé que, vu la rapidité avec

laquelle cheminaient les circonstances, il doutait peu qu'on ne se hâtât de le juger. Il tira avec précaution de son sein le paquet qu'il avait dérobé au regard actif des sbires, relut les divers papiers qu'il renfermait, et, certain alors de changer de rôle lorsqu'il le voudrait, il affronta ses ennemis en faisant retentir ces voûtes étonnées d'un chant où, sous une forme allégorique, il annonçait au peuple de Venise ce réveil glorieux dont se flattèrent, jusqu'au dernier moment, tous ceux de ses concitoyens qui, rangés du parti de Bonaparte, se figurèrent follement combattre pour l'indépendance de leur patrie.

LE LAURIER.

ROMANCE.

Près d'un laurier, dont le noble feuillage
S'était flétri sous l'effort des autans,
Le front voilé des crêpes du veuvage,
Venise en pleurs souffrait depuis long-temps.
Cédant aux traits d'une douleur cruelle,

En soupirant elle disait ces mots :
Arbre sacré, d'une feuille nouvelle,
Quand voudras-tu parer tes verts rameaux?

Il me souvient des brillantes journées
Où tu croissais avec tant de splendeur;
Où les héros, vainqueurs des destinées,
Par tant de gloire accroissaient ma grandeur.
J'étais alors heureuse autant que belle,
Point n'abaissait l'orgueil de mes émaux :
Arbre sacré, d'une feuille nouvelle
Quand voudras-tu parer tes verts rameaux ?

J'entends encore la chute épouvantable,
Et de Bizance et des Césars nouveaux ;
Quand de Saint-Marc le lion redoutable
Dans l'archipel dompta tous mes rivaux.
A quatre mers ma grandeur se révèle :
Pourquoi dormir avec de tels drapeaux ?
Arbre sacré, d'une feuille nouvelle
Quand voudras-tu parer tes verts rameaux ?

Le doux printemps réveille la nature;
De son éclat il colore les cieux;
Les bois rians ont repris leur verdure,
La rose exhale un parfum précieux ;
L'oiseau s'anime, et la vigne fidèle
Monte en guirlande aux branches des ormeaux.
Arbre sacré, d'une feuille nouvelle
Quand voudras-tu parer tes verts rameaux ?

Devrais-tu seul, quand tout se renouvelle,

Me présenter l'image du trépas?
Laurier divin, sur ta tige immortelle,
Quand l'hiver fuit ne fleuriras-tu pas?
Vois la Discorde, et l'Auster avec elle,
Fuir de nos murs sauvés de tant de maux....
Arbre sacré, d'une feuille nouvelle
Quand voudras-tu parèr tes verts rameaux?

Des mes malheurs si la source est tarie,
A mon réveil les peuples chanteront
La Liberté, ma compagne chérie;
Mes vieux tribuns [1] avec moi renaîtront;
La sainte Loi, la Victoire fidelle,
Seront pour nous les deux astres gémeaux.
Arbre sacré, d'une feuille nouvelle
Quand voudras-tu parer tes verts rameaux?

Ce fut une nouveauté étrange que ces éclats de voix dans des lieux consacrés au silence et à la douleur recueillie. Par deux fois, un geolier de mauvaise humeur vint commander la fin de ces chants; Paolo, sans daigner répondre, poursuivit jusqu'à la fin.

[1] Lorsqu'en 421, Venise commença dans l'île de Rialto, et jusqu'à l'institution des doges, en 987, ses mades, magistrats souverains, portèrent le titre de tribuns, pouvoir populaire, dernier souvenir des institutions romaines.

Cependant, successivement, les lumières s'éteignaient dans les maisons ou aux croisées; la place Saint-Marc paraissait vide de sa foule ordinaire; ses casini étaient moins garnis des amateurs libres de leurs soucis et de leurs travaux. Les polichinels, les arlequins, les docteurs, éternels ennemis, tant que le jour brille et que le soir dure, se donnaient fraternellement le bras pour se soutenir dans leur marche avinée.

Déjà les rondes avaient commencé : les amans, les filous et les seigneurs de la nuit se faisaient seuls une guerre opiniâtre, lorsque Paolo, qui s'était jeté et non sans motif, tout habillé sur son lit, entendit, dans le galetas qui précédait sa cellule, une sorte de bruit et de pas; il secoua la tête, ouvrit les yeux, se mit sur son séant. Aucun de ceux, au nombre de douze, qui pénétrèrent auprès du prisonnier, ne purent lui cacher leur surprise de ce qu'il paraissait les attendre, lorsqu'eux espéraient le joindre au dépourvu. Messer Grande les commandait. Il enjoignit à Paolo,

toujours de son ton solennel, de se lever (il l'était déjà) et de le suivre là où le tribunal des Trois voulait l'interroger.

Ce fut pour Monazone une joie réelle que celle d'acquérir la certitude qu'il allait enfin se trouver en présence de ces inquisiteurs d'État si bien cachés sous les voiles d'un profond mystère.

— « Enfin, se dit-il, je pourrai les dévoiler à la juste colère du général Bonaparte, et me venger du mal que jadis ils m'ont fait. »

Sans entrer en conversation avec *messer Grande*, sans même lui répondre, il lui fit signe qu'il le suivait. Le cortége se mit en marche, après qu'au préalable, les seigneurs de la nuit eurent lié le prisonnier avec des chaînes de fer, qui ne lui auraient pas laissé le pouvoir de prendre la fuite, et qui, en lui permettant de porter les mains aux diverses parties du corps, se seraient opposées à ce qu'il étendît les bras dans toute leur longueur.

Messer Grande, sous prétexte d'aider à la

marche du détenu, l'approcha et le soutint; ce fut pour lui dire à voix basse :

— « Ami! vous touchez au moment fatal de votre vie; croyez-moi, ayez dans nos excellences une confiance entière : d'elles seules dépend la conservation de vos jours.

— « Dieu seul, répondit Paolo, sait l'époque où nous devons mourir; la puissance de vos maîtres n'a d'autre pouvoir que celle qu'il leur accorde.

— « Soit, mon jeune ami, mais il leur en concède beaucoup... Vous êtes accusé de délits énormes; avouez tout. Comprenez dans votre relation les ennemis de la république, on vous traitera avec indulgence, et peut-être, si l'on est satisfait de vous, n'aurez-vous pas à souffrir les tourmens atroces de la torture. On a mandé les tortionnaires, les deux médecins, les deux chirurgiens, les apothicaires assistans : la nuit vous sera rude. Voyez si vous ne feriez pas mieux de la passer plus doucement.

— « Qui sait, *messer Grande*, ce que Dieu

nous réserve à l'un et à l'autre? Vous me conduisez maintenant en prisonnier destiné à la torture, au supplice, et il se pourrait bien que, plus tard, marchant devant moi avec tout l'extérieur du respect, vous me ramenassiez dans un palais où vos inquisiteurs viendraient eux-mêmes se rendre prisonniers.

— « A votre aise, mon cadet, repartit le chef des seigneurs de la nuit, puisque votre goguenarderie vous porte à repousser, même avec raillerie, les avis charitables qu'on cherche à vous donner : je vous attends au chevalet, au plomb fondu, et aux autres douleurs que Cournato ne vous épargnera pas. »

Ce Cournato, monstre à forme humaine, était seulement heureux quand il suppliciait de ses semblables; son cœur féroce avait contracté un besoin de voir couler le sang. Il s'était fait chirurgien, afin d'en verser légalement. Sa taille, haute de cinq pieds, était forte et toute formée de muscles et de nerfs; la petite vérole avait fait des ravages remarquables sur son visage sillonné profondé-

ment, couturé outre mesure par cette fatale maladie; les yeux de ce misérable, enfoncés dans leurs orbites sanglans, et verts comme ceux d'un chat, étaient revêtus de sourcils rouges; rouges étaient aussi ses larges favoris et sa chevelure; ses bras disproportionnés, atteignaient presque à son mollet; ses jambes cagneuses formaient un ovale désagréable, et sa bouche empestée laissait voir, quand il riait, cinq ou six dents cariées et non encore disparues.

Ce monstre possédait une ame qui n'était guère moins hideuse que le corps; persuadé de la laideur de son physique, il en éprouvait des mouvemens désordonnés de haine et de rage qui le poussaient à jouir des angoisses, soit des condamnés, ou de ceux soumis à sa torture savante.

Il possédait l'art affreux de trancher la vie en augmentant les angoisses de ce terrible passage, et il employait toutes les ressources de son génie pour jeter le malheureux patient, lorsqu'il augmentait les tourmens, dans cette

impénitence finale qui ne laisse au malheureux d'autre asile que l'enfer.

Cournato était vêtu tout entier d'une tunique très-serrée, très-étroite, courte, et dont la couleur imitait celle du sang qu'il était si avide de répandre; une étoffe jaune la doublait, et de cette mince étoffe était la ceinture du bourreau vénitien. Il couvrait ses cheveux crépus et en désordre d'une sale toque jaune où jouait une plume rouge, pareille à la flamme d'un nouvel incendie.

J'ai dit que la salle du conseil ou du tribunal des Trois était la même que celle où siégeaient les Dix. Pour en augmenter la solennité, une tenture noire recouvrait tous les panneaux à la hauteur de la naissance de la voûte; au milieu pendait un lampadaire dont le foyer principal de clarté se réfléchissait sur la figure de l'accusé, tandis que les trois juges demeuraient presque ensevelis dans les ténèbres.

Assis tous les trois sur une estrade élevée au dessus du plancher, ils étaient enveloppés

dans d'immenses robes, dont les plis multipliés, dérobaient la connaissance de la forme de leur corps. Un masque, noir à la manière des dominos, couvrait leur visage; il leur était enjoint de le conserver pendant toute la durée des débats; mais lorsqu'une affaire était instruite, et une sentence à mort prononcée, alors, et au moment de la faire connaître au condamné, les masques tombaient, les juges n'étaient donc connus que de ceux qui allaient en finir peu après avec la vie.

Affreuse précaution prise par une lâche et vile tyrannie qui aspirait à l'impunité, en cas où un malheureux échapperait à la férocité calculée d'un tribunal dont la maxime principale était qu'en fait de doute, il valait mieux faire périr trois innocens que de s'exposer à sauver un coupable.

IX.

LES TROIS INQUISITEURS.

D'uu secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.
BOILEAU, *Art poétique.*

UNE cloche, tintant trois fois trois coups, annonça la venue du prisonnier; l'airain dont elle était fabriquée rendait le son lugubre et aigu du tamtam. C'était une sorte de cri effrayant de déchirement et de détresse, qui déjà attristait l'ame, et, la rendant mélancoli-

que et faible, lui enlevait la liberté dont elle aurait eu besoin pour sa défense.

A ce son qui signalait l'approche du malheureux, les tortionnaires, qui se tenaient dans une salle voisine, se hâtèrent de raviver le feu déjà ardent, de disposer le chevalet, les pots à eau, les planches et les autres instrumens de leur art infâme. Le bourreau de Venise examina le fil de son damas, et s'assura par lui-même de la solidité du crochet qui ferait office de potence.

Les trois inquisiteurs d'État étaient, eux aussi, diversement occupés : le président prenait connaissance des pièces diverses de la procédure; son second lisait le nouveau Testament en grec, et le troisième feuilletait, un peu à la dérobée, les sonnets de l'Aretin, et surtout s'attachait à admirer les gravures magnifiques dessinées par Jules Romain et dues au burin de Marc-Antoine.

Les secrétaires et greffiers, les divers autres officiers du tribunal, affectaient une contenance respectueuse... On heurta trois coups à

la porte; le président agita deux fois une petite sonnette d'or posée sur son écritoire de laque de chine. Alors l'un des battans fut ouvert avec lenteur, et messer Grande entra le premier, conduisant le prisonnier. Celui-ci salua le tribunal avec une grace et une dignité peu communes. Le président seul rendit cet acte de civilité. Pendant ce temps, on approcha une escabelle sans bras ni dossier; sellette véritable sur laquelle le prévenu refusa modestement de s'asseoir.

— « C'est la règle, essaya de lui dire à voix basse *messer Grande*.

« — Oui, pour les justiciables; non pour qui ne l'est pas. Je suis dans la dernière catégorie.»

Ce débat se prolongeant, le chef des secrétaires demanda de quoi il était question.

Le commandant des seigneurs de la nuit répondit que l'accusé n'acceptait pas la sellette.

« — Qu'il se tienne debout, repartit durement le président des Trois.

Ce petit débat ainsi terminé, on passa à l'interrogatoire. Ce n'était ni le président ni les juges qui le commençaient; mais bien encore le chef du greffe, qui cette fois le commença ainsi :

— « Votre nom ?

— « Paolo Monazone.

— « Votre âge ?

— « Vingt-six ans.

— « Où êtes-vous né ?

— « A Venise; mais je ne suis pas Vénitien.

— « Comment prouveras-tu cela ? dit le président d'une voix menaçante.

— « Par la loi que vous-même avez faite en grand conseil.

— « Explique-nous cette énigme, demanda le second juge.

— « Ce me sera facile. J'aimais une jeune fille qui me payait d'un tendre retour. Un patricien la trouva, ce qu'elle était, charmante. Je lui parus un obstacle. Le calomniateur me supposa un crime imaginaire, me fit en-

fermer, puis exiler. Il séduisit pendant ce temps ma faible amie, en employant la violence. D'abord instruit de son crime, je rompis mon ban, je pris la fuite ; le lâche, qui redoutait mon retour, se hâta de me dénoncer aux avoquadros. Ceux-ci convoquèrent la garantie criminelle. Un arrêt intervint, qui me rayait du titre d'enfant de Venise, qui m'enlevait ma patrie. Mon ennemi, pour que mon châtiment n'eût pas de fin, porta cette cruelle ordonnance au grand conseil qui consomma l'injustice, en la faisant passer au nom des lois de l'État.

— « Accusé, dit le second juge, sois moins arrogant.

— « Est-ce un crime de vous dire la vérité? »

Le président se taisait, et il avait baissé la tête.

Le troisième alors dit :

— « Qu'es-tu donc aujourd'hui?

— « Je fais partie du second peuple-roi, de celui dont la gloire efface celle de Rome an-

cienne. J'étais Vénitien, je suis citoyen français.

— « Toi! misérable, s'écria le président qui paraissait sortir d'une profonde et haineuse rêverie.

— « Oui, moi.

— « Et qui le prouve? »

Aussitôt Paolo tira d'une poche de sa veste ses lettres, bien en règle, de grande naturalité. Il les remit à un écrivain inférieur qui les fit passer à son chef. Celui-ci allait en faire lectare, lorsque le président :

— « A quoi bon? cela change-t-il la qualité des crimes?

— « Je demande que mon état soit constaté, reprit l'accusé. Le conseil alla aux voix. La discussion fut animée et longue, et, quand elle prit fin, la voix du président, avec une mauvaise humeur visible, ordonna au chef des greffiers de communiquer au tribunal les lettres de grande naturalité qui concédaient à l'ex-Vénitien la qualité de citoyen français. Quand cet incident eut été épuisé, le président repre-

nant la parole, et avec une malice clairement reconnue, quoique concentrée :

— « Quel homme es-tu? Avant hier Vénitien, hier Napolitain — car tu t'es fait appeler Guerini, du royaume de Naples — aujourd'hui Français; ce matin, c'était sous un autre nom que tu étais connu.

— « Pouvais-je sous mon nom véritable me présenter dans Venise? n'y étais-je pas avec lui proscrit? n'y étais-je pas exposé à la haine de mon persécuteur, de cet homme odieux qui, abusant de son rang, a brisé ma vie, a détruit mon bonheur? Dieu du ciel, toi qui entends ma voix, tu sais si j'étais Vénitien et patriote avant que le barbare Angelo Gabrielli m'eût rendu, pour satisfaire sa luxure infâme, le plus infortuné des hommes! »

A ce nom, qui tout à coup vint frapper l'écho de cette salle, un frémissement sourd, un murmure d'étonnement, de mécompte, de désappointement, de basse flatterie, annonçèrent au prévenu un succès au dessus

peut-être de celui qu'il attendait. Lui, poursuivant :

— « Oui, inquisiteurs, si comme Vénitien je me suis rendu coupable, j'en accuse Angelo Gabrielli ; et, si vous êtes les juges des grands comme des misérables, je vous demande vengeance bonne, franche et prompte, contre cet homme pervers qui déshonore le patriciat. »

Ici le même murmure recommença. Le président, dont la voix s'altérait de plus en plus et qui le sentait, frappa des mains. Un huissier, passant derrière le tribunal, s'approcha de lui en s'inclinant si profondément, que sa tête disparut sous la table. Il lui fut dit quelques mots à l'oreille. Cet agent sortit aussitôt et, sur une invitation à parler pour lui, le second inquisiteur continua l'interrogatoire.

—« N'es-tu pas venu à Venise, Paolo monazone, pour y espionner le gouvernement ?

— « J'y suis venu avec une mission du Directoire exécutif de la république française, dont je suis citoyen.

— « N'as-tu pas surpris le secret du lieu où

l'on conservait les saintes reliques de notre glorieux patron ? ne t'en es-tu pas emparé par ruse et violence ? N'as-tu pas porté tes mains doublement sacriléges sur ton avola, sur ton aïeule vénérable ?

— « Non, dit Paolo froidement, non, je n'ai point agi comme il vous plaît de l'avancer. Je le nie.

— « Démens le témoin, dit malgré lui le président. »

Ici un léger bruit se fit entendre derrière Mónazone ; il se détourna... la vieille Gargagna était devant lui. Cette femme décrépite, vêtue de noir, mais la tête nue, avait les cheveux épars et souillés de cendre et de poussière, ces cheveux blanchis par le poids de tout un siècle plus souvent mêlé de mauvais jours que de bons. Elle regardait le tribunal avec une vénération singulière et son petit-fils avec une sorte d'horreur et de courroux. Paolo, à sa vue, frémit ; mais, loin de se laisser abattre :

— « O mère-grand, dit-il, vous à qui je

dois l'existence, avez-vous pu me flétrir du renom odieux de parricide? ai-je porté ma main sur vous? Le soutiendriez-vous en face de ces juges qui, du reste, m'ont déjà condamné?

— « Malheur, malheur à l'impie! dit, d'un ton solennel, la vieille femme; malheur au sacrilége qui a consommé la ruine de la patrie! Ce que vous faites maintenant, ô patriciens, est du travail inutile. Il n'y a plus de Venise; vous avez vu comment la foudre a frappé le Bucentaure; c'est que le doge n'épousera plus la mer. Oui, saint Marc est parti; vous le verrez revenir pour atteler ses quatre chevaux, et son lion s'en ira honteusement orner un monument étranger. Malheur, malheur à Venise tombée! à Venise qui n'existe plus! »

Cette prophétie terrible causa dans le cœur de tous ceux qui l'entendirent un mouvement d'épouvante et de consternation. Les inquisiteurs, leurs secrétaires, les huissiers, *messer Grande*, les sbires, tout accablés et mourans, répétaient le signe de la croix, en demandant

à Dieu de détourner de dessus leur chère patrie ce présage menaçant; et la fatale prophétesse était là, pâle, décharnée, solennelle, la main étendue en avant, l'autre posée sur sa poitrine en signe de sincérité. Enfin, Paolo lui-même se demanda pourquoi il prenait tant d'intérêt aux paroles qui annonçaient, comme se faisant sous de mauvais augures, une régénération dont lui attendait le meilleur résultat.

—« Donna Gargagna, dit le troisième inquisiteur, rendez témoignage à la vérité. Quelle part cet homme a-t-il prise à l'enlèvement du dépôt qui, tout nouvellement, venait d'être par vous commis à sa garde.

— « J'ai peu de jours encore à passer sur cette terre; car Dieu m'appellera à lui au moment même où il anéantira Venise, et l'heure de cette grande catastrophe s'avance rapidement; hé bien, jusqu'à ce moment d'abomination, je verserai des larmes, et sans relâche. Oui, j'ai vu la profanation dans le saint lieu, j'ai vu mon propre sang, traître à sa patrie,

aider un vil scélérat à enlever notre trésor si précieux.

— « Au nom de Dieu, avola, dit Paolo en l'interrompant, rendez témoignage si ma main vous a touchée.

— « Tu n'en seras pas moins damné, infâme que tu es, toi qui as si perfidement abusé de ma confiance.

« — Vous l'entendez tous, excellences et signori; mon aïeule reconnaît que je ne suis point parricide.

« — Tu n'en es pas moins coupable, dit durement le président des Trois. Tu conviens à ton tour d'être descendu dans la grotte sainte. C'est toi qui n'as pas craint d'y conduire ton complice; que son crime retombe sur ta tête!»

Il achève. Les trois juges se réunissent, puis appellent le chef des greffiers. Celui-ci prend leurs ordres, se met à les transcrire. Cependant la portière qui fermait l'entrée de la chambre de la torture est relevée, et l'horrible appareil paraît prêt à agir sur la victime. L'effroyable Couratto, tenant d'une main un

rouleau de cordes, et de l'autre une hache étincelante, s'avance avec lenteur et vient prendre place sur le seuil de la porte de la chambre de la torture.

Messer Grande, au fait de tout le cérémonial de ce lieu funeste, et touché malgré lui, ou plutôt conduit par une raison puissante à prendre la défense de Paolo Monazone, dit à la vieille Gargagna que c'était le moment de ne pas écouter la colère, et d'intercéder le tribunal pour son petit-fils. La Vénitienne le regarda avec des yeux où brillait le mépris, et se maintint dans son silence farouche.

— « Quoi! vieille méchante, reprit le bon sbire, n'est-il pas votre petit-fils, grand et beau garçon.

— « C'est un sacrilége, murmura-t-elle, un traître à la patrie, qui ne mérite ni pitié ni intérêt. Dieu est témoin que pour lui j'aurais donné ma vie avant sa souillure; maintenant il ne me présente plus que l'aspect d'un réprouvé. »

Elle parlait encore lorsque le second inqui-

siteur s'approcha du premier. Un autre colloque très-vif, très-rapide, s'établit entre eux. Le troisième appelé et auquel on semblait s'en rapporter, se rangea de l'avis du second, et l'on entendit ces mots prononcés par ce dernier: *Sans cette formalité tout ce que nous faisons sera frappé de nullité.*

En même temps, et comme pour trancher la question, il dénoua les cordons de son masque; le second inquisiteur l'imita avec empressement, le troisième dut faire comme eux, ce fut avec une mauvaise grace infinie... Tous les regards s'attachèrent avec une curiosité avide sur eux, car on allait enfin connaître les trois inquisiteurs d'État ignorés de nous jusque-là; car, pendant leurs fonctions ordinaires, on ne les avait vus que déguisés.

Mais avec combien plus d'avidité que le reste des assistans Paolo Monazone examina-t-il attentivement ces trois visages. Une exclamation à demi étouffée lui échappa lorsqu'il eut retrouvé dans le chef des Trois, si acharné à le poursuivre, son premier, son ancien, son

plus grand ennemi, Angelo Gabrielli, et, dans ses confrères, leurs excellences Hyacintho Comer et Catharina Barbarigo.

Gabrielli, évidemment piqué de l'insistance des autres patriciens, ne se gênait pas néanmoins pour lancer sur Paolo des regards de vengeance et de haine ; et, dans le but unique de lui ravir toute espérance :

—« Greffier, secrétaire du conseil, lis la sentence de mort et de torture, et toi, homme de la loi, sois prêt à mettre la loi à exécution. »

A ces mots prononcés avec une joie maligne, l'universalité des regards se dirigèrent sur le petit-fils et l'aïeule. On vit celle-ci impassible, et l'autre non seulement ne manifestait aucun sentiment d'effroi, mais même encore paraissait prêt à braver son juge. On ne se trompait pas.

—« Je vous remercie, Angelo Gabrielli, dit-il, de toutes vos bontés; vous avez débuté par me ravir ma maîtresse, vous m'avez calomnié auprès du grand conseil, je vous dois ma prison, mon exil, ma mort civile, les calomnieuses in-

culpations qui pesèrent sur moi, et maintenant ce n'est pas faute de bonne volonté de votre part si j'échappe au supplice que vous me destinez.

— « Pauvre garçon, dit *messer Grande*, il perd la tête. Il croit que l'on appelle au doge peut-être du jugement des Trois ; il est souverain : ils peuvent même te refuser un prêtre : ne les insulte pas afin qu'ils t'accordent cette faveur précieuse... O donna Gargagna, je ne me serais pas attendu à cela de vous. »

Le ton d'affection réelle que le chef des sbires mit dans ce dernier reproche atteignit cette fois au cœur plus qu'aux trois quarts et demi ossifié de la vieille Vénitienne. Elle fit un signe de croix, se tourna vers le tribunal et, s'adressant aux Trois.

— « Excellences, vous savez ce que j'ai fait pour Venise depuis un siècle, et ce misérable est l'aîné de mes petits-fils :

— « En effet, donna, repartit Jacintho Comer, la république vous est redevable, et une commutation de peine...

— « L'arrêt du conseil des Trois est immuable, répliqua durement Angelo Gabrielli.

—« Immuable, soit, répliqua tranquillement le condamné, tandis que tous frémissaient autour de lui. Oui, soit, lorsqu'il frappe sur un Vénitien; mais quel est son pouvoir lorsqu'il s'adresse à l'ambassadeur authentiquement nommé, près de la sérénissime république de Venise, par le Directoire exécutif, chef du gouvernement de la république française, une et indivisible.

—«Toi! l'ambassadeur de France à Venise! s'écria Gabrielli dont le visage s'alluma d'un pourpre ardent.

—« Moi, Paolo Monazone. Le chancelier de la sérénissime république a dû ce matin remettre au prince, aux Trois et aux Dix la note diplomatique du citoyen Lallemant qui, en cessant ses fonctions, fait reconnaître, comme ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire, le citoyen Paul Monazon, Français, par grandes lettres de naturalité, en date du 16 octobre 1795, et né à Venise sur la paroisse

de Saint-Marc. Il y fut baptisé et y reçut le prénom de Paolo. Voici, poursuivit ce personnage dont la situation devenait si extraordinaire, mes propres lettres de créance. Voici une note écrite et signée de la main du général en chef Bonaparte, dont je demande que sur-le-champ lecture soit faite au conseil, publiquement, par le ministère du chef de ses greffiers. »

Certes nul, dans cette circonstance, n'aurait eu besoin de commander l'attention à tel point chacun par soi-même éprouvait un désir violent de connaître à fond l'intrigue sans seconde qui se nouait en ce moment. Jamais, depuis les fastes de Venise, incident aussi étrange ne s'était présenté dans ses annales. Jamais un prisonnier vénitien d'origine, condamné à mort par le tribunal des Trois, n'avait non seulement échappé au bourreau, mais encore monté au rang auguste d'ambassadeur.

Chacun, à part soi, faisait ses réflexions. Les second et troisième inquisiteurs en ressenti-

rent peut-être une joie maligne. Quant au président, le pourpre, qui d'abord avait couvert ses traits, venait de se changer en une pâleur cadavéreuse. Le dépit, le mécompte, la haine, si cruelle ment contre-carrés, lui soufflaient des avis violens, des résolutions terribles. Deux fois sa bouche s'ouvrit pour commander à l'odieux Cornato de saisir sa victime, deux fois les paroles expirèrent sur ses lèvres, soit par crainte de la responsabilité politique dont il se chargerait, soit par celle de se voir honteusement désavoué par les deux autres inquisiteurs, ses ennemis cachés.

Pendant qu'il balançait, Paolo, afin de ne perdre aucun de ses avantages, avait retiré d'une poche secrète de son habit une écharpe tricolore qu'il déploya soudainement, et qu'il jeta sur sa poitrine, en sautoir, avec une prestesse telle qu'on en augura qu'il en ferait sa sauve-garde désormais.

Il avait raison. A la vue de ce signe bien connu, redoutable, et par suite respecté, il ne se fût plus trouvé, même parmi les subalternes

du conseil, un cœur assez endurci pour lui manquer de respect. Chacun s'écarta d'autour du nouveau ministre plénipotentiaire afin de lui prouver que certes il était bien libre, les fers, selon l'usage, lui ayant été enlevés dès son entrée dans la salle.

Cependant le greffier en chef, obéissant au signe des inquisiteurs, se mit à lire la note diplomatique :

« *Bonaparte*, général en chef de l'armée
« d'Italie.

« *Sérénissime prince*, et tout autre pouvoir
« coméptent, je vous fais savoir que le Direc-
« toire de la république française une et indi-
« visible a nommé en qualité d'envoyé extra-
« ordinaire, ambassadeur et ministre plénipo-
« tentiaire auprès de vous, *sérénissime prince*,
« le citoyen Paul Monazon, né à Venise, y
« connu sous le nom de Paolo Monazone;
« mais fait citoyen français en vertu d'actes
« légaux, en date du 16 octobre 1793. Vous

« aurez à le reconnaître solennellement en « cette qualité, à communiquer officiellement « avec lui, à lui rendre les honneurs que ma « république est en droit d'exiger pour ses « mandataires, comme aussi de respecter son « incognito, s'il croit nécessaire pour le bien « du service de notre auguste république de « prendre tel nom ou qualité qu'il lui con- « viendra. Sa personne sera sacrée, inviolable, « et je renverserai de fond en comble, sans « en épargner un habitant, la cité assez folle « pour porter la main sur un agent de ma ré- « publique, et même pour l'insulter. Vous « aurez foi en outre à tout ce qu'il vous dira « ou vous demandera, tant au nom de ma « très-auguste république, notre maîtresse « souveraine, qu'au mien privé. Si la pru- « dence ne veut le faire reconnaître que de « vous, *sérénissime prince*, vous n'en con- « sidèrerez pas moins en lui le représentant « d'un grand peuple et le mien en particulier. « Enfin il est chargé expressément de vous « demander que remise lui soit faite, et sur-

« le-champ, des trois patriciens dont je laisse-
« rai les noms en blanc, parce que je les
« ignore, et que lui-même remplira ; lesquels
« étant revêtus en ce moment des fonctions
« d'inquisiteurs d'État sont les auteurs, insti-
« gateurs et meneurs des crimes commis par
« des Vénitiens, c'est-à-dire de l'assassinat
« d'un grand nombre de soldats français. Je
« veux faire un exemple mémorable de ces
« scélérats meurtriers.

« Milan, ce 12 avril 1797. »

A mesure que le greffier avançait dans la lecture de cette note, véritable lettre de créance, et qui, vu l'époque, avait une valeur supérieure à celle venue du Directoire, sa voix faiblissait; on voyait son front devenir moite de sueur: un embarras visible se manifestait en lui. Mais, lorsqu'il arriva à cette demande incroyable à Venise, à cette extradition des trois puissans inquisiteurs dont le général en chef exigeait la remise avec des expressions si humiliantes ; le subordonné de ces hauts per-

sonnages ne se sentit pas le courage de poursuivre; les mots expirèrent aussi dans ses lèvres, et il se tut, laissant la phrase suspendue.

— « Achève, dit Catharina Barbarigo.

— « Mais, excellenza, si vous saviez...

— « Achève, ajouta Comer. Nous sommes à une époque où rien ne peut ni nous blesser ni nous surprendre; il se passe à nos entours des choses si étonnantes...

— « Par exemple, dit Monazone froidement, l'oubli d'un siége convenable offert au représentant de la république française. Vous comprenez maintenant, excellences, combien peu je devais m'accommoder de cette misérable escabelle. »

Et il poussa du pied la sellette si rudement, qu'il la brisa. *Messer Grande*, dont la consternation stupéfiée n'avait pas de bornes, fit signe à un des seigneurs de la nuit pour qu'un fauteuil fût apporté à qui le réclamait officiellement. Cournato et les siens, aussi anéantis, disparurent dans la chambre voisine, derrière la draperie qui retomba. Un des tortionnai-

res alors proposa au bourreau de s'en retourner à leur logis.

— « Je veux voir ce que ceci va devenir, reprit l'odieux interpellé. Qui sait ? ce gaillard est capable d'insister pour qu'on lui donne à emporter la tête de nos trois excellences, et notre gouvernement est de force à les lui accorder. Dans ce cas, autant vaut que ce soit moi qu'un autre. »

La dernière heure d'un pouvoir a sonné, quand ceux du rang de Cournato tiennent sans frémir de tels propos.

X.

LES DEUX CHANTS DE VENISE ET DE FRANCE.

> Il y a des rapports singuliers entre les chants d'un peuple et sa politique.
>
> *Recueil de maximes.*

Donna Gargagna, confondue, et de ce qui s'était passé, et de ce qui avait lieu devant elle, ne pouvant supporter le triomphe de celui qu'elle regardait comme l'ennemi de la patrie, échappé si miraculeusement au supplice mérité, fut la première à sortir de la salle. Elle

trouva sur le haut de l'escalier des géans, ainsi nommé des deux statues colossales de Mars et de Neptune, qui en ornent le repos supérieur, Piédro Marni et sa sœur Anella. Celui-là, sombre et pensif, celle-ci chagrine et pleurant. Le bravo vint à elle, et, lui serrant la main avec affection :

— «Mère Gargagna, dit-il, faites entendre la voix de la raison à cette insensée encore follement éprise d'un misérable traître à Venise. N'est-ce pas qu'il nous a vendus à l'ennemi ?

— « Non seulement nous à Bonaparte, mais lui-même au démon ; car il s'est rendu coupable d'un abominable sacrilége. Renonce à lui, ma fille; rappelle-toi que qui a trahi son Dieu peut facilement parjurer son amour.

— «Il va périr, n'est-ce pas, Oh! dites-moi la vérité, s'écria la jeune fille en tordant ses bras et en levant ses regards vers le ciel.

— «Rassure-toi ; le démon n'est pas au bout de leur pacte. Tu le crois près de mourir, tu vas le voir sortir victorieux.» A la suite de ce début, Gargagna, encore toute remplie de ce

qu'elle venait d'entendre, le leur raconta. Ce passage subit d'une douleur excessive à une tranquillité complète agit si fortement sur Anella, qu'il lui ôta ce qu'elle conservait d'énergie. Son frère s'aperçut qu'elle fléchissait sur ses genoux; il la prit comme un fardeau léger et l'assit doucement sur les dalles de marbre du grand escalier, et la vieille femme, lui prodiguant ses soins, parvint à la rendre à la vie.

—«Je ne sais trop si nous lui rendons service en l'empêchant de mourir aujourd'hui, se mit à dire Piédro, car jamais je ne consentirai à ce que ma sœur chérie épouse un malheureux.... Pardonnez-moi, donna Elpha; mais vous méritiez un autre fils.

— « Et tu ne le chargeras jamais autant d'imprécations méritées que j'ai fait pleuvoir de malédictions sur lui. Non, non, ne lui accorde pas ta sœur. Que sa race impure ne se reproduise pas à l'aide du sang vénitien! Pauvre jeune fille, tu serais à plaindre, lorsque la fougue de ta passion serait passée, irrévocablement liée au destructeur de ton pays. Pié-

dro, Piédro, il n'est pas d'infortunes que tu ne ressentes, si tu cèdes à cette impie liaison.

—« Saint-Marc me soit en aide, répondit Piédro sourdement ; mais celui-là ne sera jamais mon beau-frère; Bonaparte était moins coupable. »

Elpha lui dit quelques paroles que lui seul put entendre. Il promit de se trouver dans le baptistère de Saint-Marc au jour et à l'heure où Eblo Pulpi le convoquerait au nom de son irascible avola.

Pendant ce temps, et dans l'intérieur de la salle d'inquisition d'État, la scène dramatique, originale et neuve surtout, continuait. Les trois patriciens avaient bon besoin de faire un appel à leur politique pour ne pas laisser éclater au dehors leur confusion. C'était pour eux chose si incroyable, si pénible surtout, que ni les uns ni les autres ne se faisaient à ce revirement de situations qui les plaçait au pouvoir de celui que, dans le quart d'heure auparavant, ils auraient sans hésiter envoyé au supplice.

Angelo Gabrielli surtout, mu d'ailleurs par des sentimens plus intérieurs, par une haine particulière, contemplait, avec une sorte de fureur mêlée de désespoir, cet ennemi à qui il avait fait tant de mal, et qui était sur le point de le lui rendre avec usure. Vénitien, il comprenait l'étendue de la vengeance dans un cœur vénitien.

Il savait en outre que le général en chef des armées françaises redoublerait de courroux contre ses collègues et lui, dès que la nouvelle du meurtre du capitaine Laugier et de ses subordonnés lui serait parvenue. Gabrielli, connaissant le sénat et la lâcheté morale du grand conseil, n'espérait en l'impunité que si le secret sur leur nom eût été gardé; mais ce secret n'existait plus : un étranger le possédait; et celui-là précisément était son rival, l'homme que, depuis huit années, il poursuivait avec rage, dont au fond il ne pouvait espérer que mauvaises façons et méchancetés. Ses deux collègues, sans avoir les mêmes sentimens, comprenaient l'imminence de leur

péril, et maudissaient mille fois la fatale fantaisie de leur président qui, poussé par une pensée secrète, avait amené en formes solennelles une affaire qu'il eût fallu remettre uniquement à un juge subalterne, et conclure par l'insistance directe de Cornato.

Maintenant il n'y avaît plus possibilité de reculer. Paolo, en homme adroit, afin de leur ôter le moyen de se défaire de lui subitement, venait de leur dire que, pour sa sûreté, il faisait garder en cachette les alentours de sa maison; qu'aussitôt qu'on l'avait vu sortir en la compagnie de *messer Grande* et de ses acolytes, on se serait empressé d'accourir en prévenir l'ambassadeur Lallemant; que celui-ci ne tarderait pas à placer les jours de lui, Paul Monazon, sous la responsabilité du doge et de tous les Vénitiens inscrits au livre d'Or.

— « Avant, Messieurs, de poursuivre, dit le même interlocuteur, affectant une indifférence qui n'étaitpasdans son ame, je dois, en vertu de mes instructions, exiger que l'on me conduise devant le sérénissime doge, pour y faire la de-

mande expresse de la remise des trois inquisiteurs que je ferai conduire sous bonne garde au quartier-général du commandant en chef. »

C'eût été à Gabrielli à prendre sur lui la réponse ; mais en ce moment il était si fort agité, que Comer son second, venant à son aide :

— « Excellence, dit-il, ce qui se passe est tellement hors des règles, tellement hors de tout ce qui régit les États, que nul de nous ne peut vous répondre. Il convient d'abord de faire assembler la Seigneurie. Ce n'est pas chose commune que transformer en coupables les premiers magistrats du pays, que vouloir les contraindre à se livrer eux-mêmes. C'est déjà beaucoup, vu la circonstance où nous sommes, que de faire de vous, prisonnier, accusé, convaincu, jugé, condamné, que d'en faire non un prévenu livré au supplice, mais un ministre respectable et le représentant d'une cour étrangère. Est-il possible de faire que tout à la fois vous soyez et ne soyez pas Vénitien. Le reste et ceci doivent être débattus solennel-

lement; nous arriverons peut-être à une solution satisfaisante. Quant à nous, ce sera avec joie que nous ferons le sacrifice de nos jours à notre patrie. Certes, si à ce prix elle redevenait ce qu'elle a été, nul ne balancerait à faire de soi le glorieux holocauste qui assurerait son immortalité. On va vous faire conduire au palais de France, en vous rendant les honneurs provisoires que vous exigerez, vous engageant à ne pas pousser trop vivement et par vengeance une affaire qui ne doit être conduite que par l'amour unique de la patrie. *Messer Grande*, ajouta le même Comer en élevant la voix, vous ferez à son excellence l'ambassadeur extraordinaire de la république française près de notre sérénissime doge, les excuses et les réparations qu'il se croirait en droit d'attendre relativement à l'acte involontaire et illégal que vous aurez commis sur sa personne sacrée.

— « Je l'accepte et en tiens quitte le brave officier, répliqua sur-le-champ Paolo Monazone. J'ai eu depuis ce matin les preuves non

équivoques du bon vouloir de *messer Grande* : je l'en remercie même. Il ne tiendra pas à moi qu'il n'en soit récompensé. Il me serait doux, excellences, de pouvoir ainsi terminer mes rapports avec vous, cela ne se peut pas. Malheureusement les ordres du général en chef sont trop formels, je dois insister : il faut que la seigneurie vous abandonne à sa justice.

— « Nous verrons ce que Venise décidera, repartit Gabrielli avec une augmentation de colère, si du reste Venise existe encore ; car, lorsque la volonté d'un ennemi a pu changer en son sein les choses, au point de faire un ministre respectable du traître qui l'a perdue...

— « Inquisiteur, dit Paolo sans s'échauffer, prenez garde qu'il ne s'agit pas ici des démêlés particuliers du patricien Gabrielli avec l'obscur citadin Monazone, mais que je suis l'ambassadeur d'une puissance victorieuse, et vous un des premiers magistrats de l'État,

à l'heure de son déclin. Ne me contraignez pas à me servir de tout mon avantage. »

Le patricien voulait repartir, et avec aigreur sans doute, ses collègues ne lui en laissèrent pas le loisir. Ils se rapprochèrent de Paolo et lui demandèrent avec une apparente sincérité ce qu'il avait fait du coffre renfermant la sacrée relique.

—« Je ne sais de quoi l'on me parle, dit à son tour le nouvel ambassadeur; ce n'est plus d'ailleurs le lieu de traiter de cette affaire.

—« Si l'on m'eût cru, s'écria Gabrielli dans un élan de rage immodérée, tu ne serais pas sorti de cette salle avant que d'avoir expié le crime; car, tu as beau faire, tu es Vénitien et notre justiciable, le délit ayant été commis dans nos murs.

— « Hé bien, Signor, remontez à votre siége.

— « Je le ferais si l'on me secondait; mais je saurai te retrouver.

— « Cela ne te sera pas difficile, lui fut-il répondu fièrement; car je n'ai pas l'intention

de fuir, et je me propose même de t'épargner bientôt la moitié du chemin.»

Ce dialogue s'aigrissait; peut-être une scène sanglante semblait près de se développer. Paolo n'était pas disposé à céder non plus. Le passé se renouvelait à sa mémoire avec une nouvelle vivacité et eût pu entraîner des conséquences fâcheuses, lorsque les deux autres inquisiteurs se jetèrent de nouveau entre les deux contendans.

— « Au nom de la paix, de la tranquillité du pays qui vous a donné la vie à tous les deux, continuerez-vous ce combat sacrilége, obligerez-vous tous les deux Venise à tomber en victime de votre haine réciproque? »

Cette manière d'allocution fit rougir les deux ennemis. Rendus égaux par les circonstances, celui qu'elles élevaient jouissait délicieusement de son avantage; l'autre, réellement devenu l'inférieur, en éprouvait une émotion de rage qui lui inspirait des pensées délirantes, des pensées de fureur, et un étrange besoin de vengeance. Ses collègues dont il

n'était pas aimé, bien qu'au dehors ils parussent de la meilleure intelligence, tout en ayant l'air de le soutenir, ne négligèrent rien de ce qui pouvait amoindrir son importance. Tous les deux, sans s'être rien dit, savaient prêter à son adversaire un appui que certes ils lui eussent ravi dans un autre temps. Peut-être alors fussent-ils demeurés, non juges du cas politique, mais simplement chargés du soin de punir le délit patent et prouvé qui à présent semblait disparaître et comme s'évanouir en présence d'intérêts bien autrement majeurs.

Gabrielli, demeurant en arrière, vit Comez et Barbarigo se séparer de lui et reconduire le nouveau chargé d'affaires de France hors de la salle et à travers le reste de l'appartement. Comme ils arrivèrent à la galerie qui aboutit à l'escalier des Géans, on vit monter les degrés à une quantité de valets portant les couleurs de la république française à leur chapeau. C'étaient les domestiques du citoyen Lallemant, que cet ambassadeur députait à son collègue.

Ils étaient conduits par le premier secrétaire d'ambassade, qui avait mission de réclamer, s'il était nécessaire, la personne de Paolo Monazone, dans le cas où l'on prétendît ignorer ce qu'elle était devenue.

A ce dernier trait de reconnaissance authentique, les inquisiteurs ne doutèrent plus de ce qui leur paraissait louche encore. Bonaparte avait voulu punir la Seigneurie en la contraignant à traiter avec un de ses fils, son transfuge. Ils se séparèrent donc de Paolo, impatiens d'ailleurs qu'ils étaient d'aller communiquer au doge et à la Seigneurie ce qui se passait. *Messer Grande*, eux retirés, demeura seul avec l'ambassadeur improvisé.

— « En vérité, lui dit-il, Paolo Monazone, lorsque ma demi-sœur, que nul n'a connue jamais à ce titre, s'avisa de se marier à ton père, je ne m'attendais pas à ce qu'un jour viendrait où, au lieu de conduire au supplice mérité mon digne neveu, je serais obligé par le devoir de ma charge à lui rendre les honneurs d'ambassadeur.

— « C'est donc à cette qualité que je dois une reconnaissance que vous avez été peu empressé de faire jusque-là, cher oncle ?

« — Mon neveu, fut-il répondu, lors du mariage de ton père, j'étais brouillé avec ma sœur. Elle périt si tôt après ta naissance, que je ne me ressouvins plus de toi. Ta querelle avec le signor Gabrielli, un des plus en crédit parmi nos excellences, fit que je songeai à toi ; mais tu étais aux fers. Depuis, je ne t'ai revu que hier au matin, lorsque je t'ai arrêté, et tu as dû voir que je ne me suis pas conduit en ennemi.

— « Plutôt en bon, en parfait parent, et je vous en ai de la reconnaissance ; je ne l'oublierai pas.

— « Mon neveu, puisque maintenant nous savons qui nous sommes, comment avez-vous pu abandonner Venise, et vous ranger du parti de ses ennemis?

— « A Dieu ne plaise que cela soit, repartit tout impatienté Paolo ; pensez-vous que, si je me croyais lié avec ceux qui veulent la

détruire, je resterais avec eux? Bonaparte...

— « Il vous trompera toujours.

— « C'est une idée bien enracinée dans le cœur des citadins de Venise, se dit en parlant à lui-même Paolo Monazone; la destinée de cette ville serait-elle donc uniquement attachée à l'existence du pouvoir de ses patriciens. Non, non; je prouverai à ses timides citoyens que la liberté véritable peut grandir au contraire sous l'égide de l'égalité. Oh! qu'il me tarde de convaincre mes compatriotes de cette vérité, et de pouvoir entonner avec eux cet hymne que nous chantons en France, et qui inspire des prodiges aux soldats. »

CHANT FRANÇAIS

CHANTÉ AUX ARMÉES EN 1797.

Le tocsin, du haut de la tour,
Hâte ses tintemens d'alarmes;
Voici les combats de retour:
Aux armes! citoyens, aux armes!
Les rois osent nous menacer,
Trompons leur coupable espérance.
Guerre à qui veut nous abaisser!
Mort aux ennemis de la France!

Saisissons tous le fer, et qu'un cri répété
Proclame la victoire : Aux armes ! Liberté !

De Brest aux remparts de Lyon,
De Lille aux plages de Marseille,
Entendez rugir le lion ;
Le lion français se réveille.
Dans les fers et sous les verrous
On n'enchaîne point son courage ;
Tremblez, tyrans, car son courroux
Frappe à mort quiconque l'outrage.
Saisissons tous le fer; qu'un seul cri répété
Proclame la victoire : Aux armes ! Liberté !

Quoi ! malgré tant de sang versé,
Tant de pleurs et tant de conquêtes,
Devant un despote insensé
Nous irions abaisser nos têtes !
Ah ! que, sublime en son orgueil,
La France, tombant tout entière,
Ne soit plus qu'un vaste cercueil
Rempli d'une froide poussière.
Saisissons tous le fer; qu'un seul cri répété
Proclame la victoire : Aux armes ! Liberté !

Ah ! plutôt, avant que nos fronts
Se courbent sous la tyrannie,
Avant d'endurer les affronts
De ces despotes sans génie,
Que la main des rois triomphans
De nos murs fasse un cimetière;

Que le dernier de nos enfans
Soit écrasé dessous la pierre.
Saisissons tous le fer; qu'un seul cri répété
Proclame la victoire : Aux armes! Liberté!

Citoyens, soldats, aidons-nous,
Servons l'honneur et la patrie;
L'étranger nous veut à genoux,
Que tant d'audace soit flétrie.
Mourir plutôt que de céder,
Telle est la devise du brave;
Le brave aux rois doit commander :
Les rois commandent à l'esclave.
Saisissons tous le fer; qu'un seul cri répété
Proclame la victoire : Aux armes! Liberté!

Jurons, par un digne serment,
A ces preux, morts sous nos murailles,
De ne poser qu'au monument
Le glaive sanglant des batailles.
Bannis, point de paix avec vous :
Nous ne terminerons la guerre
Que quand les rois tomberont tous
Sous un dernier coup de tonnerre.
Saisissons tous le fer; qu'un seul cri répété
Proclame la victoire : Aux armes! Liberté!

— « Miséricorde! s'écria *messer Grande*, qui fit en même temps le signe de se boucher les oreilles; est-ce là une chanson honnête?

elle convient à des cannibales. Quoi! toujours parler de sang, de mort, de funérailles, d'extermination; eh! je préfère notre chant patriotique si cher au Vénitien, parce qu'il nous rapporte à ce qui parle à notre cœur.

— « Faites, mon oncle, comme si je l'avais oublié, répondit Paolo, charmé d'être agréable au bon vieillard. Celui-ci, brûlant d'envie de présenter la contre-partie du chant jacobin qui venait d'attrister son oreille, entonna, d'une voix chevrotante, mais avec le goût exquis d'un *maestro di cappella*, l'hymne suivant :

GRANDE BARCAROLLE

DES GONDOLIERS VÉNITIENS.

Voyez là haut sur la noble colonne,
Et demi-saint, ce fier lion ailé ?
Il tient le livre et le glaive qui tonne ;
Il vint à nous du séjour étoilé.
Quand il rugit, la tempête s'apaise.
Devoirs, travaux, il a tout limité.
Que devant lui le malveillant se taise.
Qui vit heureux a pleine liberté.
Fils de la mer Adriatique,

Le gondolier vénitien
A saint Marc adresse un cantique:
Saint Marc fut toujours son soutien.
Patron des lagunes,
Toi, de nos fortunes
Le bon protecteur,
Viens, quand je t'appelle;
Et moi, plein de zèle,
Servirai, fidèle,
Ton procurateur.

Sur cette mer, sans relâche inconstante,
Dont chaque vent frappe et ride les flots;
Dans ces bas-fonds qui trompent notre attente,
La mort souvent saisit les matelots.
Oh! qu'il fait bon en un péril extrême,
En paradis, d'avoir un défenseur;
Et de pouvoir, par ce saint qui nous aime,
Des vils démons conjurer la noirceur.
Fils de la mer Adriatique,
Le gondolier vénitien
A saint Marc adresse un cantique,
Saint Marc fut toujours son soutien.
Patron des lagunes,
Toi, de nos fortunes
Le bon protecteur,
Viens, quand je t'appelle;
Et moi, plein de zèle,
Servirai, fidèle,
Ton procurateur.

Ah! qu'il est beau de voir le *Bucentaure*

Voguer en paix sur le traître élément ;
Vois, forestier, l'éclat qui le décore,
De tous vaisseaux il est le diamant.
Riant pays, vous, îles fortunées,
Où règne un doge à qui l'on doit amour;
Passons heureux nos rapides années,
Chez nous, la vie a l'éclat d'un beau jour.
Fils de la mer Adriatique,
Le gondolier vénitien
A saint Marc adresse un cantique;
Saint Marc fut toujours mon soutien.
Patron des lagunes,
Toi, de nos fortunes
Le bon protecteur,
Viens, quand je t'appelle;
Et moi, plein de zèle,
Servirai, fidèle,
Ton procurateur.

Oh! que nos nuits sont et chaudes et belles!
De nos palais admirez la splendeur;
Et qu'il est doux de plaire à nos zitelles,
D'en obtenir le prix de tendre ardeur.
Du carnaval, les brillantes folies,
Aux vifs plaisirs donnons tous nos instans.
Le vin est bon, nos femmes sont jolies:
En quel climat passe-t-on mieux le temps ?
Fils de la mer Adriatique,
Le gondolier vénitien
A saint Marc adresse un cantique:
Saint Marc fut toujours mon soutien.

Patron des lagunes,
Toi, de nos fortunes
Le bon protecteur,
Viens, quand je t'appelle;
Et moi, plein de zèle,
Servirai, fidèle,
Ton procurateur.

L'expression que *messer Grande* mettait à ce chant réellement patriotique faiblit malgré lui, lorsqu'il lui fallut parler de la magnificence du Bucentaure, qui si nouvellement venait d'être profané par la foudre; mais, dans le reste de la barcarolle, l'orgueil national se dédommagea. Les seigneurs de la nuit firent chorus involontairement avec lui, et ce fut une suite de tout ce qui se passait d'étrange à Venise, depuis une semaine environ. Enfin, on atteignit la porte du palais de France, situé sur la *Jueca*, (le grand canal) et là on se sépara avec force révérences. Mais l'oncle et le neveu connaissaient trop bien les coutumes de Venise pour se promettre de se revoir désormais [1].

[1] Il y avait défense, sous peine de mort, à tout fonc-

tionnaire vénitien de communiquer avec tout employé au service d'une puissance étrangère. Un noble fut exécuté pour avoir été surpris à traverser la cour d'un ambassadeur ; il n'allait qu'en bonne fortune, et cet ambassadeur n'en savait rien.

XI.

BONAPARTE ET LE DOGE.

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.
Proverbe.

L'USAGE vénitien voulait que, dès son lever, le doge fût environné de la Seigneurie. On donnait ce nom aux six conseillers spécialement attachés à sa personne, aux sages-grands de terre et de mer, et aux membres du conseil des Dix; mais ces derniers avec moins d'assiduité.

La scène extraordinaire qui s'était passée à l'inquisition d'État avait eu lieu long-temps après minuit, et elle se prolongea vers les approches du jour. Il était néanmoins encore nuit close lorsque Paolo avait été ramené solennellement au palais de France, ce qui explique comment il ne reçut pas en route les manifestations de la haine de ses concitoyens qui presque tous voyaient en lui un traître.

Dès qu'il eut quitté le palais ducal, les trois inquisiteurs rentrèrent en séance et se mirent à discuter ce qu'il fallait faire dans un péril aussi proche.

— « Il faut convenir, excellences, que vous m'avez cruellement abandonné, dit Gabrielli, d'un ton de doux reproche. N'eût-il pas mieux valu ne pas écouter les propos de ce misérable transfuge, le faire exécuter, sauf à nous justifier après ?

— « Tu parles, Angelo, répondit Comer, en rival irrité, tu ne vois que la haine. T'imagines-tu que Bonaparte nous fasse périr si on nous livre à lui : il n'en fera rien. Ce serait souiller

sa gloire; mais, s'il eût mis la main sur nous au moment précis où, sans égard pour sa protection expresse, nous eussions, nous autres, envoyé au supplice un ambassadeur français, il est hors de doute qu'il aurait sévi rigoureusement, et nos têtes en eussent pâti. Je sais bien qu tu crains et hais ce drôle; ceci te regarde: nous ne pouvions sacrifier tout Venise à ta vengeance et à ton inimitié.

— « Cependant que ferons-nous, nous? demanda Barbarigo. Il convient de prendre un parti. Cet homme a la mission de réclamer que nous lui soyons livrés. Il nous connaît; on ne peut lui faire prendre le change, et, dès le jour venu, certainement il agira dans ce sens de concert avec le citoyen Lallemant.

— « Je crois, dit Gabrielli, qu'il convient de faire éveiller le doge, de mander la Seigneurie sur-le-champ, le cas est grave. Ce ne peut être assez de nous tous réunis en conseil souverain pour décider cette question gigantesque; elle doit surtout être envisagée prestement. »

Tous les trois, ayant entendu sonner l'heure italienne qui en France répond à celle de cinq du matin, passèrent sans retard dans l'appartement du doge. Ils hésitaient à se faire annoncer dans la crainte de déranger de son sommeil le prince vénérable ; mais le premier huissier qu'ils rencontrèrent dans les antichambres leur fit connaître que sa sérénité, tenue éveillée par l'âge, les infirmités et les chagrins politiques, se levait chaque jour avec l'aurore. — « Il doit être déjà, poursuivit le bon valet, ou dans son cabinet à travailler, ou dans la chapelle ducale à faire ses prières.

— « Heureux l'État, dit Comer, dont le chef est vigilant ; il ne peut que prospérer avec lui. »

Louis Manino était, en effet, non dans l'oratoire, mais dans son cabinet : il achevait de lire le récit de la scène du conseil des Trois, qui lui était venu le premier par le canal du chef des greffiers. Certes, durant la longue carrière, il avait vu force choses plus étonnantes les unes que les autres ; mais nulle ne se présentait à sa mémoire aussi bizarrement.

Il lui tardait d'en recevoir l'explication verbale et directe des acteurs principaux; aussi ne se refusa-t-il pas à les recevoir, lorsqu'ils parurent, et lui firent demander l'honneur d'une prompte admission.

Pendant qu'elle leur était accordée, le doge s'empressa de faire éveiller et prévenir les deux sénateurs qui, en se relevant, couchaient tour à tour au palais ducal. Ainsi le sérénissime prince, ayant toujours des voix sages à consulter, pouvait se tromper rarement. Ceux-ci accoururent, dormant à moitié; mais la solennité de l'événement tarda peu à les rendre à leur pleine intelligence. Les quatre autres conseillers, les juges des divers colléges, les procurateurs de Saint-Marc, les avogadors, tous ceux enfin dont la place avait droit à cette intimité.

Ce fut Barbarigo, en sa qualité d'inquisiteur, qui remplit, dans cette circonstance fatale, les fonctions d'avogador de la Seigneurie. Il rapporta brièvement de quelle manière on était venu annoncer que le larron des restes de

Saint-Marc était trouvé; qu'aussitôt il avait ordonné de procéder à son arrestation. *Messer Grande*, chargé de cette mission importante, s'en était acquitté avec autant de bonheur que de fidélité. On avait, sur des indications précises, découvert, dans le quartier San-Barnabé, un Vénitien autrefois banni à la suite d'une longue détention; que le jeune homme, jeté ainsi aventureusement au milieu de l'Europe, s'était rendu en France et avait vendu sa vengeance aux Jacobins. C'est lui que nous dûmes interroger. Déjà il était convaincu de complicité avec le larron réel des sacrées reliques. Ce crime, joint à tous ses méfaits, avait motivé une sentence de mort, lorsque tout à coup ce personnage effronté, tirant de son sein divers documens, tous officiels, tous authentiques, s'est successivement posé comme citoyen français, comme ambassadeur extraordinaire, ayant mandat impératif de la part du Directoire exécutif de la république française; et, ce qu'il y a de plus dur, c'est qu'il nous a remis une lettre de recommandation

tellement explicite, tellement approfondie, de la part du général Bonaparte, que si on eût passé outre en l'envoyant à la mort, c'eût été attirer, non seulement sur les Trois, mais sur tout le grand conseil, la colère implacable de cet homme si terrible. Nous avons donc cru devoir, laissant tomber l'accusation, le jugement et la condamnation intervenue, ne faire attention qu'à la qualité nouvelle qui d'un Vénitien parjure a fait un jacobin français. »

Le doge et la noble assemblée entendirent avec une inquiétude visible l'étrangeté de cette histoire si incidentée, si étrange. On alla aux avis. Tous reconnurent que les inquisiteurs d'État avaient agi avec une mesure très-convenable. Ce bill d'indemnité ainsi passé à leur profit, Angelo Gabrielli reprit la parole :

— « Sérénissime prince, et vous illustrissime conseil, les choses ont été poussées plus loin encore. Bonaparte, désirant punir vos inquisiteurs d'État de leur zèle à soutenir

Saint-Marc, a donné à son délégué la mission de réclamer de vous tous, et du grand conseil, s'il était nécessaire, la remise des trois inquisiteurs d'État. On aurait pu le tromper sur l'identité de nos personnes. Tout me porte à croire que ce traître de Vénitien ne s'est laissé arrêter et condamner surtout, avant de se faire connaître, qu'afin de surprendre nos visages, lorsque l'usage nous contraignit à nous montrer sans masque devant lui. Il n'a pas manqué de saisir ce moment, et c'est à nous-mêmes qu'il a demandé l'extradition de nous-mêmes. »

Ceci encore parut si neuf, si étrange, que la solennité de la séance dut en souffrir, chacun prenant la parole, tous voulant donner un avis. Un seul aurait dû prévaloir : celui d'une résistance honorable et franche ; un instant on crut qu'elle l'emporterait. Le sénateur Tiepolo demanda qu'au lieu de toujours s'humilier devant un ennemi que les concessions rendaient plus arrogant, on procédât de nouveau et jusqu'à nouvel ordre à la prompte et ferme arrestation d'un traître, voleur, sacri-

14.

lége, et cela sans s'arrêter aux qualités qu'il pouvait prendre.

Plusieurs conseillers opinèrent comme lui ; mais la majorité peureuse n'osa, et, reculant, demanda que les divers griefs fussent arrêtés et envoyés au général Bonaparte pour qu'on y fît droit ; qu'on éviterait, en attendant, de correspondre avec le nouvel envoyé ; bien que le citoyen Lallemant, depuis le jour du meurtre du capitaine Laugier, eût entièrement suspendu tout commerce avec la sérénissime république.

Mais comme la séance continuait encore, voilà que l'on annonça le retour de Pesaro, chargé par la Seigneurie d'aller tenter de la justifier du dernier méfait. On ne l'attendait pas encore : on avait hâte de le voir, de l'entendre ; on l'introduisit soudainement.

La pâleur de son visage, l'affaissement de sa voix, le feu éteint de ses yeux, durent préparer ses collègues à de fâcheuses nouvelles.

— « Que nous apportez-vous, excellence, lui

dit le doge Manino, que nous apportez-vous qui puisse balancer nos inquiétudes?

—« La mort, la ruine de la république, la fin de sa puissance, le néant pour les patriciens.

—« Que saint Marc ne vous entende point! s'écria le doge consterné déjà. Que vous a donc dit Bonaparte?

— « Rien.

— « Quoi! vous revenez sans l'avoir vu?

— « Il a refusé de me voir: en voici la preuve. »

Pesaro dit et présente à Louis Manino, non moins abattu que lui, une lettre du général en chef ainsi conçue:

« Je n'ai lu qu'avec indignation, Messieurs,
« la lettre que vous m'avez écrite relativement
« à l'assassinat de Laugier. Vous avez aggravé
« l'atrocité de cet attentat sans exemple dans
« les annales des nations modernes par le
« tissu de mensonges que le gouvernement
« a fabriqués pour se justifier.

« Je ne puis, Messieurs, vous recevoir, vous « et votre sénat, dégoûtans du sang fran« çais. Lorsque vous aurez fait remettre en « mes mains l'amiral qui a donné l'ordre de « faire feu, le commandant de la tour et les in« quisiteurs qui dirigent la police à Venise, « j'écouterai votre justification. Vous voudrez « bien évacuer dans le plus bref délai possible « le continent de l'Italie.

« *Signé,* BONAPARTE. »

La lecture de cette missive foudroyante anéantit le conseil. Nul ne voulut se charger de rassurer les esprits. Pesaro continua :

—« A peine avions-nous reçu cette fatale réponse que des soldats nous ont environnés, et, en nous chargeant d'imprécations, nous ont ramenés jusqu'aux lagunes. Là, on nous a remis une note diplomatique pour la transmettre au doge... Sérénissime, j'ignore ce qu'elle renferme; que sa forme malveillante ne retombe pas sur moi! »

Il dit et remet la pièce susdite à Louis Ma-

nino qui, la prenant d'une main tremblante, en rompt le cachet, puis la donnant au chancelier, lui ordonne d'en faire la lecture, sans s'arrêter aux expressions qui, sans doute, la rendent hostile. L'officier supérieur de la république obéit, et le conseil entend le haut guerrier tonner.

« Sérénissime prince.

« Depuis quand les Vénitiens sont-ils deve-
« nus des meurtriers? Quoi! l'on assassine des
« Français en terre-ferme, sur les lagunes,
« leur sang coule, et vous vous flattez de me
« faire agréer des excuses, des mensonges!....
« Je veux la vengeance terrible, prompte,
« complète. Je veux que tombe cette associa-
« tion liberticide d'une poignée de nobles
« égorgeurs qui pèsent si coupablement sur
« trois millions d'esclaves. A bas le lion de
« Saint-Marc, puisqu'il n'a pas su défendre
« son indépendance!

« Qu'on ne me renvoie plus d'ambassa-

« deurs, ce serait les envoyer à la mort; je les
« ferai tous fusiller par représailles. Depuis
« que mon armée est entrée en Allemagne, on
« a immolé sur votre territoire plus de quatre
« cents des *miens*. Les Français qui sont à
« Venise sont insultés, outragés, frappés. J'en
« exige vengeance. J'ai refusé de recevoir vos
« envoyés; ils étaient couverts du sang de
« Laugier. Je n'en recevrai, qu'au préalable
« vous ne m'ayez remis, pieds et poings liés,
« tous les auteurs de ce grand crime, l'amiral,
« les inquisiteurs. Je sais bien qu'on cherche
« à détourner mon indignation sur des misé-
« rables; je ne prendrai point le change, en-
« tendez-vous.

« Les ambassadeurs de la république fran-
« çaise ont ordre de quitter Venise sur-le-
« champ, et auparavant ils feront afficher,
« partout où besoin sera, la proclamation ci-
« jointe. Méditez-la, prince sérénissime..... Je
« vous le répète, le dernier jour de Venise
« tardera peu à luire. Je ne veux plus de doge,
« de sénat, de conseil des Dix, de conseil des

« Trois, de grand conseil; mais la liberté com-
« plète et sans subterfuge. Que le corno soit
« déchiré, le Bucentaure brûlé, le lion orgueil-
« leux abattu, et que sur-le-champ on descende
« les quatre chevaux de bronze qui décorent
« votre basilique, pour être expédiés à Paris,
« en témoignage de ma victoire et de votre
« soumission.

« NAPOLÉON BONAPARTE,

« Général en chef. »

A mesure que ces paroles menaçantes étaient entendues, un frémissement, mélange de colère, d'indignation, de désespoir, éclatait de toutes parts. Plusieurs fois le lecteur s'interrompit malgré l'injonction du sérénissime prince, tant il avait honte de proclamer ainsi la honte solennelle de la patrie: mais, quand la dernière phrase eut été entendue, lorsque les conditions matérielles de l'asservissement de Venise eurent été formulées, alors on poussa un cri universel de rage; on se sentit animé de ce feu d'héroïsme éteint depuis tant de

temps. Cependant le chancelier, poursuivant, lut la proclamation foudroyante qui suivait ; elle devint comme le dernier coup de massue qui anéantit cet illustre corps.

Bonaparte, *général en chef de l'armée d'Italie, quartier-général de Palma, ce* 2 *mai* 1797.

« Pendant que l'armée française est enga-
« gée dans les gorges de la Styrie, et laisse loin
« derrière elle les principaux établissemens
« où il ne reste qu'un petit nombre de batail-
« lons, voici le rôle que tient le gouverne-
« ment de Venise.

« Il profite de la semaine sainte pour ar-
« mer quarante mille paysans, y joint dix régi-
« mens d'Esclavons, les organise en différens
« corps d'armée, les pose sur différens points,
« pour intercepter toute communication avec
« notre armée et ses derrières.

« 2° Des commissaires extraordinaires, des
« fusils, des munitions de toute espèce, un
« grand nombre de canons sortent de Venise

« même, pour achever l'organisation des dif-
« férens corps d'armée.

« 3° On fait arrêter en terre-ferme tous ceux « qui nous ont accueillis, on comble de bien-« faits, de toute la confiance du gouverne-« ment ceux en qui on connaît une haine fu-« ribonde contre le nom français, et spéciale-« ment les quatorze conspirateurs de Véronne, « que le provéditeur Priali avait fait arrêter, « il y a trois mois, comme ayant médité l'é-« gorgement des Français.

« 4° Sur les places, dans les cafés et autres « lieux publics de Venise, on insulte et on ac-« cable de mauvais traitemens tous les Fran-« cais, les appelant des noms injurieux de « jacobins, de régicides, d'athées. Les Français « doivent sortir de Venise, et il leur est dé-« fendu d'y entrer.

« 5° On ordonne au peuple de Padoue, de « Vicence, de Véronne, de courir aux armes, de « seconder les différens corps d'armée, et de « commencer les nouvelles vêpres siciliennes. « Il appartenait au lion de Saint-Marc, disent

« les Vénitiens, de vérifier ce proverbe : l'*Ita-*
« *lie est le tombeau des Français.*

« 6° Les prêtres en chaire prêchent la croi-
« sade, et les prêtres dans l'État de Venise ne
« disent jamais que ce que veut le gouverne-
« ment. Des pamphlets, des proclamations per-
« fides, des lettres anonymes dans les diffé-
« rentes villes, commencent à faire fermenter
« toutes les têtes, et, dans un État où la liberté
« de la presse est interdite, sous un gouver-
« nement aussi craint que secrètement abhorré,
« les imprimeurs n'impriment, les auteurs ne
« composent que ce que veut le sénat.

« 7° Tout sourit d'abord aux projets per-
« fides du gouvernement. Le sang français
« coule de toutes parts; sur toutes les routes
« on intercepte nos envois, nos courriers, et
« tout ce qui tient à l'armée....

« En conséquence, et vu les griefs ci-dessus
« énoncés, et autorisé par le titre 12, article
« 328 des constitutions de la république
« française, une et indivisible, et vu l'urgence
« des circonstances;

« Le général en chef requiert le ministre de « France près la république de Venise de sortir sans délai de ladite ville, ordonne aux « différens agens de ladite république de Venise dans la Lombardie et dans la terre-ferme vénitienne, de l'évacuer sous vingt-quatre heures.

« Ordonnons aux différens généraux de « traiter en ennemis les troupes de la république de Venise, de faire abattre dans toutes les villes de la terre-ferme le lion de « Saint-Marc. Chacun recevra à l'ordre du « jour de demain une instruction particulière pour les opérations de la guerre extérieure... »

C'était une déclaration de guerre complète. Tous le reconnurent dans le sénat, et un saisissement inexprimable s'empara de la vénérable assemblée.

— « Illustres patriciens, dit le doge en levant au ciel ses yeux baignés de larmes, jamais Venise ne se trouva dans un péril sem-

blable. Au moins, lors de la ligue française de Cambrai, pouvions-nous espérer dans la jalousie réciproque de nos ennemis[1], et ce fut en effet ce qui nous sauva. Ici nous avons à lutter contre l'esprit révolutionnaire qui gagne l'Italie, contre la rivalité et la haine perpétuée de nos possessions de terre-ferme sans compter que la valeur féroce du militaire français ne nous laissera pas respirer. Que faire, mes chers confrères? comment nous retirer de ce gouffre où nous sommes volontairement tombés? »

L'avant-dernier mot prononcé par le sérénissime doge fit voir à nu la plaie réelle de la république; on poussa des plaintes, on récrimina, la colère produisit des scènes désagréables qu'eut grand'peine à adoucir la prudence de quelques sages esprits. Certains, en cette

[1] En 1508, le pape Jules II, l'empereur Maximilien, le roi de France Louis XII, le roi de Naples Ferdinand-le-Catholique, et plusieurs autres États, se liguèrent contre Venise. Elle perdit toutes ses provinces de terre-ferme; mais s'étant accommodée avec le pape, elle dissipa l'orage, et dut son salut à la jalousie réciproque de ses ennemis.

triste conjoncture, proposèrent d'assembler le grand conseil. On hésita, on s'y opposa, on y revint enfin. Il passa à une forte majorité que, vers le soir du même jour, le grand conseil serait réuni afin de s'entourer de toutes les lumières de la république.

En même temps, on convint en outre que trois sénateurs auraient la mission secrète de voir Paolo Monazone, s'il n'était pas encore parti, afin de tenter de le ramener à sa patrie par toutes sortes de moyens. On espérait beaucoup de son crédit auprès du général Bonaparte.

Croirait-on que, parmi ces délégués, Angelo Gabrielli sollicita son admission. Il l'obtint; car son influence était grande parmi ses confrères. Il parut satisfait de la mince et petite victoire qu'il remportait; et chacun, sortant, se hâta d'aller se préparer soit à paraître au grand conseil, soit à se concerter avant que de prendre la route, non du palais de France, mais de la maison tierce où l'on espérait amener le petit fils de la donna Gargagna.

Tandis que ces choses se traitaient ainsi dans le palais ducal, un bruit sourd se répandait en deçà des lagunes, que les Français, ayant déclaré la guerre à la république, marchaient pour attaquer Venise; que déjà ils livraient aux flammes les villes du littoral. Cette rumeur, propagée principalement par la faction anglaise, répandit la consternation, en troublant les plaisirs du carnaval qui se prolongeait encore.

Les émigrés épouvantés se hâtèrent de partir. On les voyait courant au port, et en tous les lieux possibles, fréter les embarcations qui les transporteraient à Prieste. L'abbé Moutet ne fut pas le dernier à conseiller au comte d'Entraigue, qu'il rencontra, de prendre ce parti.

— « Assurément je n'en ferai rien, lui fut-il répondu, je ne suis plus citoyen français, je suis Russe naturalisé, sujet de l'empereur Paul: il est assez puissant pour me protéger. »

On vit, vers les dix heures du matin, l'ambassadeur de S. M. l'empereur d'Allemagne

traverser en grande solennité la Giudecha, et se rendre au palais de Saint-Marc. Dès qu'il eut mis pied à terre, sur la Piazzetta, une foule nombreuse et avide de nouvelles l'environna et le suivit jusque dans la belle cour dogale, jusqu'au bas de l'escalier des Géans. Là, on trouva des sbires qui firent refluer les curieux au delà des deux magnifiques puits garnis d'admirables bronzes sculptés, ouvrage du quinzième ou seizième siècle.

L'ambassadeur de la cour de Vienne venait, au nom de son maître, offrir un traité d'alliance. C'eût été peut-être une dernière planche de salut dans cette crise funeste, et Manino aurait bien mérité de la patrie en y accédant; mais, redoutant par cet acte hardi d'augmenter la colère du général en chef, il répondit piteusement que jamais il ne consentirait à se brouiller avec une des puissances belligérantes.

— « Sérénissime prince, répondit l'ambassadeur, les temps souvent ordonnent ce qu'on ne fait qu'à contre-cœur. Un temps viendra où, pour n'avoir pas voulu vous faire un ami, vous

vous trouverez en présence de deux ennemis. »

La raison parlait par la bouche de l'ambassadeur : c'était là le cas d'en convenir ; mais Dieu avait frappé d'aveuglement le prince et le sénat de cette malheureuse ville.

L'ambassadeur se retira. La même foule l'attendait, et, à sa vue : —« Excellenza, lui criat-on, quoi de nouveau ?

— « Que je me suis montré à des aveugles, et que j'ai parlé à des sourds. »

Ce propos significatif irrita ceux qui l'entendirent. Il germa dans leur cœur. Ces hommes simples avaient plus de perspicacité que leur maître ; aussi s'empressèrent-ils de courir aux armes, et, comme le grand conseil s'assemblait au palais, la révolte naissait sur la place Saint-Marc.

XII.

LA SALLE DU GRAND CONSEIL.

Là Cicéron tonnait; là Néron, souverain,
Courbait les nations sous un sceptre d'airain.

Poème inédit.

Qu'on m'explique l'attrait qui nous porte à contempler les murailles insensibles qui furent les théâtres de grands événemens. Pourquoi font-elles pleurer? Pourquoi élèvent-elles, attendrissent-elles l'ame? Je l'ignore : le fait est pourtant.

Voyage d'Italie en 1813.

La salle par excellence, celle que, depuis des siècles, on s'était accoutumé dans Venise à regarder comme le siége du gouvernement, a survécu à celui-ci; elle reste avec sa magnificence accoutumée dont je vais tâ-

cher de donner une idée. C'était celle du grand conseil, connue sous le nom *Sala del grand'consiglio* (salle du grand conseil); elle fait partie du palais dogal; sa longueur est de cent soixante pieds, sa largeur de soixante-dix-neuf, sur une hauteur de quarante environ. C'est un majestueux ensemble où les arts se sont réunis sans épuiser leurs merveilles.

Le front des murailles est chargé de boiseries sculptées et soigneusement dorées. Le temps, en lui ôtant une portion de son éclat, lui a laissé le prix que mérite un ciseau élégant et fécond. Ce sont de riches arabesques allégoriques, des guirlandes, des feuillages, des fruits rendus avec une vérité qui charme. Comme le corps souverain se réunissait là, on avait voulu rappeler à chacun de ses membres l'histoire de la république, et on l'y avait représentée en une multitude de tableaux.

Dans le premier tableau à main droite, du côté du trône, on aperçoit le pape Alexan-

dre III, déguisé en jardinier, fuyant l'empereur Barbe-Rousse et reconnu dans le couvent de la *Carita* par le doge Sébastien Zani; la Seigneurie accompagne : la surprise et le respect de ceux-ci contrastent avec la noble tranquillité de celui-là. Le second offre la conférence entre le pape et le doge; ils décident l'envoi d'ambassadeurs à l'empereur, pour lui proposer la paix. *Carletto* et *Gabriel Cagliari*, sont les auteurs de ces deux belles toiles ou *quadri* (cadres), comme on dit en Italie, où l'on se sert du contenant pour exprimer le contenu.

Sous la première fenêtre, et dû au pinceau de *Léandre Russano*, le pape Alexandre III donne le cierge de cire blanche au doge et à la Seigneurie, ce qui est un attribut royal.

Le fougueux *Tintoret*, à la suite, a fait voir les ambassadeurs du pape et du doge en face du terrible Barbe-Rousse qui les écoute et médite sa réponse.

Le doge, armé en guerre, va s'embarquer

à la Piazzetta; Alexandre III lui remet l'épée du commandement, le gage de la victoire. C'est un *François Bassan*, où des ombres et des lumières savamment combinées produisent un bon effet; il en est de même du sixième tableau, œuvre de *Paolo Fiamingo* : le doge monte sur les galères, la flotte part, tout lui annonce le succès. La composition en est large et noble.

Le septième *quadro* représente la célèbre bataille navale remportée en 1176 à Pirano, vers Capo-d'Istria. Le troisième fils de l'empereur, le prince Othon, fait prisonnier, fut amené devant le doge Zani; c'est ce moment triomphal que *Dominique Tintoret* a choisi.

Sur la porte de la salle particulière, où l'on va au scrutin, le peintre *Andreo Vicentino*[1] a peint le doge présentant au pape

[1] Né à Venise en 1539, mort en 1614, élève, dit-on, du vieux Palmer. Parmi ses tableaux on voit le sacre de Salomon à Florence. C'est un bon peintre du second ordre, grand plagiaire. Son fils, Narco, fut moins habile que lui.

son auguste captif; Alexandre III, en signe de reconnaissance et de suprématie perpétuelle sur l'Adriatique, donne au sérénissime prince la bague avec laquelle la mer fut épousée. Depuis, on a prétendu qu'un fil de soie attachait l'anneau que le doge lançait dans la mer, et qu'au moment du retour, un homme leste retirait de l'eau le fil de soie et la bague jetée, afin que, tous les ans, elle servît; et l'on m'a conté, pour dernier présage de la ruine de Venise, qu'à la dernière fête des épousailles, un accident ayant fait rompre la corde ténue, la bague du pape avait disparu sans retour.

Le souverain pontife délivrant le prince Othon, afin qu'il aille négocier la paix auprès de son père. On vante avec raison l'ordonnance et la couleur de ce tableau, œuvre remarquable de *Palma Vecchio* [1].

Frédéric Juccharo [2] a eu à représenter une

[1] Né, en 1542, à San Angelo de Vado, mort à Venise en 1609.

Voyez TOLLARI, *nella giunsta alle note*, BELLORI, *nella vita del Carravagio*.

[2] Mort âgé, en 1628.

scène bien majeure, celle où l'empereur Frédéric couche volontairement sous le péristyle de la Basilique de Saint-Marc, souffre qu'Alexandre III lui presse la gorge du pied en disant : *Super aspidem et basiliscum ambulabis* (vous foulerez aux pieds l'aspic et le basilic). Le fier empereur, par trop humilié, se met à dire : *Non tibi*, *sed Petro* (non à toi, mais à Pierre); à quoi le pontife répondit arrogamment : *Et mihi et Petro* (à moi et à Pierre).

Au dessus de la porte de la *Quarentia civila nova* (Quarantie civile neuve), le pape, l'empereur, le doge, arrivent dans Ancône; les magistrats présentent à Alexandre III et à Frédéric Ier une ombelle ou ombrelle, espèce de dais ambulant en forme de parasol tout de plumes. S. S. qui n'a pas encore oublié les services signalés que Zani lui a rendus, lui transmet son ombelle qui, depuis, était portée solennellement aux cérémonies d'éclat à Venise, comme autre marque du pouvoir royal. Ce trait d'histoire a été confié à Gérolumo Gamburrali.

Vers le fond de la salle, au coin, du côté de la Piazzetta, le même souverain pontife, étant avec le même doge, dans l'insigne église et cathédrale, paroisse universelle de Saint-Jean-de-Latran [1] à Rome, fait présent des étendards blancs, bleus, rouges et violets, des trompettes d'or et du fauteuil d'or qui achèvent de placer le prince de Venise au rang des têtes couronnées. *Julio del Mora* peignit ce tableau [2].

Jacques de Chère de Lorraine [3], en retournant par le côté gauche, rappelle dans un tableau très-remarquable l'illustre et aveugle doge Dandolo, jurant, avec les latins croisés, la double prise de Zara et de Constantinople.

[1] Saint-Pierre de Rome n'est, malgré sa magnificence, que la chapelle royale du Vatican. Saint-Jean-de-Latran est la cathédrale de Rome; c'est d'elle dont le pape prend possession à son avénement, comme étant le siége de son couché.

[2] Ce peintre habile, frère et oncle de peintres, vivait au XVIe siècle. C'est tout ce qu'on sait de lui.

[3] Travailla à Venise vers 1400.
Voyez GANETTI GUIDA. C'était un très-habile peintre.

Plus loin, Zara est assiégée par terre et par mer ; cette double scène n'a rien perdu sous le pinceau habile de *Andreo Vicentino*[1].

Dominique Tintoret[2], s'inspirant du génie sublime de son père, a offert, au dessus de la fenêtre de ce côté, le spectacle flatteur pour les Vénitiens de la conquête de Zara, dont le peuple ; précédé de la croix, vient remettre les clés au doge Dandolo. Ce cadre est sans contredit un des plus beaux parmi les suavissimes œuvres de tant de grands maîtres.

Alexis, fils de l'empereur Isaac Comnène, échappé des mains de son oncle, l'autre Alexis, qui, usurpateur, avait emprisonné son frère et souverain, vient demander au doge de le secourir. *Andreo Vicentino* en est l'auteur.

La confusion du cadre voisin était presque inévitable. Comment exprimer aisément le

[1] Voir la note 1 de la page 230.

[2] Jacques Robasti, dit Tintoret, né à Venise, en 1512, mort en 1592. Grand peintre inégal ; aussi lui donnait-on trois pinceaux : un d'or, un d'argent, et n de fer.

travail échu au *Palma*, l'assaut et la prise de Constantinople par les croisés et les Vénitiens, l'an 1204?

Une seconde prise de la même ville, qui eut lieu à cause de la mort du jeune Alexis l'Ange, tué, par l'ordre d'Alexis Ducas, en 1204 aussi, appartient à *Dominique Tintoret*.

François Bassan avait eu à peindre, dans l'angle de la première fenêtre, du côté de la Piazzetta, le couronnement de l'empereur Baudouin, sur la place principale de Constantinople. Des accidens ayant perdu ce tableau, il a été heureusement refait par l'Aliense [1].

La victoire du doge André Contarino sur les Génois en....., et peinte par......., est entre les deux fenêtres de la façade opposée au tribunal.

L'œil est comme malgré lui attiré, dès que l'on entre dans cette salle, par l'immensissime

[1] Vullidachi, dit l'Aliense (Antonio), né à Milan, en 1556, mort en 1629.

tableau de Zampo Tintoreto, représentant le paradis, et dont nous possédons à Paris une esquisse dans notre musée. Il y a là un développement de soixante-quatorze pieds de large sur trente de hauteur de peinture; c'est un ouvrage démesuré, confus, incertain, où plus de trois cents figures s'embrouillent, s'enchevêtrent mal à propos.

Tintoreto avait au delà de quatre-vingts ans lorsqu'il y travaillait encore; on y rencontre fréquemment des traces de son pinceau d'or, mais celui d'argent et surtout de fer y domine. C'est dommage; cependant on peut y admirer de sublimes effets.

Tout autour et au dessus des cadres que je viens de décrire, sont rangés les portraits des doges; chacun de ces princes s'y fait voir dans l'âge et le costume qu'il a préférés; une seule toile est vide et noire : un crêpe la recouvrait; en le soulevant on lisait : *Loco Marino Faliero decapitati* (à la place du portrait de Marino Faliero décapité) en 1348; c'était

le troisième doge de cette grande famille [1]. On remarquait, en 1797, que le portrait de Luigi Manino clôturerait le tour de la salle, et qu'il faudrait ouvrir un second rang à la prochaine élection d'un sérénissime prince; cela n'a pas eu lieu : Manino a fermé la liste des doges de Venise.

Les ornemens du plafond de la salle du grand conseil sont tout de sculpture fort saillante et dorée; dans les intervalles qu'elle laisse, on a placé trois rangs de tableaux, tous encore les rapporteurs de la gloire vénitienne. En commençant par la première série vers la Piazzetta, on voit le célèbre Scanderberg, prince et roi d'Épire, défendant la ville de Suctari, en Albanie, contre Mahomet II; il est secondé par Antoine Loridano, Vénitien, gouverneur de la cité. Cette toile admirable est de *Paul Véronèse*. Il a su personnifier

[1] Depuis lors, elle ne rentra plus au dogat. Les poètes, les romanciers, ont choisi Faliero pour leur héros. J'ai fait comme eux, j'ai composé un roman dont il est le héros, et qui a pour titre : *le Prince de Venise*.

Scutari, et en a fait une nymphe réellement céleste.

Damiano Moro, mettant en déroute le duc de Ferrare, et brûlant les tours qu'il avait élevées pour sa défense. *François Bassan* s'est élevé dans ce cadre à la hauteur des premiers maîtres ; aussi ne perd-il rien du voisinage d'une autre déroute de ce même duc, décidée par la bravoure de Vittorio Soranzo, représentée par *Tintoreto*, qui a peint aussi à côté la victoire de Jacopo Marcello sur les Aragonais. Plus loin, les Allemands sont battus par le concours de l'Aviano et de Georges Cornaro. C'est *François Bassan* qui l'a créé. Il y a, tout auprès, la prise de Padoue, par les provéditeurs Androe Gritti et Francesco Diédo, à l'aide d'une surprise de chars remplis de foin et de paille. *Palma Vecchio* l'a peinte brillamment.

On voit au rang second, en commençant par la porte proche du tronc : 1° La prise de Smyrne, dirigée par Piétro Moncenigo, et peinte par *Paul Véronèse*. 2° Victoire rempor-

tée par les Vénitiens sur Morio Visconti, par *Francesco Bassan.* 3° La victoire navale sur le lac de Garda d'Étienne Contarini : *Tintoreto.* 4° La défense de Dresde, par Francesco Barbaro : *Tintoreto.* 5° La victoire remportée par Victor Barbaro et Francesco Carmagnola, sur le duc de Milan : *François Bassan.* 6e François Rembo prenant Cremone : *Palma Vecchio.*

Dans la série du milieu, trois tableaux attachent tous les regards ; ils le méritent par la grandeur, la magnificence de leur composition, la beauté du coloris et la grace du faire. Celui du milieu appartient au *Tintoret.* La déesse de la mer Adriatique y paraît entre Cybèle, couronnée de roses, suivie d'allégories relatives à la Terre, et Thétis, au front ceint de plantes marines et de coquillages ; un nombre de divinités des eaux sont auprès de celle-ci ; et cette triple alliance annonce que le pouvoir de la jeune déesse soumet les rivages et les flots. Sur la terre paraît le doge Nicolas du Ponte, le sénat est avec lui ; un lion ailé descend du ciel pour lui apporter une cou-

ronne de laurier; autour de lui, les magistrats des villes soumises présentent leurs clés à la seigneurie. C'est une vaste machine dont les détails, surtout les airs de tête, valent mieux que l'ensemble.

A un bout, et due au pinceau de *Palma*, on contemple Venise élevée sur un trône et richement parée; un dais somptueux flotte au dessus d'elle. La Victoire ailée couronne la jeune reine, elle pose ses pieds sur une proue de navire environnée de trophées, de captifs, de symboles de villes soumises, conquises. Il y a là un grandiose, un fracas de couleur qui étonnent. C'est un morceau sublime, il ne lui manque que de la grace et de la légèreté.

Enfin, et au dessus de toute expression, on arrive à ce célèbre ovale peint par *Paul Véronèse*, et connu de tous les artistes, de tous les gens de goût, sous le nom de *triomphe de Venise*.

C'est une femme de riche taille, belle à la manière des Vénitiennes, parée avec magnificence, avec un goût exquis. Elle est assise sur

des ruines; la Gloire, la Couronne, l'Honneur, la Paix, l'Abondance, les Graces, l'accompagnent en noble cortége. La Renommée, sa trompette à la main, la devance et l'annonce. Au dessous, dans le centre du tableau, est un vaste balcon de la plus haute ordonnance, où sont assemblés un doge, des cardinaux, des cocques, des dames, des patriciens. Les citadins admirent entr'eux ce spectacle sans pareil. Plus bas, des guerriers à cheval, des prisonniers, semblent aussi s'occuper du même objet. Enfin, des trophées, des ornemens riches, complètent cette composition étonnante. La partie supérieure est la majesté elle-même dans tout son éclat, avec les graces qui en tempèrent la force et en font soutenir la vue. La partie du milieu représente l'assemblée la plus noble, par le caractère que l'on a donné aux figures qui la composent et qui sont intéressantes par la manière dont elles sont peintes. La portion inférieure, plus lourde que les autres par les masses et les objets dont elle est formée, contraste parfaitement avec

les autres. J'ai toujours conservé de cet admirable tableau l'idée que l'on se fait de la perfection. Que dire maintenant des expressions de la couleur si chaude, si vraie, si brillante ? Oh! comme le plus beau Rubens est froid auprès de cette œuvre où éclate toute la puissance énergique du coloris italien. Chaque fois qu'un peintre de cette heureuse contrée a voulu dominer dans un genre, quel qu'il soit, il y a surpassé les plus habiles des autres nations.

Telles sont les décorations principales de cette salle, ornée, encore à cette époque, de colonnes, de vases, de marbres de prix, de pierres fines. Au fond, et sous le tableau du paradis du *Tintoretto*, sur une estrade élevée de cinq marches, était le trône du doge, accosté des deux côtés par des bancs sur lesquels se plaçaient les six éternels conseillers du doge, les chefs de la quarantie criminelle, les sages-grands, le chancelier de la république, et quelques autres principaux magistrats, les procurateurs de Saint-Marc entr'autres. Auprès des

portes étaient les avogadors et les trois *capi-dicins;* les auditeurs anciens et nouveaux sur les côtés, et, en avant, les deux censeurs.

Les bancs des patriciens, faits en forme de stalles d'église, partaient dans toute la longueur de la salle, depuis proche du trône ducal jusqu'au parquet de la grande porte. Il y en avait plusieurs rangs qui alternativement se regardaient ou se tournaient le dos. Les patriciens, souvent au nombre de mille et au delà, devaient se pencher d'un côté pour voir le doge. Dans les intervalles, les enfans de chœur de Saint-Marc, tenant des boîtes à deux trous, allaient recueillir les suffrages exprimés au moyen de boulettes d'ivoire, d'ébène ou dorées. Aussi ce travail a-t-il pris le nom de ballottage.

Depuis bien long-temps, et peut-être jamais, le grand conseil de Venise n'avait eu à délibérer sur un point aussi important. Il allait décider de l'existence de la patrie. Tous les nobles âgés de vingt-cinq ans avaient droit d'apporter leurs voix. Ce jour-là, on y vit venir une

foule inusitée. Là parurent, pâles et malheureux, les Barnabotes qui, prévoyant la chute du patriciat, se voyant réduits à une misère complète, la rage au cœur, la paix à la bouche, tâchaient de cacher tout ensemble leur désespoir et leurs haillons. Les riches, les ambitieux, ceux dont la carrière eût été brillante, déploraient de la voir se fermer avant le temps. Quoi! de vils plébéïens, si méprisés, si enfoncés dans la boue, grandiraient et marcheraient leurs égaux. D'autres, véritablement amis de la patrie, déploraient que, par une succession de fautes sans secondes, on l'eût conduite à son entière destruction. La masse enfin, abattue, énervée, sans énergie, ne craignait que deux choses, la nécessité de la guerre et l'argent qu'il faudrait donner.

XIII.

UNE SÉANCE DU GRAND CONSEIL.

Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

RACINE, *Athalie*, acte V.

Le grand conseil n'était point au complet. Près de la moitié des membres qui avaient pu le former avaient ou pris le parti de se tenir à l'écart, ou étaient retenus hors de Venise, tant sur la terre-ferme que dans les îles et sur le littoral de l'Adriatique. Cinq ou six cents pa-

triciens le composèrent dans cette séance qui devait toucher de si près à la chute d'un noble État. Ils arrivèrent inquiets, troublés, indécis, ne sachant ce qu'ils devaient faire, frondant les mesures prises, et croyant se venger de griefs oubliés jusqu'à ce moment en affectant de se plaindre de ceux qu'ils flattaient la veille encore.

Le doge vint environné de sa pompe ordinaire; on l'aurait cru au jour le plus brillant de sa puissance, à cette époque où il comptait parmi les princes de l'Europe. C'étaient les mêmes drapeaux, les mêmes trompettes, ombrelle, cierge, chaise curule, les pages, les écuyers, les gentilshommes; mais, en arrière, il n'y avait rien de plus. La Seigneurie suivait; mais découragée et ne conseillant rien.

Les Dix, qui naguère faisaient trembler leurs collègues, les Trois, encore plus redoutables, s'étonnaient de leur solitude et de leur nullité. Déjà, suivant la vieille coutume, quelques patriciens étaient montés sur la tour de Saint-Marc pour surveiller la ville pendant la tenue

du grand conseil. Naguère encore ils remplissaient cette fonction avec solennité ; maintenant ils se trouvaient ridicules, et, bien qu'ils vissent et entendissent la sédition gronder dans Venise et la remplir, ils ne daignèrent pas en prévenir le grand conseil. Il n'y avait plus de gouvernement, plus de patriciat, plus de citadinance. La sédition même n'aurait plus de but.

Les divers fonctionnaires placés, et les portes du grand conseil soigneusement fermées, le doge, d'une voix lente et sourde, se mit à dire :

— « Magnifiques, illustres et vénérables seigneurs, nous touchons à une époque funeste. La volonté de la sérénissime république a été de se maintenir en paix perpétuelle avec toutes les puissances de l'Europe. Elle n'a pu y parvenir. On a pris acte de sa faiblesse pour l'insulter ; on la brave, on la menace, on fait même plus. Le général en chef de l'armée française en Italie nous ordonne impérieusement de changer notre belle, notre chère, notre antique con-

stitution, ne voulant pas adopter pour excuses légitimes ce que nous lui avons fait savoir relativement à la fâcheuse affaire du capitaine Laugier. Il exige la remise en ses mains des trois inquisiteurs d'État, de l'amiraglio, du capitaine, du castello et des autres autorités supérieures qui ont eu le malheur d'agir dans cette affaire. Je lui ai envoyé le provéditeur Pesaro; il n'a pas voulu le recevoir. J'ai cru dans de telles circonstances qu'il convenait d'assembler le grand conseil. Le pouvoir du prince, celui de ses conseillers, celui des Dix et des Trois ne sont pas suffisans. C'est à vous, patriciens, à vous qui, réunis, formez le souverain réel, qu'il convient d'apporter un remède à des maux qui semblent sans terme. Je réclame le secours de votre patriotisme et de vos lumières. »

Il achève et se hâte de couvrir son visage avec les mains, pour cacher la vive douleur qui le dévore. Hélas! il était si fier d'être doge, et peut-être cette grande dignité périra avant lui. Nul ne se soucie de répondre. Cependant il faut ouvrir la discussion. Angelo Gabrielli s'y

détermine; il se lève et salue le doge, qui lui fait signe de la main qu'il peut parler.

Lui, alors :

« Sérénissime prince, le moment est difficile; notre facilité à croire à la bonne foi de nos alliés a laissé ceux-ci pénétrer dans nos États; ils les dévorent, les incendient, s'en emparent, et nous en sommes chassés. Est-ce ainsi que faisaient nos pères, soit qu'ils eussent pour adversaires les terribles Huns, les Vandales, les Ostrogoths, et cette nuée de barbares qui, les premiers, fondirent sur l'Italie; plus tard, ils affrontèrent les exarques de Ravennes, les rois lombards de Pavie, les empereurs de Constantinople (1), Charlemagne, les Génois, les Normands, les Napolitains, les empereurs d'Occident, les papes, les ducs de Milan, l'Italie et l'Europe entière. Lors de la ligue de Cambrai, n'avons-nous pas vaillamment défendu la Morée, Chypre et Candie. Les Turcs ont-ils oublié

[1] Cependant Venise fut soumise aux empereurs d'Orient; elle leur devait l'hommage d'un manteau impérial de drap d'or.

nos derniers exploits. C'était avec du fer qu'il fallait repousser le fer français; c'était un état de guerre qui nous eût rendus respectables. Nous ne l'avons pas fait quand il fallait le faire; que faut-il faire maintenant ?... S'armer, prodiguer notre or, courir aux combats, appeler les Allemands, les Italiens, les Anglais, les Monténégrins, les Dalmates, les Esclavons, essayer du désespoir à défaut de force positive; et, en nous rendant redoutables, nous parviendrons à nous faire respecter. »

Ces phrases belliqueuses frappent au cœur la jeunesse patricienne. Elle applaudit par un murmure approbatif l'avis de Gabrielli; mais le vieux Tiepolo se lève, lui que l'âge a glacé, lui qui, ayant dédaigné d'étudier la révolution française, ne la comprend pas et ne se doute pas de ce que sont nos soldats.

— « Où sommes-nous? s'écrie le vieillard. O toi, notre appui, saint Marc, viens guérir les présomptueuses espérances de ceux qui, dans le but de se procurer une gloire personnelle, ne craignent pas de nous retirer de cet état

d'heureuse neutralité qui rend si prospère notre république. Non, non, non, pas la guerre. Persistons dans la règle dont nous nous trouvons bien. La France est forte, ménageons-la. Elle est mécontente, apaisons-la. Je vote pour qu'on la satisfasse en tout ce qu'elle demande. Ce sera, sans doute, pour nous un grand sacrifice que d'abandonner nos compatriotes, nos amis, à la représaille du général Bonaparte; mais qu'avons-nous à craindre pour eux? Les Français ont-ils jamais égorgé de sang-froid des prisonniers; commenceraient-ils aujourd'hui? Je crois que, sans trop compter sur eux, on peut leur remettre ceux qu'ils exigent. Certes, si j'avais l'honneur d'être l'un des trois inquisiteurs d'État, je ne balancerais pas à me présenter moi-même. A ce prix, obtenons la paix, assistons à cette lutte terrible qui menace l'empire. Voyez, de tous les points, quatorze armées françaises, naguère en marche; quelques unes encore sont au repos. Elles tarderaient peu à rentrer en lice, dès qu'on oserait les attaquer. Comment d'ailleurs ferions-nous

la guerre? Qui nous commanderait? Nous ne pourrions avoir que des mercenaires; car nos patriciens, par l'effet de notre politique prudente et méticuleuse, n'ont pas été élevés au maniement des armes. Ils en ignorent les secrets, et leur bravoure naturelle, que je ne leur conteste pas, au lieu de leur servir à défendre la patrie, les contraindrait à se faire tuer les premiers. Il nous en coûterait trop; notre front serait couvert d'une douleur inutile. A Dieu!...»

Le discours de Tiepolo, flattant d'ailleurs la paresse et la nonchalance naturelles des nobles vénitiens, les fit pencher vers son opinion, et le grand conseil était dans ces dispositions, lorsque Catharina Barbarigo prit la parole:

— « Sérénissime prince, c'est donc la paix que l'on veut; mais la plus basse, la plus humiliante, la plus vile, la paix à tout prix. Savez-vous où s'arrêteront les exigences de nos vainqueurs? Aujourd'hui, ils nous demandent de leur livrer dix de nos concitoyens, de renoncer à notre belle et vieille constitution; hé

bien, ceci concédé, demain ils iront plus avant. Ce seront nos frontières qu'ils morcelleront; il leur faudra agrandir cette nouvelle république dont ils veulent se faire une barrière. Forte du Milanais, elle ne serait pas assez puissante; mais, agrandie d'une portion de l'Émilie, si elle possédait Vérone, Vicence, Bresse, Trévise, alors, elle opposerait à l'Autriche une barrière respectable. Je sais que ces provinces vous seront enlevées. Ce n'est pas tout. On veut des îles pour remplacer celles que la république perd chaque jour dans les Deux-Indes [1]; et celles que nous possédons dans la mer Adriatique serviraient de compensation merveilleuse. Enfin, lorsque nous nous serons laissé enlever nos richesses, nos États, notre force, un jour, pour consommer notre perte, il suffira d'un décret et de quelques soldats. N'abandonnons rien volontairement; conservons-nous pleins de force et de génie;

[1] On donne ce nom à la meilleure portion de l'Asie, et souvent à l'Amérique. Cette façon de parler, relativement à ce dernier continent, tombe en désuétude.

attaquons hardiment qui se flatte de nous perdre, et surtout de nous rayer du rang de souverain.

— « Je ne pense pas, illustrissimes excellences, dit à son tour le procurateur Pesaro, que Venise n'ait qu'à choisir entre la paix et entre la guerre! qu'un état normal qui tiendrait de l'un et de l'autre ne leur fût préférable; et qu'il n'en découlât pour eux des avantages incalculables. Il commencerait d'abord par nous reconstituer une position honorable, que trop de longanimité nous a fait perdre en Europe. On ne nous y redoute plus. Lorsqu'on cesse de craindre on ne respecte plus. Il conviendrait de montrer que le silence de Venise a été non commandé par sa faiblesse; mais par le dégoût que la guerre inspire aux bons citoyens. L'Italie, où l'on ne nous compte plus, vous présenterait fièrement à ses ennemis, comme étant à sa tête, prête à la défendre, et surtout à la délivrer des ambitieux avides de sa prospérité. La tyrannie allemande pèse tout à la fois, au Piémont, au duché de Gênes, de Parme

et Plaisance, de Modène, de Mantoue, peut-être même à la branche de la maison italienne de Augsbourg qui gouverna en Toscane un si beau trône. Pensez-vous que le pape, inquiet de plus en plus des projets des nouveaux Césars, ne nous verrait pas avec une satisfaction dont il tarderait peu à nous offrir des marques, arriver à ce beau résultat. Que faudrait-il faire, illustres sénateurs? Peu, presque rien, ou très-peu de chose : se montrer en armes le long des lagunes, faire flotter le pavillon de Saint-Marc sur des flottes nombreuses, bien disciplinées, connaissant à force la manœuvre, et balayant la Méditerranée du reste des navires pirates sortis des bords de la Provence, du Languedoc. Mais, me dira-t-on, pour armer, pour équiper les troupes de mer, il faut des vivres et des armes de guerre? il en faut pour conduire des bataillons sur le revers des Alpes, pour les décider à se précipiter jusque sur Lyon. Il le faut même pour garder uniquement le littoral des lagunes.... En manquons-nous, patriciens? en manquons-nous? Disons, à pro-

pos de ceci, la vérité. Ne nous la dissimulons pas : le trésor de l'État est vide... C'est possible; mais celui de chacune de nos familles, en particulier, regorge de fonds. On y a, depuis près de trois siècles, entassé les millions; nos capitaux sont énormes. Or, les capitaux sont les dieux modernes, les seuls que l'on adore. Nous pourrons, en un clin d'œil, composer une armée de quatre-vingt mille hommes. Vous y rassembleriez, non la population maladive et faible d'une terre telle, par exemple, que la France fatiguée par des levées innombrables depuis plusieurs années, mais l'élite des populations de l'Europe. Avec de l'or, vous aurez de quoi fréter vos vaisseaux, armer vos remparts; que dis-je? vos arsenaux regorgent de fusils, de canons, de bombes, de boulets, de cartouches. Votre arsenal lancerait en mer trente vaisseaux dans un mois, et vous craignez de manquer de défense. Ah! redoutez plutôt de perdre la patrie, de la rendre méprisable aux étrangers. Formez-vous-en un escadron sacré! marchez à la victoire! Les Es-

clavons, les Dalmates, les Monténégrins, peuplades toujours en armes, ne demanderont pas mieux que de suivre les drapeaux de Saint-Marc. Déjà, les premiers remplissent nos casernes; ils sont au nombre de quinze à dix-huit mille. C'est un noyau puissant. Qu'ils marchent, nous les suivrons, et la patrie sera sauvée! »

Les paroles de Pesaro ranimèrent encore le parti de la guerre : toute la jeunesse patricienne demanda qu'on déclarât sur-le-champ la guerre à la France; mais la discussion fut continuée : les patriciens donno Lonato et Éloïse Moncenigo, demandant un terme moyen, la paix avec la république, et les changemens dans la forme gouvernementale, tels que le général français les voudra; tout cela ne devant avoir que l'apparence; car, dès que les Français se seraient éloignés, les patriciens rentreraient en pouvoir de l'autorité, en punissant les citadins qui auraient osé se mêler avec eux.

— « Quant, poursuivit Moncenigo, aux trois inquisiteurs d'État, si le général Bonaparte

eût ignoré leurs noms, il eût été beau de ne pas les lui faire connaître; mais puisque, par une ruse infernale, ces noms ont été dévoilés, il faut que leurs excellences Gabrielli, Barbarigo et Comer se soumettent à l'exigence de notre ennemi; ils ne doivent en redouter ni la mort ni les mauvais traitemens, mais, au contraire, les gracieusetés d'un vainqueur généreux. »

Cette façon de trancher la difficulté plut à la majorité de ces nobles avares et sans courage personnel. La guerre leur était odieuse, parcequ'elle les aurait privés de leurs richesses colossales, et contraints à combattre eux-mêmes, ce qu'ils ne voulaient à aucun prix. Une résolution fut ainsi décidée :

NOTE.

LOUIS MANINO, *par la grace de Dieu, duc de Génes, au général Bonaparte, commandant les armées françaises en Italie.*

« Le grand conseil ayant conféré ses pou-

« voirs à donno Lonato, Justiniani et Éloïse
« Moncenigo, nous leur remettons la présente
« avec la délibération prise et signée aujour-
« d'hui, afin qu'ils puissent être crus et qu'ils
« la prennent pour règle de conduite dans
« leur mission, dont le but principal est de
« donner les explications demandées par le
« général en chef. »

La délibération du grand conseil, annexée à cette note diplomatique, disait :

« Le grand conseil, ayant pris connaissance
« des dépêches et rapports des officiers du
« général Bonaparte, commandant en chef
« l'armée d'Italie, ainsi que la lettre du géné-
« ral Berthier qui les accompagnait, et du
« mémoire du ministre de France, en date du
« deux courant, consent à reconnaître et à
« accueillir, dans la suspension des hostilités,
« le principe de confiance tendant au but
« désiré de terminer les différends qui exis-
« taient entre la république française et la
« république de Venise.

« Cette union étant l'objet du vœu général, « les susdits députés donno Lonato, Justi- « niani et Éloïse Moncenigo sont d'abord re- « vêtus de pleins pouvoirs pour convenir « avec ledit général, et promettre au nom « de la république tout ce qui sera convena- « ble à cet égard.

« Le grand conseil s'en rapporte là-dessus « à la décision qui leur donne autorité dans « les matières de constitution et de gouverne- « ment du même grand conseil, qui se réserve « la ratification des conventions.

« Quant aux préliminaires demandés par « le général susnommé, le grand conseil vou- « lant, par tous les moyens, prouver la sin- « cérité du désir qu'il a d'accorder la satisfac- « tion demandée, ordonne que les trois in- « quisiteurs d'État soient mis en arrestation « par les avocats fiscaux des communes, et « conduits sous bonne garde dans une île « des lagunes pour y être détenus jusqu'au « jugement définitif du grand conseil, et qu'à « cet effet, les avocats recueilleront des in-

« structions que les inquisiteurs d'État auront
« prises aux assassinats commis dans l'État de
« Venise sur les individus français, ainsi que
« sur l'événement survenu dans le port à un
« bâtiment français.

« Il est également enjoint auxdits avocats
« du commun de faire arrêter, dans un lieu
« séparé des autres, le commandant du châ-
« teau du Lido, et de procéder également
« contre lui à l'occasion du fatal événement
« qu'éprouva ledit bâtiment français, pour
« être ensuite jugé sous la même forme. »

Suivaient les signatures.

Par ce moyen de conciliation d'accession apparente, ou ayant l'air de punir les inquisiteurs d'État, et au contraire on les soustrayait à la main du général français que l'on se flattait de tromper. Pesaro, vainement élevant la voix, leur dit :

— « Excellences, prenez-y garde, vous traitez ceci trop légèrement ; vous vous flattez de faire prendre le change à Bonaparte ; il n'en

sera rien : fin et politique autant que généreux et brave, il vous rendra dissimulation pour stratagème. Vous pensez l'arrêter avec des paroles ; il avancera droit au but, peut-être en ayant l'air de s'accommoder avec vous...

Pesaro en était là lorsque des cris confus, isolés d'abord, se firent entendre sur la place de Saint-Marc. Les patriciens qui les premiers regardèrent par la fenêtre du quai aperçurent une multitude de gondoles où flottait le pavillon bleu et jaune, les couleurs de l'État, et qui se dirigeaient vers la Piazzetta et les quais voisins. Bientôt les clameurs grossirent de masses l'éternel *è viva san Marco!* dominait par dessus tous Vive le doge ! le grand conseil ! suivait pêle-mêle avec un bruissement horrible de sifflets, de cornes, de bufflets, de crécelles, en un mot de mille instrumens de tapage.

C'était à ne plus s'entendre, à ne pas se reconnaître. La populace, à demi masquée, à demi en équipage de guerre, se présentait

bizarrement accoutrée. Un polichinel, avec sa double bosse, brandissait fièrement une pertuisane deux fois plus haute que lui, et le pauvre diable avait fort à faire avec ce poids capable de l'entraîner au fond du grand canal. Un arlequin, laissant à part sa latte et son chapeau surmonté d'une queue de peau de lapin blanc, pour couvrir son chef d'un bassinet de fer où flottaient une plume bleue et une jaune, et il menaçait ses voisins du tir de deux gros pistolets d'arçon, dont le canon était plus gros presque que celui d'une carabine. Là, paraissaient de vieux mousquets à mèche et à roue, des arbalètes, des arquebuses, des haches d'armes, des dagues, des javelots, des arcs avec leurs flèches.

Hommes, femmes, enfans, vieillards, tous poussaient des clameurs horribles, tous invoquaient saint Marc, et animés du meilleur esprit; c'était la guerre qu'ils espéraient, la guerre qu'ils demandaient comme des forcenés furieux de la volerie de leur chère relique, de la remise de ces ossemens sacrés à l'im-

piété française; ils auraient voulu justice des dilapidateurs, vengeance des sacrifices.

Ils allaient çà et là, se précipitant dans les rues étroites en forme de corridor des hôtels de nos seigneurs parisiens, frappant aux portes, nommant les patriciens amis de la république, et des bénédictions accompagnaient les noms précieux; tandis que les huées, les immondices et des manifestations de haine souillaient les façades et les riches portiques des amis de la paix.

Sur les deux côtés du pont de Rialto, les Castillans et les Nicolotes[1] s'étant emparés du terrain, non pour recommencer leurs jeux annuels, mais plutôt pour recruter des renforts dans la populace, dans ceux de la côte de Grèce, dans les adolescens de bonne volonté; tous promettant, non des récompenses,

[1] Noms que prenaient deux portions de la populace vénitienne. Elles se livraient chaque année un combat factice sur le pont de Rielto. C'était une des grandes fêtes vénitiennes.

mais des victoires; et les uns disant que saint Nicolas se disposait à marcher à leur tête; tandis que les autres, sans s'embarrasser des chances de l'avenir, affirmaient que le redoutable et belliqueux saint Georges, couvert de la tête aux pieds d'une armure d'or, attendait en prière, au maître autel de son temple superbe le signal pour conduire à la bataille ses Castellans chéris.

Ces deux corporations avaient, pendant plusieurs siècles, fait le désespoir des ancêtres du grand conseil actuel, tant leur turbulance devenait de plus en plus pénible; maintenant faible, déconsidérée, raillée par la citadinance, leurs paroles s'en allaient en vaine fumée, et des paroles menaçantes prêtaient seulement à rire à qui les entendait.

La place de Saint-Marc, les cafés, les restaurateurs, les casini voisins, les églises de Saint-Geminien, de Saint-Marc, le péristyle surtout, regorgeaient de personnes, ou tapageuses, ou inquiètes, ou curieuses. Chacun se demandait qui suscitait cette sédition, à qui

elle obéissait; et, sur ce point, l'habile comme le niais ne pouvait répondre.

Le grand conseil qui allait se séparer s'était remis en séance. L'inactivité des nobles en sentinelle au chapiteau du clocher de Saint-Marc; par trois fois on envoya dire de faire un rapport; on leur fit demander comment ils se tenaient tranquilles au milieu de cette agitation. Si ces gardiens se montraient inattentifs à la sérénissime, des espions subalternes s'offraient de divers endroits avec des renseignemens particuliers, menaçans et néanmoins incertains, qui effrayaient, sans que la moindre portion de créance pût leur être accordée.

Ainsi, dans tous les instans, le grand conseil, autrefois si bien informé, jouait le rôle de Pantalon, que la comédie italienne donnait à ses membres; enfin, un des nobles chargés de la surveillance de la tour arriva lentement et reçut les premières querelles du doge et de la Seigneurie.

— « Je conviens, répondit-il, que nous avons, noble et auguste prince, mes collègues

et moi, mérité votre mécontentement; mais la cause en vaut-elle la peine. Que cherche ce peuple? que demande-t-il? Il implore saint Marc; il veut la guerre, ce que veut avec lui une portion presque majeure de la noblesse; dès lors, peut-on lui en faire un crime, punir en lui ce que vous n'avez pas encore résolu entre vous. Il va au hasard; caresse ceux des nôtres qui partagent sa façon de penser.

— « Oui, dirent d'autres patriciens, que le gouvernement penche vers la modération, mais laissons le peuple, par ses actes de violence, donner à penser à nos ennemis. Que le réduire ne leur serait pas facile. Ces démonstrations belliqueuses feront peut-être plus d'impression sur Bonaparte que les paroles du triumvirat dépêché vers lui.

— « Mais, dit le doge d'une voix timide, et comme s'il eût craint de se prononcer avec trop d'énergie, ne serait-il pas possible de tirer parti de cette bonne intention de notre cher peuple.

— « Ceci devrait être matière à une délibération en forme, sérénissime prince, répondit un des avogadors de la quarantie criminelle.

— « Oh ! dans ce cas, mettez que je n'ai rien dit... Mais que fera-t-on de tout ce monde ? le laissera-t-on remplir la ville de trouble et d'émotions ? n'est-il pas à craindre qu'il ne se mêle à ces groupes de mal intentionnés qui chercheront à le corrompre, et si parmi lui le cri fatal de liberté était prononcé ?... »

Je peindrais difficilement, si je voulais l'entreprendre, l'effet que produisit sur les oligarques vénitiens ce mot LIBERTÉ qui, depuis tant d'années, dormait réell ment sur un sol où l'on se disait libre, en apparence. Chacun s'écarta du doge, tout comme si on eût découvert qu'il venait de toucher un pestiféré.

XIV.

LA NOUVELLE CASSANDRE.

Quand Dieu veut perdre un État, il lui donne la lâcheté pour conseiller.

Recueil de Maximes.

Sur ces entrefaites, un huissier de ceux qui, ayant prêté le grand serment, pouvaient entrer dans la salle du conseil, lorsqu'il était en tenue, s'approcha du doge, par les derrières du trône, et, s'étant mis à genoux, prévint sa sérénité que la fameuse Gargagna s'était pré-

sentée dans les autres salles, pour réclamer sa prompte introduction auprès du doge. On avait eu beau lui répondre que le sérénissime prince siégeait, elle avait toujours opiniâtrement insisté, en menaçant des vengeances divines et humaines ceux qui hésiteraient à prévenir son *fratricello* qu'elle était là. Malgré la majesté du grand conseil, la terreur superstitieuse inspirée par ladite créature l'ayant emporté sur tout, messer Grande, d'ailleurs son parent et son compère, avait fini par envoyer l'huissier de service et de droit faire cette commission.

Dès qu'elle fut parvenue à Luigi Manino, il en fit part à ceux de la Seigneurie les plus rapprochés du trône. Tous connaissaient l'antique Elpha; on savait par quels ressorts cachés elle se rattachait au gouvernement, et il fut convenu que sa sérénité irait l'entendre soudainement; car, sans doute, elle apportait des nouvelles ou des avis se rapportant à la grande affaire qui agitait les patriciens.

En conséquence, le doge, escorté de ses conseillers, de deux du conseil des Dix, et de

deux des sages-grands, s'en alla dans une salle voisine médiocrement spacieuse, mais accommodée de manière à ce que douze personnes, choisies parmi les premiers de l'État, pussent entendre, à leur aise, les dépositions, les simples causeries même; enfin, tout ce qui, de façon ou d'autre, intéresserait l'État vénitien.

Le doge marchait le dernier, suivi de l'officier qui portait sa chaise d'ivoire, trône du moment, et les coussins de brocard d'or; l'un, pour diminuer la froideur et la dureté de l'ivoire, l'autre pour placer sous ses pieds, lorsqu'il était assis.

Donna Gargagna se tenait debout au milieu de la salle, malgré sa vieillesse prolongée, non point appuyée sur la belle canne à pomme d'or que lui avait donnée son petit-fils; car dès le moment où la trahison de cet indigne Vénitien s'était manifestée, la fière aïeule avait sur-le-champ offert au saint profané dans son île un bijou qu'elle n'aurait plus revu qu'avec dédain et dégoût.

Elle soutenait sa démarche chancelante sur un bâton de buis, orné d'une figure bizarre, jeu de la nature, que la pleba vénitienne disait être un démon familier, enchanté et immobile, hors aux momens où il recevait le commandement de sa maîtresse. Tantôt il devenait lui, et tantôt un char volant pour enlever Gargagna et la conduire en des contrées mystérieuses où elle devait se trouver d'obligation, sept fois par an. Tantôt, il se changeait en vipère, pour donner la mort; tantôt, métamorphosé en grillon, en chauve-souris, épiait mieux les coupables que le seigneur de la nuit le plus rusé.

Gargagna laissa accréditer à Venise des bruits qui aidaient à servir sa patrie, en effrayant les gens du port, de la ville et des lagunes. Ce jour-là, c'était encore dans l'intérêt commun qu'elle avait presque forcé la consigne. Elle portait, pour tout vêtement, par dessus sa chemise, un cilice, sorte de mortification imposée par sa charité, et, à cause de la chaleur qui déjà commençait, une énorme

draperie noire qui, l'enveloppant entièrement, recouvrait même sa tête. Elle la jeta en arrière, lorsqu'elle vit le doge, et elle s'inclina jusqu'à terre, tandis que ses yeux brillèrent un instant d'une joie pure.

— « Chigi! Chigi! (Louis) s'écria-t-elle en employant ce diminutif familier au nom de Luiggi employé dans toute l'Italie, qu'il est beau ce costume! que tu le portes bien, et qu'il paraît encore plus superbe à ceux de la *famiglia* (famille) Manino. Ce mot de famille qui, en deçà des Alpes, comprend non seulement les parens du sang, mais encore les cliens et surtout les domestiques, fut entendu dans ce sens par Manino qui, se voyant seul avec la vieille contemporaine, oublia un instant que des oreilles attentives l'écoutaient.

— « N'est-ce pas, Elpha, ma bonne sœur, que, dans notre enfance, quand nous jouions au doge, certes nous ne pensions pas qu'il y en aurait un tout de bon de la maison Manino?

— « Et maintenant que Dieu lui a fait cette

faveur inespérée; maintenant que nous sommes tous heureux et fiers d'une si auguste dignité, se reposant sur la tête de notre chef, il faudrait l'en voir descendre, consentir à se dégrader soi-même, et à perdre ainsi tant de gloire et d'illustration! Cela ne sera pas, sérénissime doge, illustre prince, objet de ma vénération et de mon amour. Que votre sérénité me permette...

— « Elpha, dit Manino avec bonhomie, entre nous... tête-à-tête, traite-moi comme au vieux temps. N'es-tu pas ma sœur de lait et mon aînée? Quels soins tu as eu de moi dans ma jeunesse! Comme tu m'as préservé de tous périls, chère sœur! que pour toi il n'y ait point de doge.

— « Pas de doge pour moi, et, par *san Theodoro*—car je ne puis plus jurer par *san Marco*, depuis que cet auguste protecteur s'est séparé de nous—qui m'enlèverait ma portion de votre gloire ducale, m'enlèverait la vie avec vous. Grand prince, ne soyez pas doge pour moi, ce serait me rendre infortunée. Oh! quelle joie j'éprouve lorsque je vous vois à la tête de la

Seigneurie en avant de *messer Grande*, puis les trompettes d'or et d'argent, les drapeaux de l'État, et votre ombrelle, et cette chaise royale. O mon doge, mon souverain, mon frère, daignez vous y asseoir couvert du corno..... Oui, comme cela, et moi à genoux... oh! laissez... laissez... oui, que je vous rende hommage... Et le doge est mon frère, et je puis me dire sa sœur ! »

Les joues pâles de la vieille vénitienne s'étaient couvertes d'une vive rougeur, et ses yeux à demi éteints et rallumés par la flamme de l'enthousiasme versaient deux ruisseaux de larmes, d'orgueil et de joie. Le bon Manino partageait délicieusement la même émotion. Il avait pris les mains de Gargagna dans les siennes pour les serrer amicalement; et elle couvrait celles du prince de baisers respectueux. Ce fut alors que le doge se rappela quels témoins assistaient à cette scène : il en fut presque honteux, et, élevant sa voix :

— « Donna Gargagna, dit-il, tu nous as appelé, nous, ton souverain prince; ce n'est pas

18.

l'usage. Nous sommes pourtant venus à toi, parce que le doge et la Seigneurie connaissent ton patriotisme, et attendent de toi ce que tu peux savoir d'avantageux au gouvernement.

— « Mon grand prince et souverain doge, répondit Gargagna, enchantée de voir *il suo fratello* du sein de la nourrice la questionner avec la solennelle pompe d'un magistrat auguste, tu ne peux ignorer que, dans ce moment, le peuple de Venise court aux armes; ce n'est pas, grace à Dieu, poussé par de mauvais principes pour détrôner son roi réel, son doge vénérable. Le Vénitien, au contraire, brûle de combattre pour le maintien de son doge, de ses patriciens, de son grand conseil, de ses Dix, de ses Trois. Oui, mon frère, voilà ce que tous pensent, ce qu'ils demandent à répéter aux genoux de leur prince. C'est d'aller en terre-ferme combattre les Français, et d'y donner l'exemple à nos sujets d'Italie, de courage et de patriotisme. Si tu le veux, noble prince, je vais ressortir, m'entendre avec les chefs, te les ramener. Tu leur donneras des

officiers, et tu les verras invincibles. De plus, tu sais qu'un de mes enf.... non, un monstre, un étranger, un jacobin, a ravi notre sainte relique. Notre brave Paolo, si bien récompensé par l'État, si cher à ses camarades, demande un passeport; il espère ressaisir notre trésor précieux, et le restituer à son temple auguste.

— «Puisse saint Marc avouer cette entreprise, et malheur à ceux qui, par des motifs humains, y apporteraient des obstacles! Tu viendras demain, de bonne heure, chez moi, à sept heures au plus tard. Tu amèneras Piédro, afin que le secrétaire du sage de l'Écriture[1] prenne son signalement. Quant à l'offre que tu fais au patriciat de l'enthousiasme de la citadinance, ma chère Elpha, vos pères—car le plus jeune des membres du grand conseil vous porte tous dans son cœur—vos pères, dis-je, ne pouvant consentir à voir couler à flots le sang de leurs enfans, traitent dans ce moment avec Bonaparte. La paix répondra bien-

[1] C'était un des ministres d'État.

tôt à nos désirs, et nous n'aurons pas à pleurer sur des pertes irréparables.

— « Doge, doge, dit Gargagna en hochant la tête, tandis qu'elle croisait ses mains en signe de désespoir, conte-moi la raison qui détermine Dieu à perdre presque toujours les grands par eux-mêmes. Tu n'ignores pas, quoique des païens me le contestent, que mes yeux noyés de larmes, éteints à demi pour les lumières humaines, possèdent le don céleste de voir briller de tout son éclat le flambeau de l'avenir. Hé bien, doge, souviens-toi que tu finis la royale couronne de nos sérénissimes princes, existante dans la salle du grand conseil. Il faudrait recommencer à ta mort un nouveau rang. Vous en cherchez l'emplacement; c'est inutile. Le corno tombera de ta tête, non par mort, destitution ou démission; mais parce que Venise tombera elle-même, s'ensevelira dans ses lagunes. Il n'y a plus qu'un fantôme princier, un cadavre de ville, survivant à un glorieux État souverain..... »

Des larmes recommencèrent à couler des yeux de la vieille Gargagna ; mais amères cette fois, oui, amères. Elpha poursuivit :

— « Malheur à toi, doge, qui survivras à ta honte ; bonheur à moi qui n'en verrai que la fin ! Je mourrai tandis que Venise règnera encore ; toi, tu resteras long-temps sujet de ceux que, dans ton erreur fatale, tu n'as pas voulu pour alliés, ainsi que la prudence l'exigeait. »

Manino, naturellement faible, et dans ce moment frappé d'épouvante de la menace solennelle et terrible à laquelle lui-même, malgré les efforts de sa philosophie, attribuait quelque prévision surnaturelle, se trouble, s'étonne, et puis se rappelant qui l'écoutait :

— « Eh ! Gargagna, Gargagna, dit-il, es-tu raisonnable, oses-tu maudire ta patrie, tes frères, tes souverains.

— « Je ne maudis pas, répondit-elle, je dis la vérité, la vérité imposante, terrible, qui ne peut plus venir à toi, mon doge, ni aux autres. N'importe... Un jour, j'avais été réciter des

vers sur le berceau d'un jeune Particiaco[1]; je vis chez la très-noble et très-belle accouchée, car elle était une Galbaïo[2], un *quadro* (tableau), *stupenda maravigliosa* (merveille à stupéfier) de notre admirabilissime Titiziane Vecelli. Il représentait une femme dans l'âge de la jeunesse et de la beauté. Debout, au milieu de la place d'une grande ville assiégée, elle paraissait parler à une multitude. Il était facile de voir qu'un Dieu l'inspirait. Hé bien, la populace, au lieu de l'écouter, lui tournait le dos, lui adressait des lazzis. On apercevait un cheval de bois, colosse effroyable, dont elle cherchait à inspirer de la défiance. Loin d'y parvenir, ces insensés abattaient des pans de leurs murailles, pour faire entrer ce monstre couronné de fleurs dans leur ville. Dans un second

[1] Famille qui a fourni six doges dès l'origine, dont trois successivement. Le premier est de 811. On les appelle aussi Participatio. Je crois cette maison éteinte depuis long-temps.

[2] Autre famille ducale de l'origine. M. Galbaïo était doge en 764. Il y a eu deux doges de ce nom. Elle est aussi éteinte.

tableau, c'étaient les mêmes lieux, mais changés d'aspect. Il était nuit, la flamme dévorait les maisons, les édifices, les temples, les palais. Des flancs entr'ouverts du cheval sortaient des bataillons armés; d'autres, débarqués dès le soir sur la plage voisine, pénétraient dans la cité par la brèche que ses habitans insensés avaient ouverte. La même belle femme, couronnée de lauriers, vêtue de blanc, était renversée, expirante aux pieds de la statue d'Apollon. Je demandai ce que cela représentait. — La ruine de Troie, me dit-on. — Et cette femme? — C'était la fille de Priam, roi de Phrygie. Apollon l'aima : pour obtenir ses faveurs, le dieu lui accorda le droit de lire dans l'avenir. Lorsque Cassandre en fut investie, elle refusa d'accorder au dieu ce qu'elle lui avait promis. Il ne put lui reprendre le don de prophétie, mais il le rendit inutile en elle, en y attachant un sort, qui fit que sa famille et le peuple, loin de la croire, se moquèrent d'elle. Doge, je n'ai point la beauté de Cassandre; mais, en punition de mes péchés, le Ciel

empêche qu'on ne me croie. Doge, je te le répète, tu seras le dernier de ce nom; tu le perdras, et tu ne mourras point. Que je puisse rester pour te consoler; mais non; comme moi-même je serai inconsolable, le même Dieu qui me punit m'aura frappée à l'avance. Adieu, doge, voici le dernier jour que je te saluerai de ce nom. »

Elpha Gargagna, qui était demeurée, moitié assise, moitié agenouillée, sur le haut carreau de damas que le doge avait sous ses pieds, se releva lestement de la posture humble qu'elle aimait, et s'éloigna avec une sorte de majesté dont Manino fut lui-même frappé. Dès qu'elle eut refermé la porte après elle, lui se disposait à aller appeler la Seigneurie; mais elle entra si soudainement, que le doge fut contraint de s'avouer que non seulement on avait tenu à l'entendre parler, mais encore qu'on avait voulu le voir.

—« Hé bien, excellences, dit-il, que vous semble de cette antique sybille? Avez-vous beaucoup ri de ma bonhomie et de ma fai-

blesse pour les souvenirs de mon jeune temps?

— « Nous avons tous admiré le patriotisme de votre sœur de lait; nous serions heureux si dans nos familles patriciennes on rencontrait des sentimens aussi purs. Ne laisse-t-elle aucun rejeton?

— « Que le traître qui nous a ravi le saint, et un enfant doux et bon, son arrière-petit-fils, et dont le père et aïeul, fils et petit-fils de Gargagna, sont morts tous les deux sur les vaisseaux de la république.

— « Hé bien, dit le conseiller des Dix qui parlait, nos enfans se chargeront de récompenser cet adolescent des services que nous auront rendus leurs parens.

— « Pourquoi, Signor, laisser à autrui ce qu'il nous conviendrait si bien de faire?

— « Ne le comprenez-vous pas. Cette mauvaise fortune..... Gargagna nous a menacés de notre chute. Nous ne pouvons rien pour elle; nos enfans, peut-être auront plus de pouvoir. »

Ainsi badinait un patricien piqué de tout ce qui venait de frapper son esprit, ne tenant plus compte à la prophétesse de ses belles actions ; il n'était blessé que de ses menaces.

On approuva le doge d'avoir refusé le concours de cette perturbation populaire, et en ceci on avait raison.

— « Malheur! se mit à dire habilement le doge, malheur au gouvernement insensé qui se donne des appuis dans la sédition et dans la révolte. Ce sont des ennemis déguisés qu'il introduit dans la société; il brise lui-même les fleurons de sa couronne, et souille d'ordures la pourpre de son manteau royal. »

Ces paroles, de sens exquis, auraient dû en amener d'autres; savoir : qu'un roi n'est fort que par la force, qu'il n'est puissant que par l'énergie et le développement de la puissance. A la moindre tentative de ses adversaires du dedans, tout complot, tout ambitieux, doit être enlevé vigoureusement du milieu de la nation qu'il pervertit, les tergiversations, les ménagemens, la fausse philanthropie, amenant

avant peu la perte de l'État qui s'est appuyé sur ces brillantes et fausses maximes. Rois, voyez la France, Venise, l'Espagne, le Portugal, et puis préférez la conduite des rois qui ont tout perdu par leurs fausses idées à celles de ces princes qui, sans flatter et sans craindre la sédition, la poursuivent vigoureusement, avec les armes dont elle se servira si elle usurpe le pouvoir.

Les Jacobins ne sont philanthropes que tant qu'ils ne portent pas le pouvoir. Ce sont des Danton et des Robespierre quand ils ont triomphé. Changez le nom, les hommes resteront toujours les mêmes hommes.

A peine les trois commissaires vénitiens furent-ils nommés, que, munis de leurs pleins pouvoirs, ils allèrent vers Bonaparte ; et aussitôt celui-ci écrivait au Directoire en ces termes :

8 mai 1797.

« Citoyens directeurs.

« Je suis parti de Palma-Nova, le 1er mai, je « me suis rendu à Mestre; j'ai fait occuper, par

« les divisions Victor et Barraguay d'Hilliers,
« toutes les extrémités des lagunes; je ne suis
« éloigné actuellement que d'une petite lieue
« de Venise, et je suis occupé à faire les pré-
« paratifs pour y entrer de force si les choses
« ne s'arrangent pas. J'ai chassé de la terre-
« ferme tous les Vénitiens, et nous en sommes
« entièrement les maîtres. Le peuple montre
« une grande joie d'être délivré de l'aristocra-
« tie vénitienne. Il n'existe plus de lion de
« Saint-Marc.

— « Comme j'étais sur les bords des
« lagunes, sont arrivés trois députés du grand
« conseil, qui me croyaient encore en Alle-
« magne, et qui venaient, avec des pleins
« pouvoirs du même conseil, pour finir tous
« les différends. Ils m'ont remis la note ci-
« jointe (elle est relatée plus haut); en consé-
« quence, je leur ai fait répondre par le
« général Berthier la lettre que je vous envoie
« également. Je viens de recevoir une nou-
« velle députation.

« Les inquisiteurs sont arrêtés; le com-

« mandant du port du Lido, qui a tué Laugier,
« est arrêté. Tout le corps du gouvernement
« a été destitué par le grand conseil, et celui-
« ci a lui-même déclaré qu'il allait abdiquer
« sa souveraineté et établir la forme de
« gouvernement qui me paraîtrait la plus
« convenable. Je compte d'après cela y faire
« établir une démocratie, et même faire
« entrer dans Venise trois à quatre mille
« hommes de nos troupes. Je crois qu'il est
« indispensable que vous renvoyiez »

Ainsi Napoléon ne dissimulait plus son projet, Venise devait disparaître comme État, et son heure dernière allait sonner.

XV.

COMMENT TOMBE UN EMPIRE.

Là où l'éducation est parvenue à faire des esclaves de ceux qui devraient être des hommes, il n'y a plus de patrie; et, quand celle-ci tombe, ceux-là continuent à vivre après.

Sagesse des Orientaux.

— « Piedro, Piedro, où veux-tu aller? Quoi! n'es-tu pas touché de la magnanimité de Bonaparte, et l'homme qui t'a une fois accordé la vie, oseras-tu tenter de la lui ravir une seconde fois.

— « Tu te trompes, Anella, répondit le bravo en continuant d'aiguiser sur la pierre à fusil la pointe d'un stylet connu de sa sœur sous le titre de la dernière ressource; je n'en veux plus au général en chef des armées de la république française en Italie; mais je tiens à lui reprendre la relique sacrée qu'on lui a livrée. Ce motif est le seul qui m'anime, le seul que je veuille accomplir.

— « Et si tu es arrêté?...

— « Je mourrai, ma sœur, en martyr glorieux de la cause de saint Marc. Mon confesseur vient de m'assurer que, dès qu'il en apprendra la nouvelle, il ne fera pas dire des messes en mon intention; mais, au contraire, il m'invoquera comme un des protecteurs de Venise dans le ciel. Une pareille récompense vaut bien le péril que je vais courir.

— « Tu seras reconnu.

— « Je me déguiserai.

— « Et si tu trouves Paolo de Monazone?

— « J'espère que, si Dieu le chérit, il ne le mettra pas sur mon chemin.

— « Quoi ! tu oublierais que je l'aime ?

—« Toi ! l'aimer, Anella ? non, cela t'est impossible ; tu ne peux aimer celui qui a lâchement trahi sa patrie, qui en a compromis l'avenir ! Arrière, arrière de nous ce misérable transfuge ! Qui de nous voudra s'asseoir avec lui à la même table, et partager le pain, le vin et la couche avec lui ? »

La jeune Vénitienne soupira, et, quittant son frère, elle remonta au belvéder de la maison ; et là, plongée dans une profonde rêverie, elle chercha par un chant mélancolique à oublier ses chagrins.

C'était une manière de poème dont on récitait une partie et dont on chantait le reste. Ceci portait pour titre :

LE SUICIDE.

Par onze fois le glas a retenti,
Le glas de mort au sinistre présage ;
La lune a fui dans un sanglant nuage,

Et de la terre un fantôme est sorti.
On voit soudain ses formes indécises
Se dessiner sur un sombre lointain
Du long sépulcre où dort un preux latin.
Son pied pesant fait trembler les assises.
Trois cercles d'or sur son front sont rangés ;
Et sous sa mante à la couleur d'ébène
Avec terreur mon œil distingue à peine
Des os blanchis que les vers ont rongés.
Sa faulx d'airain sur le marbre résonne ;
Trois fois il crie : alors de toutes parts
La foule impure et s'éveille et foisonne
Des morts couchés dans les cercueils épars.
Les voyez-vous ces ombres désolées,
Les yeux sans flamme et le pas incertain ,
Se réunir autour des mausolées
Pour obéir à leur maître hautain ?
Les voyez-vous s'agiter en cadence ,
L'un après l'autre, et se donnant les mains ,
Du long préau parcourir les chemins ,
Et commencer une effrayante danse ?
Un chant funèbre, un hymne de trépas
Donne le ton pour diriger le branle.
Ce sont les morts qui dansent..... Sous leurs pas
Le sol gémit, le vieux charnier s'ébranle.
Entendez-vous ces chants affreux, ces cris ,
Ces hurlemens poussés par intervalles :
C'est la gaîté de ces spectres proscrits ,
Formant en rond leurs quadrilles rivales.
Pour éclairer la fête des tombeaux ,
Luit une lampe à la clarté verdâtre ;

Et des linceuls suspendus en lambeaux
Font l'ornement de cet infect théâtre.

Loin de ses sœurs, loin surtout du lieu saint,
Baissant son front d'un voile noir enceint,
Une ombre seule, à l'écart délaissée,
Du rang hideux honteusement chassée
Ne peut goûter ni la sanglante paix
Du lit profond de l'urne cinéraire,
Ni se mêler parmi les rangs épais
Des invités à ces jeux funéraires.
En longs sanglots sa douleur se répand;
Elle soupire et pleure et veut sans cesse,
Veut, loin des lieux où la terreur l'oppresse;
Fuir du remords l'effroyable serpent.
Avec dédain les spectres semblent lire
Le désespoir qui trouble ses esprits,
Et sans pitié répètent en délire
Ce chant affreux de haine et de mépris.

CHANT.

Loin, loin de la ronde magique,
Loin, loin, celle dont la fureur,
Rebelle au livre évangélique,
Est pour nous un objet d'horreur.
Loin, loin! tous nos décrets imposent
Des tourmens aux crimes passés;
Loin, loin de la place où reposent
Les ossemens des trépassés.

Pour briser les liens de sa frêle existence,
L'insensée implora le fer;
Le fer a refusé sa fatale assistance
A celle promise à l'enfer.
Sans vivre, ainsi que l'homme elle est pourtant vivante;
Son cœur souffre et ne bat pas;
Elle a voulu mourir. O sort plein d'épouvante!
Cette mort n'est point le trépas.

Loin, loin de la ronde magique;
Loin, loin celle dont la fureur,
Rebelle au livre évangélique,
Est pour nous un objet d'horreur.

De néant et de vie incroyable modèle,
Au jour elle doit se cacher;
Et du sépulcre ouvert à la race mortelle
Son corps ne saurait approcher.
La terre sainte fuit le cadavre profane
De qui tranche ses propres jours;
Et sur l'arbre sans fruit sa couronne se fane
Quand Dieu l'a maudit à toujours.

Loin, loin, tous nos décrets imposent
Des tourmens aux crimes passés;
Loin, loin de la place où reposent
Les ossemens des trépassés.

Puis! nous te rejetons, et ta vue odieuse
Sait nous inspirer plus d'effroi
Que l'aspect imprévu de l'aube radieuse

Blanchissant la tour du beffroi.
Va, d'une atroce faim apaiser la furie
Avide du sang des humains;
Pour le boire à longs traits, suce avec barbarie
Leurs flancs que presseront tes mains.

Loin, loin de la ronde magique,
Loin, loin celle dont la fureur,
Rebelle au livre évangélique
Est pour nous un objet d'horreur.

Dans la profonde nuit, quand la tempête gronde,
Quand l'auster glace le coteau,
Vampire sans pitié, va commencer ta ronde,
Va de la cabane au château;
Porte partout l'effroi, la mort et la détresse;
En tous lieux provoque les pleurs.
Prends un fils à sa mère, à l'amant sa maîtresse;
Sois heureuse de leurs douleurs.

Loin, loin, tous nos décrets imposent
Des tourmens aux crimes passés;
Loin, loin de la place où reposent
Les ossemens des trépassés.

Comme elle achevait cette dernière strophe, on soupira derrière elle. Épouvantée, elle se retourna, et ne fut que médiocrement rassurée, lorsqu'elle eut vu la vieille Gargagna;

ses traits, déjà décolorés par l'âge, atteignaient le terme dernier de la décrépitude. Il ne restait aucune flamme dans ses yeux fixes, bien qu'ils palpitassent encore; la mort seule vivait dans leur regard, sa peau livide devenait terreuse. Elpha marchait péniblement, frappant avec force la terre. Cet ensemble horrible plongea la jeune Vénitienne dans un sentiment indéfinissable de terreur. Néanmoins, désirant entamer avec gaîté une conversation dont elle craignait la fin :

— « Ma tante, dit-elle en essayant de sourire, vous heurtez bien rudement chez les gens de là-bas.

— « C'est parce que je veux qu'ils m'ouvrent [1], répondit-elle lugubrement, mes journées ont été trop longues, les années encore plus, et, pour mon malheur, j'ai dépassé le siècle... Un siècle, Anella... cent

[1] Ce propos philosophique a été dit par le célèbre poète toulousain Gondouli ou Godelin, qui naquit en 1579, et mourut en 1645.

ans.:. Sais-tu ce que c'est! Que d'innombrables instans furent donnés à la prière! combien de fois j'invoquai sans fruit des saints jours. Mon heure fatale sonne, je cède. Les miens m'appellent, je veux mourir avant d'avoir vu les Français emporter le lion de Saint-Marc attaché aux fiers chevaux de Constantinople.

— « Espérez qu'ils ne viendront pas.

— « Espérer ! le saint lui-même ne nous a-t-il pas quittés? n'ai-je pas vu mon propre enfant attacher son nom à cette perfidie. Non, je n'espère plus; Venise tombe ! Venise l'antique, la riche, la noble, la sainte. Adieu, cité, reine de la mer; toi jusqu'ici invincible, toi qui, dominant l'Italie par ta sagesse profonde, sus te rendre vénérable aux plus lointaines nations..... Cependant, avant de mourir, j'ai voulu revoir mon fils Paolo Monazone. Ton frère doit aller à sa recherche; je crains qu'il ne veuille le suivre; un mot de toi le ferait revenir. »

Elpha témoignait avec tant d'ardeur un désir si naturel, que la jeune fille, qui ne

savait pas écrire, et qui était convenue avec Paolo d'un signe impératif qui exigerait la présence de Monazone, remit à l'antique Gargagna une simple bague passée à son doigt annulaire de la main gauche, et qui, ouverte en deux parties, portait gravé le nom divin de Jésus-Christ. A sa vue, la vieille femme se ranima; un reste de chaleur reparut dans ses yeux éteints, et il se trouva dans ses veines assez de sang pour colorer son visage aux teintes verdâtres et terreuses.

Anella ne vit dans cette démonstration que de la joie, et, pour soutenir la conversation, demanda comment Paolo pourrait paraître à Venise sans encourir la rigueur de l'Inquisition. Il lui fut réparti que d'abord on avait obtenu le sauf-conduit du doge, puis que sa venue serait cachée. Il ne verra que sa famille; ce ne sera qu'après que Venise le reverra; d'ailleurs, n'est-il pas Français, et ce peuple odieux ne domine-t-il pas dans notre ville infortunée? Paolo ne doit craindre que moi... et je suis son aïeule. »

Ces derniers mots auraient dû rassurer Anella, et, par un effet contraire, ils firent naître dans elle une sourde terreur ; elle aurait presque voulu retenir ce que sa main venait de livrer : il n'en était plus temps. Alors elle conjura l'antique Vénitienne de se rappeler quel sang coulait aux veines de Paolo.

— « Il est donc bien coupable, répartit Gargagna, puisqu'il suffit que je prononce son nom pour que tu craignes pour lui ? Est-il ton époux ? Ne te souvient-il pas de ce que disaient nos pères : *Siamo Veniziani, è poi cristiani* (Nous sommes Vénitiens d'abord, et ensuite chrétiens). Je suis demeurée, moi, la fille de mon père et de ma mère.....

Cependant, comme toi, mâ juste inimitié
Cède à la voix du sang, au cri de la pitié ;
Mon cœur se ressouvient à qui, donnant naissance,
Je prodiguai mon lait, de qui soignai l'enfance ;
Et quand de mon pays le malheur consommé
Me fera trop haïr qui j'avais trop aimé,
Ma mémoire, peut-être, au jour de la vengeance,
En faveur du passé, fera taire l'offense. »

Ce fut tout ce que la jeune fille put obtenir. Elle accompagna Gargagna qui, invitée par l'éclat d'un beau jour, et malgré elle séduite, voulut s'en revenir le long des riches quais de Fondamenta - Nuovo. Anella, dans le chemin, tâcha de l'attendrir; mais, Gargagna, voyant le soleil se coucher, et saisie d'une flamme poétique, s'écria :

Vois-tu là-bas mourir en cet obscur lointain
Cet astre étincelant, et si pur ce matin;
Dans les sombres vapeurs dont l'amas l'environne,
Trouves-tu du midi la brillante couronne?
Dis-moi : que reste-t-il d'un éclat tout divin?
Un reflet que bientôt tu chercheras en vain.
Pour livrer son empire aux sept chœurs des étoiles,
La Nuit va déployer ses ténébreuses toiles :
La Mort paraît au bout de ce brillant chemin;
Mais le Soleil qui meurt reparaîtra demain.
Comme lui, s'éteignant au bout de sa carrière,
Si l'homme renaissant se rouvrait la barrière!
Mais non : c'est sans retour que son flambeau s'éteint;
Et comme il n'eut qu'un soir il n'aura qu'un matin.
De tout ce qu'il créa l'horrible destinée
A son sort malheureux doit languir enchaînée.
Rien n'est stable, et l'on voit dans les divers États
Monter, régner, tomber, les divers potentats;
Les empires fondés, et, pareils aux flots, roulent;

Les royales maisons se succèdent, s'écroulent;
La cité dont l'Euphrate a baigné les remparts [1],
Thèbes, Memphis, Balbec, tombent de toutes parts.
Un jour, de ses enfans Venise abandonnée,
Reine des nations, par le fer moissonnée.
Dans ses temples déserts et dans ses murs proscrits,
Du triste oiseau des mers on entendra les cris.
Et toi, l'unique objet de ma flamme immortelle,
Réponds, sainte patrie, à la voix qui t'appelle:
Mon corps, tout chargé d'ans et de chagrins brisé,
Mon cœur de tout prestige enfin désabusé:
Hélas! tout se ranime à mon heure dernière.
De Venise à mes yeux va tomber la bannière;
Et la femme débile, et la forte cité,
Dans le même cercueil tout est précipité.
Du moins sur ce tombeau, si, planté par l'histoire,
Verdissait le laurier, enfant de la Victoire;
Si du corno royal le doge couronné,
De toutes tes splendeurs restait environné,
La mort satisferait ta fille centenaire:
Mais non: de la fortune, ô caprice ordinaire!
Ville, peuple, sénat, monumens, souvenir!
Tout meurt dans ce néant que l'on nomme avenir!

Pendant que la vieille inspirée faisait entendre ses prophétiques chants, la jeune fille et quelques Vénitiens s'étaient assemblés.

[1] Babylone.

Tous écoutèrent avec un respect religieux ces menaces terribles, ces paroles solennelles ; une horreur profonde, universelle, dangereuse à la paix publique, gagnait les esprits.

« Oh ! se disait-on, notre sainte en finit avec la vie ; on nous a toujours prédit que Venise cesserait d'exister aussitôt que celle-là fermerait les yeux à la lumière, et si demain elle ne les a plus ouverts, citadins, que deviendra Venise ? »

D'autres ajoutaient :

— « Amis, si les sénateurs ne s'occupent pas des intérêts du peuple, s'ils laissent expirer, faute de secours, cette créature qui s'identifia avec la patrie, vous savez les services qu'elle lui a rendus, les désordres calmés par elle, les émeutes passées ? Combien de fois a-t-elle rempli sans cruauté, sans tyrannie, l'office des inquisiteurs d'État et du conseil des Dix ! Croyez-moi, puisqu'elle prophétise des infortunes, c'est que Venise touche à sa fin. Hé bien, si Venise doit finir,

qu'elle se montre reconnaissante : portons la vieille femme au palais ducal ; qu'elle l'environne des soins qu'elle mérite ; qu'on ait s'il se peut, pour veiller autour de son lit, les procurateurs de saint Marc, et, en dernier lieu, le doge même. »

Certes, en d'autres temps, de pareils propos eussent été punis si on les eût entendus. Mais, à ce moment où tout se détendait, quand il y avait des îles vénitiennes et plus de Venise, et un grand conseil et plus de patriciens, les Dix, les Trois et pas de police.

La foule augmentait les cris à mesure de la multiplication. Les cercles devenaient plus impérieux ; les résolutions de la tourbe plébéienne, encore inférieure à la citadinance, inquiétaient les quelques nobles amenés là par hasard et par la vigilance de cette administration que l'on accusait de sommeiller. Un d'entr'eux s'avisant de régulariser le tumulte :

—« Enfans, dit-il, le doge et les nobles, vos

amis, ne refuseront ni des remèdes, ni un lit, ni leur surveillance, à donna Elpha Gargagna, si aimée de nous. La bonne dame, parmi ses mille qualités, possède cet amour de la patrie qui nous la rend si chère; suivez-moi, conduisons-la, et vous verrez si je vous trompe. »

Ces mots, habilement prononcés, calmèrent la foule déjà plus qu'agitée, et celle qui inspirait tant de pitié, s'obstinant à refuser, leur soin n'en prit pas moins la route du palais ducal. A la porte, la foule, par un reste de respect, s'arrêta, satisfaite des remercîmens de Gargagna, et d'avoir montré qu'elle savait aussi se maintenir dans son indépendance. Rien ne copie si bien le puissant, que le faible à la veille de voir tomber celui-là.

La vieille, que la maison était accoutumée à voir, à toute heure du jour et de la nuit, entrer et sortir, fréquenter les salles publiques et privées, qui souvent à des heures indues et dans celles les plus reculées, s'était montrée vêtue bizarrement, ne fit aucune difficulté

cette fois de l'admettre en conséquence de ses antécédens.

Gargagna, que rien ne retenait, traversa les vastes salles dorées et silencieuses, fit tourner le bouton de plus d'une porte inconnue, parvint à un couloir étroit privé d'air, enseveli dans une obscurité permanente; à son extrémite, une dernière porte fut discrètement ouverte, et la vieille parut avoir atteint le but de son Odyssée.

C'était un cabinet vaste, tout chargé d'or et de peinture. Le génie de Véronèse y avait enseveli des chefs-d'œuvre dignes de l'éclat du grand jour; des livres magnifiquement reliés remplissaient deux belles armoires d'ébène, sculptées par Leflamand, avec un soin délicat; il y avait dans des tiroirs plats, une multitude de médailles, de pierres gravées, tant anciennes que modernes; des merveilles dues au burin ou à la main délicate de Benvenuto Cellini, sur la vaste cheminée de bronze antique, étaient accompagnées par deux bustes de philosophes.

Une petite table, ouvrage précieux des mosaïqueurs de Florence, était placée entre la fenêtre et la cheminée; devant elle, un homme simplement vêtu, était assis, vieillard fatigué, accablé du poids des ans, et de celui, plus lourd, des chagrins. Il lisait l'Arioste, et parfois la gaîté étincelante du poète arrachait un sourire à ses lèvres flétries et décolorées.

La venue de Gargagna ne surprit pas ce personnage; il la salua avec une affection sincère et contristée. Elle s'accroupit sur des carreaux de damas cramoisi, qu'elle trouva sous sa main, abaissa un instant sa tête sur son giron, parut rêver, et puis la relevant :

— « Hé bien, Chigy, où en sommes-nous? dit-elle.

— « A l'épouvantable fin de tout, à la ruine totale de la chère patrie.

—« Est-ce vrai?... Et elle tressaillit... Vraiment le grand conseil n'a donc ni vertu ni bravoure? Où sont ces héros d'autrefois? Et toi, doge, crois-tu consommer sans crime la perte de la patrie ?

— « Que puis-je seul ?

— « Hé mais, protester et mourir.

— « Le cinquième commandement de Dieu nous en fait la défense expresse.

— « *Siamo Veneziani è poi cristiani*... Ah ! pardon, Chigy, je croyais parler à un Vénitien d'autrefois.

— « Vieille femme à l'ame romaine, tu serais capable d'immoler ton propre sang à la patrie !

— « Pourquoi pas ? Venise vaut-elle moins que la ville aux sept Montagnes. Quand un arbre porte une branche pourrie, il faut s'en délivrer pour le salut de tous. Un doge, ce titre, cette grandeur, l'attente de toute ta vie, le but de mes prières, de mes actes ; si loin de ta maison à laquelle tu es enfin parvenu là. Cèderas-tu sans livrer bataille ? Ne pourras-tu la quitter qu'en tombant sur ses derniers débris ?

— « Carissima sorella, je suis seul, ou presque seul, c'est la même chose. Les patriciens épouvantés craignent Bonaparte, l'Au-

triche, les Anglais, le Turc, la Cisalpine, les citadins eux-mêmes.

— « Frère de lait, j'entends; ils ont peur de la victoire; elle leur semblerait trop cher achetée, s'il fallait la devoir à la gloire d'un de leurs concitoyens; ils aiment mieux passer du trône à l'esclavage, que de devoir le trône à des patriciens. O frère, quel abaissement! quelle indignité! quel horrible égoïsme! Hé bien! oui, vous serez esclave de la citadinance d'abord, et puis d'un maître étranger; le fouet du vainqueur frappera le doge de Venise...

— « Elpha! Elpha!

— « Du doge de Venise, puisqu'il n'aura su combattre, commander ou mourir. Ce n'est pas pour moi que je demande des vertus à la république, pour moi qui n'en verrai pas la fin, car mes yeux seront fermés à la lumière mortelle avant que la France ne plante sur la place de Saint-Marc son odieux drapeau; c'est pour toi, frère, pour cette noblesse que j'ai tant vénérée, pour ces Vénitiens qui du

moins n'obéissaient pas à des maîtres étrangers... »

L'héroïque femme fut interrompue une seconde fois, non par le doge consterné, qui courbait humblement la tête comme déjà en étude de la servilité qui lui serait demandée; c'était le chancelier de la république, autre vieillard rompu aux affaires, patriote passionné. Ses traits étaient bouleversés, sa démarche chancelante; deux conseillers du doge le suivaient. L'un d'eux prenant la parole :

— « Sérénissime prince, écoutez, et donnez par votre seing la sanction solennelle de la loi suprême que vient de dicter le grand conseil... Une femme ici! qu'elle sorte.

— « Qu'elle reste! s'écria le chancelier avec une vivacité d'indignation; encore quelques minutes, et elle et moi serons vos souverains par anticipation. Qu'elle assiste à votre dégradation morale; l'honneur de Venise se réfugiera chez le plébéien.

Le chancelier, second personnage de la république, choisi toujours hors du livre d'Or,

par conséquent non noble, d'une voix forte, lut l'acte suivant inscrit sur peau de vélin.

« EN GRAND CONSEIL.

« La nécessité de pourvoir au salut de la « religion, de la vie et des propriétés de tous « les chers habitans de cet État, a déterminé « le grand conseil à prendre les déterminations « du *premier* et du *quatre* de ce mois, qui « donnent à ses députés près le général en « chef de l'armée d'Italie, Bonaparte, tous les « pouvoirs nécessaires pour remplir cet objet « important.

« Aujourd'hui, pour le salut de la religion « et de tous les citoyens, dans l'espérance que « leurs intérêts seront garantis, et avec eux, « ceux de la classe patricienne, et de tous les « individus qui participaient aux priviléges « concédés par la république; enfin, pour la « sûreté du trésor et de la banque;

« Le grand conseil, constant dans les prin- « cipes qui ont dicté les deux déclarations

« susdites, et d'après le rapport de ses dépu-
« tés, adopte le système qui lui a été proposé
« d'un gouvernement représentatif et provi-
« soire en tant qu'il se trouve d'accord avec
« les vues du général en chef. Et, comme il
« importe qu'il n'y ait point d'interruption
« dans les soins qu'exige la sûreté publique,
« les diverses autorités demeurent chargées
« d'y veiller. »

— « Signez, sérénissime prince, dit le chancelier en présentant, selon l'usage, la plume au doge... Gargagna, consternée, accablée, à peine respirant, tournait sur son faible frère un regard déchirant et qui semblait lui dire : Au nom de Dieu! ne signe pas; mais le doge, sans vertu, ame de bonne façon, née pour l'esclavage, accepta la plume, instrument de sa dégradation, et on entendit le bruit que fit ce bec criard, et ce fut là tout le tumulte qui s'ensuivit de la catastrophe de Venise. Le sénateur avançait la main pour prendre l'acte.

— « Michel Steno, s'écria le sévère chan-

celier, tu n'es plus rien; il n'y a plus ni doge, ni conseiller, ni Seigneurie; tu es moins que moi, car je suis plébéien: tu es noble, et, en consentant à ta dégradation morale, tu es au dessous d'un Esclavon. Sors de ce palais, qui n'en est plus un. Toi, excellence Manino, rentre dans ta maison, et doge, souverain prince, redeviens l'obscur Luigi Manino. Quant à moi, plus grand que vous tous—car je vous ai sans cesse méprisés—moi qui ne vous servais que pour vous aider; moi le second magistrat de cette république expirante, je n'en accepterai pas la nouvelle existence à laquelle, ô patriciens! votre bassesse orgueilleuse va se dévouer. Ce ne sera que de dessus mon cadavre qu'on arrachera les sceaux de l'État; vivant, il me serait impossible de les rendre.»

L'héroïque magistrat plébéien, sans faire attention que le doge vient de tomber évanoui, court à la fenêtre qui s'ouvrait sur le canal Orphano, la franchit, et se précipite dans la mer où il trouve la mort, et d'où on ne put jamais retirer son cadavre; ainsi, les sceaux de

l'État, disparus avec lui, ne furent pas la proie du vainqueur.

Cette tragique fin, préparée par des paroles si sublimes, humilia profondément l'orgueil des deux sénateurs, conseillers du doge. Ils comprenaient bien aujourd'hui que leur pouvoir avait cessé. Leur chef, étendu sur le plancher, n'avait pu stoïquement renoncer à sa couronne; ses sens l'avaient abandonné; mais il ne fut pas assez heureux pour mourir de honte, de chagrin ou de désespoir.

Mais, malgré la tendre amitié qui le liait au ci-devant doge, la vieille Vénitienne; celle-ci, plus enthousiasmée du chancelier de la république dans la mâle façon de se donner la mort, s'était sentie incapable d'offrir de froides consolations à son frère, de laisser le trône qu'il perdait; elle profita du tumulte occasioné dans la chambre secrète, par l'acte désespéré d'un homme qui avait trouvé la mort moins amère que la servitude, pour regagner les passages mystérieux, et ce fut si

facile à expliquer par elle, admise dans toute l'intimité du doge.

A peine se fut-elle retirée, et sur le bruit du suicide et de l'évanouissement du doge, accoururent aussitôt, du grand appartement d'honneur, où ils siégaient dans une double représentation, et le sénat, et les sages-grands, et les procurateurs de Saint-Marc, et les membres du conseil des Dix, et les avogadors; enfin l'élite du patriciat.

A la vue de ces nobles citoyens, et de désespoir de les voir dégradés comme lui, l'ex-doge ne put retenir ses sanglots; plus d'un faible comme lui l'imita par des larmes abondantes. Là, bientôt on en vint à se reprocher les avis donnés, les résolutions acceptées, les démarches fausses, les mesures maladroites : moment terrible, où le prestige n'existant plus, il ne restait que des nullités en présence de leurs pareilles. Le tumulte croissait; des paroles étranges étaient proférées, lorsque soudainement on se tut... Oh! fait inconnu pendant toute la durée de la république, un

obscur citadin s'était audacieusement introduit dans cet ex-collége du patriciat.

C'était Vicentio Dandolo, hardi, présomptueux, impatient de régner dans sa patrie; on avait cru qu'il s'était évadé de Venise le jour de l'enlèvement des reliques, pour n'y plus reparaître; lui, laissant courir ce bruit utile à sa sûreté personnelle. Mais, au lieu de rester auprès de Bonaparte, où il n'avait rien à faire, il était rentré pour encourager les Jacobins et profiter de la circonstance. Il la voyait favorable; elle lui accorderait les avantages que peut-être il ne trouverait pas auprès du général en chef.

Il était donc à Venise, caché, et déjà plus fort que le grand conseil, le doge, les *sages-grands*, le conseil des Dix, les inquisiteurs d'État; il dirigeait les émeutes, les insurrections; les conduisait sur un point unique, et tout cela avec une sagacité supérieure. En même temps, il négociait en particulier avec certains nobles, promettant aux uns, ambitieux sans cervelle, une révolution qui les amènerait au dogat;

à d'autres, la conservation des priviléges aristocratiques, pourvu que des concessions fussent accordées. La police déjà le traitait en chef; ce fut par elle qu'il apprit la résolution insensée que le grand conseil avait prise; Napoléon, qui la demandait, ne s'était pas flatté de l'obtenir; alors il ne balança pas à se montrer, car il était revêtu des pouvoirs les plus éminens donnés par le général en chef.

— « Signori, dit-il, dès que le murmure de surprise, de colère, de mécompte, occasioné par sa présence, se fut un peu calmé, Signori, je vous annonce, au nom de son excellence Napoléon Bonaparte, général en chef des troupes de la république française en Italie, que vous courez le plus grand danger; d'une part, les quatorze mille Esclavons que vous avez appelés en armes dans le sein de Venise, ont fait offrir au magnanime héros le partage de vos dépouilles, s'il veut leur permettre de vous piller; la vile plèbe de la citadinance a comploté de mettre le feu à la ville en trente-neuf endroits à la

fois, et de profiter du trouble et de la confusion universelle, pour vous égorger et vous ruiner. Enfin, l'Autriche, désespérée du désastre, vient de passer un traité avec l'Angleterre. La flotte britannique, en station dans la Méditerranée, va survenir, et débarquera sur la place Saint-Marc une armée allemande. Voilà les plaies qui fondront sur vous tous si, à l'instant même, vous ne prenez un parti prompt. »

A mesure que l'effronté Dandolo parlait, la consternation gagnait le patriciat; au lieu de puiser de l'énergie dans ces fausses nouvelles, les nobles, abattus, tremblans, éperdus, gémissaient, voyant déjà leurs palais en cendres et leurs richesses extorquées. Presque tous, car les ames fermes n'étaient pas là, s'empressèrent de lui demander conseil.

— « Je sais, dit-il, qu'il n'y a plus de gouvernement, que le signor Manino a abdiqué; ainsi, croyez-moi : abandonnez l'autorité aux fonctionnaires nommés par Bonaparte, ou plutôt c'est un soin que je prendrai moi-

même, ayant la carte blanche et ses pleins pouvoirs. Quant à vous, *eccellenze*, quittez Venise, allez dans les îles de l'Adriatique, sur le littoral, dans les États du pape, à Naples. On vous y recevra bien. La protection de la république française ne vous manquera pas. Pendant ce temps, des mesures sages, fermes, conciliatrices, calmeront le peuple; il oubliera les fautes du gouvernement qui n'est plus.

— «Il vit encore, répondit Manino d'une voix faible. Les autorités doivent continuer jusqu'à l'heure où elles pourront se retirer sans péril pour la chose publique.»

Ceci offrait des chances au corps de la noblesse, et contrariait trop Dandolo dont le désir était de dominer la cité où il avait pris naissance; aussi, se hâtant de reprendre la parole :

— «Qu'est-ce, Signori? voulez-vous faire couler à flots le sang du Vénitien? Qui parle de l'ex-gouvernement? Voilà sur cette table l'acte qui proclame sa dissolution. N'évoquez pas un fantôme; sa résurrection serait signalée

par le pillage, le meurtre et l'incendie..... Excellences, je n'ai qu'un mot à vous dire. Il baissa la voix, et de toutes parts on prêta l'oreille pour mieux l'entendre.

— « Voici les pouvoirs du Directoire français : il me revêt de toute l'autorité légitime. Le peuple le sait, l'Esclavon en est instruit; si je sors d'ici en simple particulier, c'est que vous auriez refusé de me reconnaître. Dès lors, Venise, sans chefs, tombe dans l'anarchie; dans une heure d'ici les têtes de deux cents de vos seigneuries pareront en horrible trophée, la balustrade de l'église Saint-Marc, et cent de vos palais seront la proie des flammes. Choisissez!

On se tut. Qui ne dit mot consent.

— « Allons, dit l'audacieux Dandolo, notables de Venise, accompagnez votre maire à la basilique, insigne de notre saint patron, et assistez avec lui au *Te Deum*, que le patriarche, sous peine d'aller involontairement joindre le chancelier dans le canal Orphano,

entonnera en l'honneur de la régénération de la république. »

Dandolo, s'approchant d'une sonnette posée sur la petite table que j'ai signalée, l'agita : des huissiers se présentèrent.

— « Qu'on appelle messer Grande, dit-il. »

Peu après l'homme mandé parut.

— « L'ami, fais déployer les étendards ; que les trompettes d'argent me précèdent ; que l'on porte devant moi l'ombrelle, le fauteuil, tous les insignes du doge ; et vous, excellences, vous, partie distinguée du peuple souverain, suivez-moi ! Au retour, je signerai vos passeports. Quant à vous, signor Manino, voici le vôtre ; je l'avais par amitié préparé à l'avance. Vous irez à Trieste. Comme vous avez des ordres à donner avant de quitter le palais ducal, je vous dispense de me faire cortége cette fois..... Plus tard, je ne retiendrai pas votre zèle..... Allons, Messieurs, marchons. »

Dandolo, ceignant ses reins d'une écharpe bleue, jaune et rouge, cette dernière couleur en signe d'appréciation à la république fran-

çaise, se faisant précéder des officiers de l'ex-doge, de la défiante Seigneurie, des procurateurs de Saint-Marc, des sages-grands, dont l'un portait encore, selon le dû de sa charge, l'épée de la république.

Une foule considérable par sa masse, mais morne et abattue, remplissait la Piazzetta et la grande place. Un cri de mécontentement circula d'abord, plus d'une voix patriotique demanda le doge. Celui qui l'avait été pleurait lâchement dans un arrière appartement de son vaste palais et s'effrayait d'une solitude et d'une liberté inaccoutumées.

XVI.

UNE FAMILLE PLÉBÉIENNE A VENISE.

> Dans les États qui meurent par excès de civilisation, on ne rencontre quelque reste de vertu que parmi le peuple.
>
> *Recueil de maximes.*

—«Qu'il y a long-temps que je vins ici pour la première fois, disait un vieillard vêtu de simples habits. Sa tête vénérable avait ce type des figures d'apôtre que l'on admire particulièrement dans les tableaux de l'école vénitienne, à la couleur de la peau, à l'absence

des cheveux, aux excroissances terresseuses qui dominaient ses rides, et qui annonçaient la dissolution prochaine de qui, venant de la poussière, était prêt à rentrer dans la mère commune, et tout pareil à elle. Il était de haute taille, et il s'appuyait sur un bâton noué d'épines. Elpha lui prit la main, et la serra dans la sienne.

— « Qu'importe de se voir, dit-elle, quand on se ressemble; quand on pense sans cesse l'un à l'autre. Pour moi, Jacomo, digne frère de mon mari, tu étais le meilleur des citoyens quand nous avions une patrie. »

Une larme brilla dans l'œil du noble vieillard (ses sentimens composaient son chartrier); il alla s'asseoir en silence. Presque aussitôt survint un citadin au bel habit de velours, au bon manteau de Ségovie, doublé en soie vénitienne, à la perruque ambitieuse; car elle était presque pareille à celle d'un procurateur de Saint-Marc. Une grosse chaîne d'or, travail du produit de la patrie, entourait son cou, elle soutenait un lorgnon, une canne à pomme

d'or, sept à huit bagues, deux montres, une tabatière : elle était neuve ; des boucles aux jarretières, aux souliers, de gros boutons au col et aux poignets de la chemise, et le tout d'or, annonçait un affairé de l'antique cité. Celui-là, on l'appela le cousin Sitio Carone.

Un troisième personnage entra sur ses pas ; il était facile, à ses larges brayes, à sa veste poissée de goudron, à son teint presque noir, tant le hâle l'avait frappé, au bonnet rouge qu'il posait sur son front, un marin. L'étourdi l'eût nommé maître Thadeogini, gondolier. La vieille Elpha, dans sa politesse exquise, le titra de capitaine de felouque ; et cette flatterie, sans l'enivrer, ne le mécontenta pas.

Deux frères arrivèrent ensemble, André et Romildo Ceconi. L'aîné, apothicaire, et passablement jaloux de la fortune inespérée de Dandolo le puîné, liquoriste. Ceux-ci encore étaient cousins ; le premier, de plus filleul de donna Gargagna.

On en était encore aux complimens, lorsque trois femmes, bien vêtues en bon damas, avec

une profusion de bijoux et de dentelles, selon la coutume du beau sexe vénitien. Cependant l'âge établissait entre elles des lignes sévères de démarcation. La première, presque contemporaine de la maîtresse du lieu, lui donna et en reçut en l'embrassant le doux nom de sœur. Celle-là (signoraGamelli) avait dû être d'une beauté remarquable; sa coquetterie avait survécu à ses charmes, et, quand les moyens de plaire avaient cessé, elle s'imaginait que, pour se faire aimer, il suffisait d'en avoir envie.

La seconde, portant selon moi la *quarantie criminelle*, c'est-à-dire quarante hivers, ou, moins épigrammatiquement et poétiquement, quarante ans, parvenait à faire illusion, merveilleusement aidée par la nature. Belle à miracle, parée à la manière des fées, elle répandit, dès l'abord, les essences de l'Orient, puis les femmes admirèrent son luxe. Seconde épouse d'un fils cher à Gargagna, et mort depuis peu d'années, la veuve inconsolable, loin de convoler en secondes noces, avait préféré

l'honorable viduité soutenue par l'amitié désintéressée, sans doute, et datant de vingt-huit ans, d'un patricien respectable. Gargagna aimait peu sa bru, mais celle-ci était mère, et, à ce titre, elle obtenait des égards de sa sévère belle-mère.

La troisième, enfin, Nonzia Lembi, nouvelle mariée, encore dans la lune de miel, était conduite par son mari, son cousin-germain, et tous les deux avaient Elpha pour aïeule. Celle-là, rose à peine épanouie, charmait les regards; elle était gaie, bonne, douce, polie, franche, sans fiel, sans malice. Tout cela trouvait son explication dans un mot : elle est prodigieusement belle, et on disait vrai.

Dix ou douze hommes ou femmes, tous purs Vénitiens, tous descendans d'Elpha, ou lui appartenant par des nœuds du sang, composaient avec les tards venus une assemblée nombreuse. Le jeune Eblo y faisait les offices de maître de cérémonie; il y eut un instant où, avec peu de joie, il cria :

« — *Mamma,* voici Piédro Marni avec la belle Anella, sa sœur. »

Une rumeur sourde de mécontentement accueillit celui que, naguère, Venise avait amené en triomphe. Ses concitoyens l'avaient vu le contempteur de la tyrannie ; ses parens lui reprochaient ses fonctions de bravo. Il parut. La froideur de l'accueil qu'on lui fit le porta à s'arrêter dès presque son entrée, et à s'asseoir sur un banc où il se trouva. Sa sœur, le cœur navré de cette manifestation malveillante, embrassa Gargagna, et lui mouilla la joue des larmes que l'orgueil fraternel lui arracha soudainement.

L'assemblée que la vieille femme avait appelée, se trouvant au complet, et chacun ayant pris sa place, Gargagna, pour la forme, alla occuper la sienne dans un antique fauteuil d'ébène, garni de coussins de velours, et qui, sans doute, avait paré l'un des salons de l'opulente maison des Manino, et, voyant le silence impatient de ses auditeurs, leur dit :

— « Mes chers parens, il n'y a plus de Ve-

nise; peut-il y avoir encore des familles dans cette ville qui n'est plus qu'un bourg géant? que vous semble? Un gémissement unanime répondit :

—« S'il n'y a plus de famille, il ne peut donc plus exister les sentimens qu'elle fait naître. Nul d'entre nous ne peut donc s'intéresser aux actes d'aucun de nous.

— « Je le nie, dit le beau-frère d'Elpha. Venise vit encore, elle est à part de la lâcheté des patriciens; ils ont abdiqué, mais elle a conservé ses droits. Qu'eux soient les esclaves de Bonaparte; mais nous *siamo Veniziani*. Et par conséquent, j'ai une famille, des proches, et leurs actes me donnent de l'orgueil, ou me couvrent de honte. »

Une vive acclamation couvrit ces paroles énergiques.

Elpha soupira.

— « Si Venise est, quoique abaissée et peut-être esclave; si toutes les prophéties qui ont pronostiqué sa chute se sont accomplies, ou vont l'être, sans pour cela que la glorieuse cité

ne reste chère à ses enfans; que doit donc faire une famille vénitienne, lorsqu'un de ses membres la flétrit indignement?

— « Elle doit, Avola, s'écria la charmante nouvelle mariée, en ouvrant délicatement ses lèvres de rose, frapper de mort cet indigne rejeton. »

Elpha tressaillit; puis, se tournant vers l'autre vieillard.

— « Ton opinion, mon frère?

— « Celle de la jeune femme. »

Elpha encore fut plus oppressée, et demanda son avis à l'orfèvre Sitio Carone. Celui-ci se levant, et, jouant avec ses breloques dont le cliquetis couvrit souvent la voix :

— « Le cas est ardu, dit-il, c'est une rude manière d'apurer un compte. Il y en a qui aimeraient mieux, déposant leur bilan, s'asseoir sur la pierre de Padoue[1]; car le sang a une valeur intrinsèque.

[1] On montre à Padoue une pierre (de vituperis) de scandale. Tout négociant qui, le front ceint d'un bonnet

— « Et l'honneur, frère, lui cria donna Britta, l'ex-beauté, l'aimable veuve, et l'amie du noble sénateur Moncenigo; l'honneur, pour quoi le comptes-tu? Quoi! un des nôtres, car je devine de quel infâme on parle, un des nôtres, sous l'odieux prétexte de rompre notre esclavage, nous jettera aux fers hideux de l'étranger; et de toutes parts on nous reprochera son crime, et nous aurons l'air de l'accepter en le tolérant. Non, non, qu'il meure, Paolo Monazone! dût son sang retomber sur nous tous!

— « C'est mon opinion, dit à son tour le capitaine de felouque. Qui à bord voudra m'obéir? Ils me diront, ton cousin a trahi la patrie, et, sans doute, tu as partagé son profit, puisque tu ne le punis pas. »

Anella avait écouté, avec une terreur croissante, ces oraisons de mort. La dernière l'é-

vert, s'y asseoit sans chausses, est relevé de son bilan, et couvre sa banqueroute pour laquelle on ne peut plus le poursuivre.

pouvantant par trop, elle ne put garder plus long-tempsle silence.

— « Mes chers parens, dit-elle, prenez garde de ne pas vous livrer à la même erreur qui a perdu notre cousin. Il a vu les nobles pesant sur nous, il a voulu nous délivrer...

— « Et il a appelé l'étranger, dit Piédro d'une voix sourde.

— « Tais-toi, Piédro, répliqua sa sœur avec énergie. Comment peux-tu parler? Le sang vénitien remplit ta bouche; n'en es-tu pas étouffé, homme souillé du sang de tes frères. Est-ce à toi à demander vengeance? Tais-toi, je t'en conjure, mon frère, ne m'oblige pas à te maudire, et à te détester, moi qui te voue tant de tendresse. O mes parens, Paolo s'est trompé; rendez justice à l'intention. Il a séparé le peuple des nobles; il n'a pu croire que des républicains, ses bienfaiteurs, confondaient les citadins et les patriciens. Au reste, qui vous a dit que nous sommes esclaves? le grand conseil n'existe plus, il est vrai; mais on a nommé une municipalité vénitienne, et elle gouverne

en ce moment. Ne soyez donc pas si sévères, retirez votre amitié au pauvre Paolo; mais ne lui ôtez pas la vie.»

La chaleur entraînante qu'Anella mit à prononcer ce discours, le charme qu'y imprima le son harmonieux de sa voix, l'appui qu'il reçut de la beauté merveilleuse de la fille éloquente, ramenèrent à son avis les deux frères Ceconi deux cousines, un oncle, deux cousins et trois neveux. Le hasard ayant placé tous ceux-là près les uns des autres, cela forma une masse imposante pour l'indulgence.

Alors, la signora Gamelli se leva. Déjà, par son âge, elle touchait à la mort, et tout lui commandait de se tenir à l'écart des actions de la vie; mais, dans ce cœur éteint, comme dans celui d'Elpha, brûlait un furieux patriotisme, et sa bouche, presque paralysée, retrouva des mots pour demander la mort. Sa détermination ainsi arrêtée, elle enflamma les cœurs; et, lorsque la présidente de ce sénat d'un nouveau genre recueillit les voix, une seconde fois, la seule Anella, parmi les personnes de

son sexe, les deux frères Ceconi qui persistèrent dans leur vote humain, Eblo qui, tout en condamnant son oncle, ne put vouloir sa perte, et Piédro qui, par amitié pour sa sœur, s'excusa s'il ne votait point. Tout le reste opina de la même manière; et, sur vingt-cinq personnes réunies, vingt conclurent au châtiment mortel du coupable.

Il était sept heures du soir; les troupes françaises, au nombre de six mille hommes, sous les armes du général Barraguayd'Hilliers, débarquaient à Venise, prenaient position de tous les postes, désarmaient les Esclavons, arrêtaient une foule d'étrangers cherchant à fuir, et certes on pouvait les croire maîtres de la ville.

Paolo Monazone, impatient de revoir Anella et assuré que, le gouvernement renversé, il ne lui était aucun à craindre, demanda et obtint du général Bonaparte un ordre portant nomination de fonctions importantes. En débarquant à Saint-Marc, il se hâta de porter à Dandolo, qui avait logé la municipalité au pa-

lais ducal, les dépêches du général. Ce soin rempli, sa reconnaissance comme magistrat, remise au lendemain, il courut au Fundamento-Nove; mais là n'était pas Anella. Une voisine, qu'il questionna, lui apprit que le frère et la sœur avaient passé la nuitée chez donna Gargagna.

Nul de nous ne peut éviter sa destinée. Certes, avec la connaissance que Monazone devait avoir du caractère romain de son aïeule, il ne se conforma pas aux lois de la prudence. Elles eussent voulu qu'il eût attendu à se présenter devant elle, que le temps eût passé, et qu'il eût amorti les ressentimens de la Vénitienne.

Mais il venait de recevoir la bague de son amie, un billet au nom de l'avola, laquelle y avait joint, lui promettait le pardon ; du moins crut-il le voir ainsi dans son ambiguité. Il n'avait donc pas balancé à oublier ce qu'il avait fait, se persuadant que Gargagna aurait ployé sous la nécessité; ignorant qu'il y a des

des ames qui se révoltent toujours contre elle.

C'était donc au moment où toute sa famille unie de haine contre lui, qu'il s'avisa de se montrer au milieu d'elle. Certes, nul ne l'attendait; mais lorsqu'on le vit apparaître, tous levèrent les yeux ou les mains au ciel; et nul ne douta qu'il ne fût conduit là précisément par l'ange de la mort, et que la fatalité ne le dirigeât en victime dévouée. Tous les cœurs s'endurcirent, le cruel fanatisme y régna seul.

Dès qu'il parut, Anella, éperdue, poussant un cri d'horreur, se leva, courant à lui, lorsqu'elle fut arrêtée par le bras de fer de l'antique sœur de Gargagna.

— « Malheureuse, dit cette furie, préfères-tu ton amant à tes proches, à ta patrie ?

— « Qu'est-ce, ma bonne Mamma? dit le jeune homme avec modestie, quelle noce solennisez-vous ?

— « La tienne qui se prépare, répondit Gargagna.

— « En effet, répliqua Paolo, je vois ici ma fiancée.

— « Alors, tu en as deux, repartit Elpha.

— « Paolo, Paolo, s'écria la jeune fille, mon Paolo...

— « Hé bien, chère amie, que me veux-tu ? »

Anella, au lieu de répondre, regardait avec terreur cinq ou dix de leurs parens qui, sans affectation, mais tous n'ayant qu'une pensée, fermaient lentement la porte, et se plaçaient devant elle pour couper toute retraite à leur malheureux cousin. Anella, terrifiée de cette manœuvre qui lui enlevait sa dernière espérance, ne savait maintenant si elle doublerait les angoisses de son ami, en lui donnant un avis inutile, ou si, par pitié pour lui, elle lui épargnerait les angoisses fatales d'une prochaine et perdue.

— « Tais-toi, lui disait le monstre qui l'arrêtait toujours, tais-toi !

Et Anella de se tordre les bras, de les tendre à son ami, et de pleurer. Cette pantomime terrible ne put échapper à Paolo qui, s'aper-

cevant aussi de la froideur glaciale avec laquelle on l'accueillait, soupçonna quelque chose de la vérité, mais encore bien confuse et bien incertaine.

— « Je vois, dit-il, que mes parens ne me pardonnent point le service que j'ai cru rendre à la patrie, écrasée par le corps nobiliaire. N'étions-nous pas les esclaves du grand conseil?

— « Nous étions Vénitiens, répartit le vieux frère d'Elpha. Demain, que serons-nous? Français, Milanais, Autrichiens? Venise régnait sur l'Adriatique, à Bresse, à Trévise, à Vérone, à Vicence, à Crémone, à Padoue, à Adine, sur les îles Ioniennes. L'espoir de reconquérir, en son nom, Chypre, Candie, la Morée, l'Archipel ne pouvait lui être enlevé; maintenant que lui reste-t-il? Rien. Que lui as-tu ravi? Tout.

— « J'ai cru bien faire.

— « Ce n'est pas une excuse; tout traître dit comme toi.

— « Moi traître, oncle?

— « De quel autre nom te qualifierais-je?

N'as-tu pas abusé de la confiance?... A qui as-tu remis le trésor inestimable des reliques de San-Marco? à nos ennemis. A qui as-tu remis le secret de notre état militaire, à nos ennemis? de notre flotte, de notre administration? à eux encore. Ce costume qui nous annonce la présence d'un de nos oppresseurs; ceux-là t'en ont revêtu; et, lorsque tant de preuves t'accablent, lorsque tu n'as pas craint de profaner les séances sacrées et mystérieuses du conseil des Trois, lorsqu'au moment solennel où de leur justiciable que tu étais, tu es devenu leur maître, à qui as-tu dû cette métamorphose? à nos ennemis; et maintenant que Venise a cessé d'être, toi, glorieux, ne voudrais en recueillir le fruit? De par San Théodoro, cela ne sera pas.

— « Qu'entends-je, répondit Paolo, vous en juges, seriez-vous mes bourreaux?

— « Nous sommes Vénitiens, lui répondit-on de toutes parts.

— « Mon neveu, répondit l'intraitable vieillard, songe que chacun de nous peut être ap-

pelé précipitamment devant le trône de celui qui, dans toute la création, sera sans clémence pour Judas Ischariotte, parce qu'il fut traître. Crois-moi, pense à ton ame, et demande à Dieu ce pardon que tu ne dois pas espérer des hommes.

— « Paolo ! s'écria ici Anella qui, continuant d'épier les mouvemens de l'assemblée, voyait les hommes qui la composaient préparer leurs poignards, ou sortir leur stylet, Paolo, prends garde, tu n'as ici que des ennemis.

— « Silence! folle, lui crient les trois femmes, ses voisines.

— « Misérables assassins, dit à son tour Monazone en s'élançant l'épée à la main vers l'angle voisin de la salle, tremblez, je ne mourrai pas du moins sans vengeance. »

Il dit, tire son épée, car en costume militaire il était armé, se retranche derrière une table heureusement placée, et montre une paire de pistolets à deux coups, qu'il porte par précaution sous son habit. Anella pousse un cri

de joie; la compagnie y répond par des vociférations de rage.

— « Invoque Dieu, crient les uns. — A genoux, traître, vocifèrent les autres. » Déjà Piédro, dont l'adresse est prodigieuse, balance sa main sur laquelle il a étendu son stylet, et, malgré la distance, la blessure qu'il fera doit être mortelle; mais sa sœur a tout prévu. S'échappant par un effort inoui aux méchantes femmes qui la retiennent, elle a couru vers son amant, se place devant lui, et lui fait ainsi un rempart de son corps.

A cette preuve éclatante d'un amour si parfait, les Vénitiens s'indignent; mais Piédro, à qui l'homicide ne coûte rien, Piédro recule devant un fratricide. Naguère, lorsqu'une seconde fois il quitta Venise, sous prétexte de se rapprocher de Bonaparte, une seule pensée l'occupait; non d'immoler le héros à qui la reconnaissance l'attachait de nœuds indissolubles, mais dans la pensée de rencontrer ou Dandolo ou Monazone; et, sachant que le premier habitait Venise déjà, que le second y

rentrerait incessamment, il y était revenu lui-même dans l'espérance d'y joindre mieux ces êtres dévoués à sa main. Maintenant, l'un est devant lui, et c'est sa propre sœur qui lui dérobe cette victime.

L'assemblée, déterminée à venger Venise sur l'un de ceux qui l'avaient livrée, se prépare à l'attaquer à force ouverte; mais le sang coulera... Elpha se lève.

— « Mes chers parens, dit-elle, Dieu m'inspire, écoutez-moi.. Écoutez-moi; car pour la dernière fois vous aurez entendu ma voix mortelle. Ce soir, en traversant la Piazzetta, mes yeux ont vu le soleil pour ne plus le revoir... C'est un beau spectacle... Espérons que le Ciel en réserve de plus pompeux aux cœurs qui, pendant le cours d'une longue vie, ont eu l'unique but de la gloire de Saint-Marc et de Venise, ensemble confondus... Écoutez-moi, je le répète, et ne vous exposez pas à me désobéir; vous n'y parviendriez qu'au prix de votre damnation éternelle... Écoutez-moi... Un traître est tellement méprisable, que son sang

versé souille la main d'un homme d'honneur; que celui présent ne soit pas frappé par vous, Dieu lui réserve un autre supplice. Jurez tous de ne plus attenter à ses jours; songez que c'est au nom de Dieu que je vous le demande.

La longue habitude d'obéissance aux commandemens de Gargagna triompha encore une fois de la volonté ferme de ces ames fanatiques. Elpha alors les fit tous sortir de la salle; elle leur commanda d'emmener avec eux les femmes qui, plus récalcitrantes, voulaient lutter. Enfin, elles partirent comme leurs pères, époux, frères ou parens. Anella seule restait.

—« Mon fils, dit Gargagna d'une voix douce: avant ton départ prochain, car tu vas t'éloigner de Venise, j'ai à t'apprendre un secret que ceux de ta famille confient seulement à l'article de la mort à leur plus proche héritier. Or, comme cette mort va me saisir, j'ai hâte de remplir ma triste mission.

Paolo, charmé de ce dénoûment, sauf qu'il était déterminé à ne point quitter Venise quoi que pût lui dire son aïeule, à moins qu'Anella

ne consentît à le suivre, pressa celle-ci contre son cœur, et la supplia de passer, elle aussi, dans une chambre voisine. Elpha d'abord l'y conduisit, la remit à Piédro, en priant tous les parens de ne pas s'écarter, *car*, dit-elle, *vous aurez la veillée des morts à faire.* Elle acheva, et entra dans la salle où son petit-fils, délivré d'une juste appréhension, l'attendait avec impatience. . . . .

. . . .

Que lui dit-elle, que se passa-t-il entr'eux. nul ne le sut ; car, un peu de temps après, la vieille Elpha Gargagna, entr'ouvrant la porte, dit à son frère qui se trouvait le plus près de lui :

— « Faites apporter deux cercueils; deux, entendez-vous ? nous sommes deux qui partirons ensemble. »

Elle dit, serre la main de son frère, tombe de toute sa hauteur, et meurt soudainement. Frappés de ce trépas subit et si formellement annoncé, n'entendant aucun bruit dans la

salle, on s'y précipite en foule, et tous les regards sont frappés à la vue du cadavre déjà glacé de Paolo Monazone, expiré sans blessure, et sans aucun signe de strangulation, et quand la science interrogea le cœur et les parties nobles de cet infortuné, pour connaître au moins la cause de cette fin extraordinaire, aucun symptôme visible ne put l'indiquer, ou même le faire soupçonner. . . . .

. . . .

Venise n'est plus qu'une ville de province, que ses habitans désertent, et qui doit, pour comble d'humiliation, endurer la pitié insultante de l'étranger.

Son doge mourut de vieillesse; aussi, n'ai-je trouvé dans aucun dictionnaire historique ni biographique, la date précise de son trépas ignoré..... A Rome ancienne, Caton d'Utique n'attendit pas, pour se donner la mort, que la république eût cessé d'expirer; mais il se frappa dès qu'il put croire à la possibilité de l'esclavage, le monde est rempli de son nom. L'éducation des nobles Vénitiens aida Louis

Manino à supporter sa honte; celle des citoyens romains leur montrait, avant tout, la patrie. Venise est tombée sans gloire, et la Rome des Scipions vivra toujours.

FIN.

